

LES

CHEMINS DE LA VIE

PAR

ALFRED DE BRÉHAT





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870



A MON EXCELLENT AMI

LE DOCTEUR AMABLE F...


Digitized by Google

LES

CHEMINS DE LA VIE

I

La journée du 27 octobre 1854 s'annonçait d'une façon splendide. Les rayons d'un beau soleil d'automne réchauffaient l'azur sans tache du ciel et doraient les campagnes.

Suivant l'expression consacrée, tout Paris était dehors. La foule affluait dans toutes les gares des chemins de fer.

Au moment où les employés du chemin du Nord ouvraient les portes aux voyageurs entassés dans les salles d'attente, tout le monde se précipita en même temps pour courir aux wagons. Six jeunes gens, qui paraissaient appartenir à la même société, se dirigèrent ensemble vers les voitures de pre-

mière classe. Celui qui marchait en avant revint tout à coup sur ses pas. En détournant la tête pour voir la foule qui les suivait, il avait aperçu une vieille paysanne infirme et pauvrement vêtue, qu'un grand imbécile à longs cheveux et à large chapeau de feutre avait presque renversée en essayant de passer devant elle.

Le jeune homme fendit la foule par un effort vigoureux. Il repoussa rudement le personnage si brutal et si pressé, et lui fit faire place à la vieille femme, qu'il dégagea de la bagarre.

— Monsieur ! s'écria d'un ton menaçant l'individu aux longs cheveux.

— Eh bien ? fit le jeune homme.

Intimidé par le regard résolu qui répondait au sien, le rapin marmotta quelques injures inintelligibles, et s'éloigna, poursuivi par les quolibets des spectateurs.

Son adversaire offrit le bras à la vieille paysanne, qui se confondait en remercîments, et l'aida à monter dans un wagon.

Comme il se disposait à chercher le compartiment dans lequel étaient entrés ses amis, il s'entendit appeler.

« Monsieur de Maupierre ! » disait une voix de femme.

L'interpellation partait d'un petit groupe assis à

côté de la salle d'attente, en dehors de la foule, et composé de cinq personnes. Il y avait deux dames d'un certain âge, deux jeunes femmes fort jolies et un monsieur d'une soixantaine d'années.

Julien de Maupierre courut les saluer.

Ce qui frappait en ce jeune homme, au premier coup d'œil, c'était la grâce et l'élégante distinction de toute sa personne. Sur ses lèvres rayonnait un charmant sourire, gai, bienveillant, heureux, étourdi et presque enfantin, le vrai sourire de la jeunesse insouciante et folle, et non le sourire banal des gens du monde,

Ses cheveux noirs très-épais faisaient ressortir le bleu foncé de ses yeux, que voilaient des cils fort longs et un peu retroussés.

Une redingote de drap bleu dessinait à merveille sa taille mince et bien prise. Un pantalon gris perle tombaît sur ses pieds, petits et cambrés comme ceux d'une femme. Le col d'une chemise de couleur, rabattu sur une petite cravate à carreaux écossais, laissait à découvert son cou blanc et arrondi.

Quoiqu'il fût emporté à cette époque par le tourbillon dans lequel se jettent si souvent l'homme de vingt ans, brûlant de tout voir, de tout connaître, de tout goûter, les excès de cette fièvreuse existence n'avaient encore laissé aucune trace sur ses

joues rosées. Un sang vif et généreux réparait à l'instant la fatigue des longues chasses, des veillées prolongées et des plaisirs de tout genre.

— C'est très-bien, ce que vous venez de faire là, monsieur Julien, lui dit une des jeunes femmes, la marquise de Bargelot. Seulement vous avez été un peu brusque....

— Vous avez raison, marquise, répondit Julien; mais l'âge de cette pauvre vieille femme m'a fait songer à ma-grand'mère et je n'ai plus été maître de moi.

— Ah! murmura la voix lente et doucereuse d'une vieille dame au nez pointu, aux lèvres minces, qu'on appellait Mme Perpétue Laminé de Vertuzon, je suis sûre que si mon fils Romuald voyait jamais une femme de mon âge exposée à quelque danger, il braverait tout pour la défendre.

Les deux jeunes femmes se regardèrent en souriant et d'un air peu convaincu.

— Puisque vous aimez tant votre grand'mère, reprit Mme de Bargelot, vous devriez ne pas l'inquiéter comme vous le faites par vos absences. Hier encore, elle vous attendait par le train de dix heures.

— Oh! Romuald est sur ce point d'une exactitude!... reprit Mme de Vertuzon en coulant un regard vers le monsieur qui se tenait debout à côté

d'elle.... Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, seriez-vous indisposé, monsieur de Walbrünn?

— Nullement, je vous remercie, répondit vivement la personne interpellée en faisant un effort pour raffermir sa voix.

— Mais pourtant....

— Je vous assure que non. Permettez-moi, ajouta-t-il en emmenant la vieille dame à l'écart, de vous demander quel est ce jeune homme?

— C'est le baron Julien de Maupierre-Aigurande.... un assez gentil garçon, n'est-ce pas?... mais si étourdi! si enfant!... Ah! c'est le cas de dire qu'il jette l'argent par les fenêtres, celui-là! Romuald le voit souvent, plus souvent que je ne voudrais même.... car, entre nous soit dit, il est un peu mauvais sujet, M. Julien; mais Romuald est si raisonnable, si rangé, que je ne crains même pas pour lui le mauvais exemple.

Elle aurait pu parler longtemps sur ce ton sans risquer d'être interrompue; M. de Walbrünn ne l'écoutait plus. Les yeux fixés sur Julien, il contemplait le jeune baron avec une singulière attention. Une émotion profonde se lisait sur sa physionomie. Au bout de quelques minutes, il se passa la main sur le front, comme pour chasser une pensée importune. Il salua Mme de Vertuzon et prit congé des deux autres dames.

— Vous partez? lui dit Mme de Montac.

— Oui, madame, on m'attend ce soir à Villarnaut.

— Quel est ce monsieur? demanda M. de Maupierre en suivant d'un œil curieux M. de Walbrünn, qui entrait dans une voiture du chemin de fer et dont la figure l'avait frappé.

— Comment! vous ne connaissez pas encore votre voisin de campagne? dit Mme de Larrielle.

— Vous oubliez qu'il y a à peine quinze jours que je suis de retour d'Italie.

— C'est juste. Eh bien! ce monsieur est le comte de Walbrünn, le banquier qui vient d'acheter, à deux ou trois lieues de chez vous, la terre de Villarnaut, qu'il a payée, dit-on, deux millons.

— Oui, oui, je sais.... Ah! c'est là M. de Walbrünn.

— Est-ce qu'il n'a pas encore fait de visite à Mme votre grand'mère?

— Je ne crois pas. Du moins elle ne m'en a rien dit.

— Cela m'étonne, car il est allé chez tous ses voisins. C'est un personnage singulier, sur le compte duquel on fait courir beaucoup d'histoires. Pour moi, je le crois très-honnête homme, mais il est d'une bizarrerie!...

Sa femme est une personne égoïste, méchante

et vaniteuse, dévorée d'envie et d'ambition. Quant à leur fille Jane, c'est la plus aimable et la plus charmante créature que je connaisse. On dit qu'elle aura un million de dot.

— Tant mieux pour elle.

— Et jolie, douce, bonne!

— Tant mieux pour son mari.

— Vous devriez vous mettre sur les rangs?

— Vous savez bien que mon cœur n'est plus libre, répondit-il en regardant Mme de Bargelot avec des yeux fort tendres....

— Voyons, monsieur Julien, dit la jeune femme, qui connaissait M. de Maupierre depuis son enfance, allez-vous recommencer vos folies de l'autre soir? J'espère pour vous cependant que vous n'avez pas l'intention de me faire la cour. Là, franchement, mon ami, vous perdriez votre temps. Je vous aime beaucoup parce que vous je sais un bon et loyal garçon, mais j'aime mon mari bien plus que vous et d'une tout autre manière. Est-ce clair? Ceci posé, laissez ce petit air mélancolique que vous vous figurez être obligé de prendre en ce moment par politesse, et causons comme deux vieux amis.

Et l'aimable femme se mit à rire si gentiment, que Julien finit par rire comme elle.

Quoique jeune, il avait déjà assez de tact et d'ex-

périence du monde pour sentir que les paroles de la marquise étaient l'expression de sa pensée.

C'était un type assez original que cette marquise de Bargelot.

Appartenant par ses parents comme par ceux de son mari aux premières familles du faubourg Saint-Germain, riche, spirituelle, vive comme la poudre, mais d'un excellent cœur, elle s'était mise sur le pied de dire et de faire tout ce qui lui passait par la tête. Ses incartades désespéraient sa pauvre tante, Mme de Montac, qui voyait d'un œil désolé la révolte de Mme de Bargelot contre toutes les lois de l'étiquette.

Hardie comme un page, aussi énergique de corps que d'esprit, montant admirablement à cheval, excellente musicienne et peintre assez habile, Cécile s'accordait toute la liberté d'allure et de propos dont les hommes se réservent d'habitude le monopole.

Elle était sage cependant, et jamais la médisance n'avait trouvé à s'exercer sur son compte, jamais son mari n'avait eu besoin de prendre sa défense. Dieu sait pourtant qu'il ne brillait pas par la patience, ce mari qui était un ancien capitaine de frégate, d'une bravoure reconnue et d'une remarquable distinction. Plein de confiance en sa femme, qu'il adorait, il lui pardonnait toutes ses petites

excentricités, et ne veillait sur elle que pour être prêt à la protéger au besoin.

Grâce à la situation que lui créaient ses relations de famille, sa grande fortune, son esprit et la généreuse confiance d'un homme de cœur, Mme de Bargelot n'en faisait qu'à sa tête. Elle allait partout où bon lui semblait, seule ou accompagnée de jeunes gens qu'elle traitait en camarades, disait à chacun ses vérités, et défendait ses amis aussi énergiquement qu'elle attaquait ses ennemis.

Une fois admis, ce caractère, en dehors du moule monotone dans lequel semble avoir été coulées la plupart des femmes du monde, plaisait assez généralement. Ceux mêmes qui la haïssaient ne pouvaient nier sa franchise, sa bienfaisance et sa réputation sans tache.

— Savez-vous, marquise, que votre mari est bien heureux? reprit Julien en serrant la main que la jeune femme lui avait tendue par un geste amical.

— Certainement, et moi aussi. Je bénis Dieu chaque jour d'avoir mis sur ma route un homme comme M. de Bargelot. Avec ma maudite tête, Dieu sait ce que j'aurais fait si un mari soupçonneux, bas ou méchant m'avait poussée à bout. Tandis qu'avec un caractère noble, généreux et confiant comme celui de M. de Bargelot, je marche fièrement dans la vie, sûre de moi et sûre de lui.

— Est-ce que M. de Bargelot est resté à Champvarin?

— Non. Il est là, dans les bureaux, avec M. de Larrielle; nous les attendons ici. Ils font leurs conventions avec l'administration du chemin de fer pour des trains spéciaux qu'ils veulent avoir ces jours-ci à l'occasion de leur grande chasse à courre. A propos, vous savez qu'il a été décidé qu'on inviterait les Walbrünn.

— Ah! mon Dieu, le train est parti! s'écria tout à coup Julien, qui se promenait depuis cinq minutes dans la gare avec Mme de Bargelot.

— Bah! vous prendrez le train supplémentaire qui part dix minutes plus tard, à cause de la fête d'Enghien.

— Et mes amis qui sont dans l'autre!

— Tenez, voilà votre locomotive qu'on prépare.... Nous avons encore cinq minutes à causer.... Sérieusement, Julien, vous devriez songer à Mlle de Walbrünn.

— Ah çà! pourquoi tenez-vous tant à ce que j'épouse cette jeune fille, que ses parents, d'ailleurs, s'empresseraient avec raison de refuser à un étourdi tel que votre serviteur?

— D'abord, parce qu'elle est ravissante de figure et de caractère; puis, parce que ce mariage vous guérirait, Julien, de votre plus grand défaut:

celui de ne pas avoir cent mille francs de rente.

— Ah! je vous assure que je m'en corrigerais volontiers, de ce défaut-là!

— Votre vrai défaut, Julien, c'est d'être prodigue, noblement prodigue, j'en conviens, mais trop pour votre fortune : prodigue de votre argent, que vous semez dans toutes les mains; de votre santé, que vous usez à tous les plaisirs; de votre vie, que vous exposez pour des enfantillages, et de vos affections, que vous livrez à tout venant. A vingt ans, ces trésors semblent inépuisables, mais plus tard....

— Allons, monsieur le baron, en voiture! en voiture! cria un des employés en accourant vers Julien, que tout le monde connaissait sur la ligne.

— Tout de suite... Adieu, ma belle moraliste.

— Quel ennui! fit la jeune femme avec une moue boudeuse. Pour une fois dans ma vie que je parle raison, je ne puis même pas achever mon discours!

— Dépêchez-vous donc, monsieur Julien, s'écria une autre dame à qui M. de Maupierre faisait ses adieux, voilà le train qui part.

— Il est trop tard, dit Mme de Bargelot; les voitures sont en mouvement. Vous voilà forcé de nous rester.

— Ma grand'mère m'attend et serait inquiète,

répondit Julien en souriant. Adieu, mesdames.

Il courut vers le train, qui marchait déjà assez vite, prit son élan et sauta lestement sur le marchepied d'une voiture.

Les quatre dames poussèrent un cri.

— Quel étourdi! murmura la marquise en levant les épaules d'un air indulgent.

— Comment voulez-vous que sa pauvre grand'mère ne soit pas folle de ce petit monstre-là? dit Mme de Montac en suivant des yeux Julien, qui cheminait le long du train pour trouver une voiture où il restât quelque place vacante.

— Puis, si vous saviez comme il est attentif et affectueux pour elle! ajouta la jeune femme.

— Il me semble que c'est son devoir, fit observer Mme de Vertuzon.

— Certainement, fit Mme de Bargelot, qui était en guerre ouverte avec Mme de Vertuzon, tous les fils peuvent aimer leurs parents comme M. de Maupierre, mais tous ne peuvent pas être aimables et gentils comme lui.

— Décidément, vous l'aimez beaucoup, repartit Mme de Vertuzon avec un sourire perfide.

— Mais certainement, répondit la marquise en fixant sur la doucereuse femme son regard limpide et assuré.

Mme de Vertuzon ne répondit pas. Cécile la dé-

routait tout à fait. Chaque fois que Perpétue lançait une petite insinuation, la marquise y répondait aussi nettement que si Mme de Vertuzon avait formulé sa mauvaise pensée de la façon la plus complète. La hardiesse de Mme de Bargelot déjouait toutes les perfidies de la mère de Romuald.

II

Non loin de la gare de Saint-Leu, à l'entrée de la forêt, la blanche façade et les vertes jalousies d'une petite maison blottie dans un massif de verdure semblent sourire aux passants, comme pour les inviter à se reposer sous ses berceaux et sous ses tonnelles.

Malgré l'enseigne pompeuse qui l'anoblit du titre d'hôtel, cette maison est connue dans tout le pays sous le nom de *cabaret du Grand-Saint-Hubert.* C'est le rendez-vous des chasseurs, et souvent aussi des artistes qui viennent dessiner dans la forêt.

Depuis que M. de Walbrünn avait acheté le château de Villarnaut, situé à deux ou trois kilomètres de là, le voisinage du riche banquier avait profité à maître *Gratiné*, le propriétaire du Grand-Saint-Hubert.

Le lendemain de son acquisition, M. de Walbrünn avait fait venir deux cents ouvriers pour travailler à l'embellissement du château et de ses dépendances. Quelques jours après, des peintres et des sculpteurs étaient aussi arrivés à Villarnaut.

La plupart étaient des jeunes gens. A leurs

heures de loisir, ils arpentaient la forêt et se réunissaient d'habitude au cabaret du Grand-Saint-Hubert.

Tandis que Julien de Maupierre voyageait en chemin de fer, une douzaine de ces jeunes gens causaient gaiement sous un berceau dans le jardin de maître Gratiné.

Quelques-uns étaient mis comme le premier bourgeois venu : c'était le petit nombre. Les autres avaient profité du sans-gêne de la campagne pour revêtir les costumes les plus commodes, mais quelquefois aussi les plus baroques. Le paletot-sac en coutil, le chapeau à larges bords et la barbe à tous crins formaient la tenue le plus généralement adoptée.

— Est-ce que Cavan et Brossonnet auraient manqué le train? dit enfin l'un d'eux.

— Il est midi, et nous avons faim ! crièrent une douzaine de voix avec un élan rempli d'ensemble.

— Si nous allions jusqu'à la station, reprit le premier interlocuteur. Cette petite promenade nous servira d'absinthe.

— Alors, gare le déjeuner du père Gratiné ! fit un autre. Par la bonne lame de mon couteau, nous mangerons jusqu'aux os son beau gigot aux haricots !

— Bravo ! cria le chœur en riant.

— Partons ! ajouta un troisième.

— Pourvu que Cavan ne soit pas resté à Paris ? quelqu'un.

— Le voilà ! s'écria un praticien qui marchait en dit avant-garde..., et Brossonnet aussi.

— Et une dame avec eux, ajouta un rapin.

Une vingtaine de mains se portèrent aussitôt sur une dizaine de barbes et de chapeaux pour leur donner une tournure plus élégante.

— Mort de ma vie ! mes maîtres, s'écria un peintre nommé Molleron, ce petit mouvement a été exécuté avec un ensemble !... Jamais troupes prussiennes.... Tiens ! c'est Olympe Linotard ! dit-il en changeant tout à coup de ton.

Olympe Linotard était un modèle qui posait principalement pour les mains, les pieds et le torse.

C'était une jeune fille de dix-huit ans, aux yeux bleus, à la taille arrondie. Son nez à la Roxelane et ses lèvres rouges lui donnaient un petit air mutin. Elle riait toujours, ne tenait pas en place (malgré son état de modèle), pleurait pour un rien, se consolait de même, se fâchait vite et se raccommodait aussi promptement. Bonne fille, du reste, et contente de peu. Bavarde et un peu commune de manières, mais ne manquant ni de cœur, ni d'esprit, elle avait la repartie vive, le pied leste.... et

la main aussi, ajoutaient quelques adorateurs trop entreprenants,

Bien que passant sa vie dans les ateliers, qui ne sont pas précisément des conservatoires de rosières, Olympe était sage. Le côté original de cette sagesse, c'est qu'elle ne provenait pas d'un sentiment de vertu, comme on pourrait le croire. Grâce à la perfection de ses formes, Olympe se faisait, comme modèle, un assez joli revenu, qu'elle partageait généreusement avec sa mère, vieille coquine qui la battait, et une petite sœur de douze ans, qui la volait déjà comme une grande personne.

Or la pauvre Olympe craignait de compromettre non sa réputation, mais son capital. Tel était le secret de sa sagesse.

Cela ne l'empêchait pas cependant d'avoir ses préférés, en tête desquels on citait Marcel Cavan, dans l'atelier de qui elle passait la moitié de ses journées.

Deux jeunes gens l'accompagnaient : Marcel Cavan et Fructueux Brossonnet. Ce dernier n'était autre que l'individu barbu et chevelu qui avait eu maille à partir avec M. de Maupierre dans la gare du Nord. C'était la copie exagérée, la *charge*, en un mot, de Marcel Cavan. Il avait pris soigneusement tous les défauts de son modèle, et n'en avait oublié que les qualités.

Marcel Cavan, lui, était un jeune sculpteur de beaucoup de talent. Petit, trapu, coloré, il avait toutes les allures d'un homme vif et énérgique. Ses yeux, petits et ronds, mais brillants et spirituels, étaient toujours en mouvement. Il parlait très-vite, d'un ton brusque et comme par saccades. Une forêt de cheveux noirs couvrait à demi son front, irrégulièrement dessiné peut-être, mais large et intelligent.

Lorsqu'il travaillait, ou lorsqu'il parlait d'un sujet qui le passionnait. il était impossible de ne pas être impressionné favorablement par sa physionomie mobile, ardente et résolue. Bon vivant, rempli d'obligeance, de loyauté et de franchise, un peu brutal même, sous ce dernier rapport, il gâtait ses bonnes qualités par quelques petits ridicules. La plupart tenaient à la manie, assez commune alors parmi les jeunes artistes, de viser en tout à l'originalité.

On devinait son caractère indépendant et déterminé rien qu'à voir la façon dont il se campait sur la tête son large chapeau de feutre gris.

— Qu'as-tu donc? lui demandèrent ses amis en le voyant arriver rouge comme un coq et les yeux étincelants.

— Ce que j'ai? s'écria-t-il en frappant le sol de sa canne : ce que j'ai? j'ai été insulté par un pal-

toquet en gants blancs, et il a refusé de m'en rendre raison.

— Voyons, voyons, raconte-nous cela ! s'écrièrent ses amis.

— Figurez-vous, messieurs, que j'arrive un peu en retard à la gare. Olympe et moi, nous courons à cinq ou six voitures ; plus de place ! Soudain j'aperçois à la fenêtre d'un wagon la tête effarée de Brossonnet qui m'appelle. J'ouvre la portière et je pousse Olympe devant moi.

» Il y avait un vieux monsieur qui lisait ou qui dormait dans un coin, la figure entièrement cachée par son journal ; puis quatre jeunes gens. Ceux-ci étaient évidemment de la même bande.

» Ils commencèrent à chuchoter en nous regardant en dessous, Olympe et moi, d'un air railleur ; puis ils se mettent à rire d'une façon..., vous savez.... Bref, je sentais qu'on se moquait de nous ; mais ce n'était pas assez évident pour que je pusse me fâcher. Je dévorais donc ma colère....

— Je dévorerais bien le déjeuner, moi ! interrompit Olympe.

— Lorsque, reprit Cavan, on se met à parler de M. de Walbrünn. Mes compagnons de voyage se proposaient d'aller quelques jours plus tard lui demander la permission de prendre un cerf dans sa forêt de Villarnaut. En attendant, un grand mince

que j'avais entendu appeler M. de Vertuzon, et un autre dont je ne sais pas le nom, éreintaient le mieux du monde M. de Walbrünn.

— C'étaient évidemment des amis.

— Non ; ils ne le connaissaient que de réputation.

— Comment le sais-tu?

— Tu vas voir.... Contrarié d'entendre attaquer injustement un homme à qui nous avons, tous tant que nous sommes, de si grandes obligations, je prends son parti. M. de Vertuzon me répond d'un air dédaigneux qu'il ne me parle pas. Je lui réplique qu'il ait alors à parler moins haut, s'il veut dire du mal de gens que j'estime. De fil en aiguille, il en arrive à me dire que « du moment où je suis au service de M. de Walbrünn..., etc., etc. » Je riposte aussitôt en le regardant dans le blanc des yeux, que je ne suis au service que de ceux qui me cherchent noise. Au même instant, le vieux Monsieur lève la tête de derrière son journal et nous dit du ton le plus calme :

« — Messieurs, si vous avez à vous quereller, veuillez attendre que vous soyez sortis de ce wagon. Cela trouble les autres voyageurs. »

— Ah ! très-joli !

— D'autant plus joli, que ce monsieur si tranquille était M. de Walbrünn lui-même.

— Ah bah ! s'écria le chœur.

— Pas un muscle de sa figure ne remuait, et sa voix était aussi naturelle, aussi calme que d'habitude. Évidemment, pourtant, il devait avoir entendu tout ce qu'on venait de dire sur son compte. D'un regard, il a arrêté sur mes lèvres son nom. que j'allais prononcer, et m'a fait signe de me taire.

» En ce moment on arrivait à Précy.

» J'étais tellement ébahi de cette rencontre et de ce sang-froid, que j'ai laissé descendre mes quatre voyageurs sans leur rien dire. Quand j'ai songé à eux, ils s'étaient déjà perdus dans la foule. Resté seul avec moi, M. de Walbrünn m'a tendu la main, en me remerciant de l'avoir défendu. Puis il est monté dans sa voiture.

— Et ton M. de Vertuzon? interrompit un peintre.

— Oh! je le retrouverai!

— Si j'eusse été à ta place, moi....

Et, débutant par cette phrase si connue, chacun des amis de Cavan montra en paroles tant de sang-froid, d'à-propos et de courage, que le pauvre sculpteur, oubliant la différence qu'il y a entre la théorie et la pratique, commençait à regretter sa modération. Dieu sait pourtant que ce n'était pas là son principal défaut!

Tandis qu'il se débattait comme un beau diable pour se justifier, quatre chevaux attelés à un *breack*

débouchèrent au grand trot à quelques pas de la bande des artistes.

— Gare donc ! cria la voix rude d'un groom perché sur le siége à côté de Julien de Maupierre, qui conduisait.

Absorbé dans ses explications, Marcel resta au milieu du chemin. La tête des chevaux de volée le touchait déjà, lorsque Julien les arrêta court par une énergique tension des guides. Au même instant, Cavan, pris à l'improviste, fit un bond de côté en frappant les chevaux de sa canne par un mouvement instinctif.

— Animal, brute ! s'écria-t-il en même temps, les yeux fixés avec colère sur le jeune baron.

— Insolent ! répondit celui-ci sur le même ton en appliquant un vigoureux coup de fouet aux deux chevaux de volée, que le geste menaçant de Marcel avait fait reculer sur ceux du timon, qui se cabraient à leur tour.

Puis, jetant les rênes à son domestique, Julien s'élança à terre d'un seul bond, malgré la hauteur du siége.

— Lequel de vous, messieurs, m'a appelé animal et a frappé mes chevaux? demanda-t-il d'une voix qui tremblait de colère.

— C'est moi, répondit Marcel en s'avançant vers le jeune baron.

Celui-ci prit son gant et le lui jeta à la figure. Marcel leva sa canne.

— Est-ce que j'aurais affaire à un portefaix, par hasard?... reprit Julien d'un air méprisant.... Ah! sacrebleu! ajouta-t-il en changeant brusquement de ton; mais je ne me trompe pas..., c'est toi, Marcel?

— Moi-même, répondit Cavan, qui, lui aussi, venait seulement de reconnaître un ancien camarade d'atelier.

— Ah! mon pauvre ami, s'écria Julien, que je suis fâché!...

— Fâché tant que tu voudras, dit Marcel avec humeur, tu m'as insulté et tu m'en rendras raison.

— Comment! reprit Julien, tu veux te battre avec moi, avec ton vieux camarade?

— Tant pis pour toi, fit Marcel sans oser regarder son ancien ami, pourquoi insultes-tu les gens que tu as failli écraser?

— Ne vois-tu pas, Marcel, dit Brossonnet, que monsieur, comme les muscadins du wagon, se croit trop grand seigneur pour se battre avec un artiste!

— Pour peu que cela vous fasse plaisir, monsieur, je suis prêt à vous prouver immédiatement

le contraire, répliqua Julien en se tournant vers Brossonnet. Celui-ci marmotta quelques mots inintelligibles et disparut derrière les autres.

— Écoute, Julien, dit Cavan, je suis désolé de tout ceci, mais il faut que nous nous battions, vois-tu. Tout à l'heure déjà, en chemin de fer, j'ai eu une querelle avec des jeunes gens qui te connaissent, car ils ont prononcé ton nom plusieurs fois.... A moins que, comme M. de Vertuzon, tu ne regardes comme au-dessous de toi de croiser le fer avec moi....

— Du moment que tu prends la chose ainsi, interrompit Julien, je suis à ta disposition. Si tu l'exiges, je vais envoyer mon domestique chez le garde-chasse de Valenty, qui demeure ici près, pour lui demander des épées. Ce garde est un ancien militaire qui a été prévôt dans son régiment, et....

— Eh bien ! envoie tout de suite ; car je voudrais être débarrassé de cette maudite affaire !

— Et moi donc !... Alors gagnons le cabaret de Gratiné. On mettra mes chevaux à l'écurie, et mon domestique partira aussitôt.

On se dirigea vers le Grand-Saint-Hubert.

Marcel et Julien, cheminant à côté l'un de l'autre, se prirent insensiblement à causer du temps où tous deux travaillaient dans le même atelier. Au

bout de quelques minutes, on n'aurait jamais supposé, à les entendre, qu'ils venaient d'avoir une querelle, tant il y avait de verve et de cordialité dans leur conversation.

Pendant que Julien donnait ses ordres au domestique, qui dételait les chevaux, Marcel se rapprocha du groupe de ses amis.

— Eh bien ! demanda l'un d'eux, le bourgeois fait bien l'aimable ; aurait-il peur ?

— Le bourgeois, répondit Cavan avec vivacité, est le meilleur garçon et le plus noble cœur que je connaisse. Je donnerais je ne sais quoi pour avoir devant moi à sa place un de ces freluquets du chemin de fer !

— Je le reconnais maintenant, moi aussi, dit un jeune peintre. Il est venu pendant quelque temps à l'atelier de Delacroix. C'était un bon enfant, quoique baron. Je me souviens qu'il tirait le pistolet d'une façon merveilleuse.

— Ma foi, dit Olympe, il faut convenir que les hommes sont joliment bêtes. Marcel prétend que ce jeune homme est le meilleur garçon du monde, et, dans cinq minutes, il va faire son possible pour le tuer.

— C'est pourtant vrai, ce qu'elle dit là, fit le sculpteur d'un ton soucieux.

— Si tu lui faisais des excuses ? murmura Bros-

sonnet, qui gardait rancune à M. de Maupierre.

— N'en parlons plus, repartit Marcel avec un gros soupir. Le sort en est jeté.

— Marcel, dit M. de Maupierre en revenant à son ami, dont il prit le bras, je te fais une proposition. Nous en avons pour une bonne demi-heure, une heure peut-être, à attendre le retour de mon domestique. Je meurs de faim. Puisque tu arrives de Paris, tu dois aussi être à jeûn. Je t'offre à déjeuner.

— Je te remercie, mais je ne puis accepter; ces messieurs m'attendaient, répondit Cavan en montrant ses camarades, qui se tenaient à quelques pas en arrière.

— Eh bien! invitons-les.

— Ils refuseront.

— Laisse-moi toujours essayer. Allons, viens.

Et, entraînant Cavan, il s'approcha du groupe des artistes.

— Messieurs, dit-il en ôtant son chapeau, je suis ici presque chez moi. Puisque vous êtes les amis de mon féroce camarade Marcel, permettez-moi de vous faire les honneurs de mon pays et de vous prier de vouloir bien partager un déjeuner de campagne.

Il y eut un moment d'indécision. Les jeunes gens hésitaient à accepter ainsi l'invitation d'un in-

connu. D'un autre côté pourtant, cette invitation était faite avec tant de bonne grâce et de cordialité, qu'ils ne savaient non plus comment refuser.

— Madame, reprit Julien en se tournant vers Olympe avec son plus aimable sourire, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Soyez assez bonne pour présider ce déjeuner : ces messieurs sont trop galants pour vous abandonner, et vous m'épargnerez ainsi la honte d'une défaite. Veuillez accepter mon bras, et allons tous les deux commander le déjeuner.

— Ma foi ! dit Olympe, vous êtes trop gentil pour qu'on vous refuse.

— Vous l'entendez, messieurs, s'écria gaiement Julien, je ne le lui fais pas dire. Voyons, messieurs, qui aime madame me suive.

Elevé par une femme de cœur et d'esprit, Julien possédait au suprême degré le tact qui permet à certaines natures privilégiées de se mettre immédiatement à l'unisson du milieu dans lequel elles se trouvent. Il y avait d'ailleurs en lui une séve de jeunesse, une expansion de bienveillance et de gaieté qui ne pouvaient manquer de plaire aux jeunes gens à qui il s'adressait.

Ils se regardèrent en riant, mais déjà la victoire de Julien était à peu près assurée.

M. de Maupierre entra au cabaret du Grand-

Saint-Hubert avec Olympe, et les artistes le suivirent.

— Dites donc, madame Gratiné, demanda Cavan en se tournant vers la maîtresse d'hôtel, tandis que Julien passait à l'office pour commander le déjeuner, M. de Maupierre est aimé dans les environs, n'est-ce pas?

— Oh! je crois bien, monsieur! Il est si bon, si généreux! Il ne verrait pas un pauvre sans lui jeter quelque argent. Il donne aux gens des pourboires doubles de tout le monde, et il leur parle aussi poliment que s'il ne donnait rien. Aussi, voyez-vous, s'il le voulait, il ferait marcher tous nos domestiques sur la tête.

— Ce serait gênant pour le service, repartit Molleron.

— Après ça, dit un autre, une fois l'habitude prise...

— Tenez, dit l'hôtelière, voyez-les courir. Ce serait le roi qu'ils ne se presseraient pas davantage, et pourtant je vous assure que ce n'est pas leur habitude, les fainéants qu'ils sont!

Gratiné reparut à l'horizon avec une bouteille d'absinthe et un bataillon de verres.

— Et de l'anisette? dit Julien, qui arrivait derrière lui. Je suis sûr que madame l'aimera mieux que l'absinthe.

— J'en doute, fit Marcel.

— Alors, dans le doute, *absinthe-toi*, dit gaiement Julien en lui tendant un verre.

Ce calembour d'atelier n'était pas neuf, mais il fit rire, et c'était tout ce que voulait Julien.

A partir de ce moment, la glace fut rompue.

On se lança peu à peu dans une de ces conversations particulières au monde artiste. Ce fut un feu roulant de propos interrompus, d'apostrophes, de reparties, de mots spirituels et de calembours stupides, d'aperçus ingénieux et d'enfantillages à peine dignes d'écoliers en vacances. Comme il s'était lui-même occupé de peinture, Julien connaissait, au moins de nom, quelques-uns des peintres et des sculpteurs qui se trouvaient là. Il leur parla de leurs ouvrages avec cette bienveillance gracieuse qui faisait le fond de son caractère. Quand on annonça que le déjeuner était servi, Julien avait fait la conquête de toute la bande, à l'exception de Brossonnet et d'un autre élève du même acabit.

Olympe battit des mains en apercevant les œufs, la crème et la salade que Julien avait fait placer devant elle.

— Oh ! tenez, décidément vous êtes un Amour, monsieur le baron ! s'écria-t-elle.

— Le baron de Cupidon, alors, dit Cavan en riant.

— De tout temps Cupidon a été bien avec l'Olympe, ajouta un peintre.

Ce jeu de mots amena d'autres plaisanteries un peu trop lestes pour que nous osions les répéter ici.

La séve du plaisir et de la gaieté étincelait dans les yeux de Julien.

Sa nature généreuse, brave, étourdie, insoucieuse des intérêts de la vie, amoureuse de la gloire et du beau, sympathisait avec celle de la plupart des jeunes artistes qui l'entouraient. Habitué à son insu à jouer presque partout le premier rôle, il dominait de ses notes rieuses la joyeuse symphonie dont il était comme le chef d'orchestre. Quelques mots grossiers, antipathiques à sa nature délicate, troublaient parfois l'harmonie, mais ils disparaissaient dans l'ensemble, comme la note fausse lancée par un choriste maladroit dans le *forte* d'un chœur d'Auber ou de Rossini.

Au moment où l'on apportait le café, le domestique de Julien apparut comme la statue du Commandeur, à l'entrée du berceau de verdure qui servait de salle à manger.

Il tenait sous son bras un fourreau de serge verte contenant des épées. La figure consternée qu'il s'était cru obligé de prendre contrastait de la

façon la plus singulière avec les joyeuses physionomies qui l'examinaient en riant.

A cinq pas derrière lui, Mme Gratiné semblait se demander quel était ce dessert imprévu. Dans le lointain, son mari, debout sur le seuil de la maison, partageait son attention entre des citrons qu'il coupait pour un bol de punch et les préparatifs belliqueux dont il cherchait vainement à s'expliquer le motif.

— A propos, s'écria Julien, et notre duel ?

— Ma foi ! je l'avais oublié, repartit Cavan.

Et tous deux se mirent à rire.

— Ah çà, j'espère que vous n'allez pas vous battre ? dit Molleron.

— Certainement non, fit Brossonnet d'un air hypocrite. Un bon déjeuner arrange tant de choses ! Pour mon compte, si j'ai accepté, c'est que je savais bien que c'était le meilleur moyen de faire oublier à chacun de ces messieurs les injures qu'ils s'étaient adressées.

— En vérité, Brossonnet, s'écria Molleron avec vivacité, on croirait que tu cherches à les exciter l'un contre l'autre.

— Par exemple ! fit Brossonnet avec un geste de dénégation. Je suis bien certain que lorsque M. de Maupierre nous a offert à déjeuner, ce n'était pas dans l'intention....

— Tais-toi donc, imbécile, murmura son voisin en lui donnant un coup de pied par-dessous la table.

— Messieurs, dit Julien, il n'y a plus à discuter cette question. Avant le déjeuner, il a été bien convenu que ce duel aurait lieu, quoi qu'il pût arriver.

— C'est vrai, reprit Marcel ; le vin est tiré, il faut le boire.

— Il est tout bu, hélas ! murmura un rapin en regardant d'un air triste la dernière bouteille de champagne, veuve de son contenu.

— Du champagne, maître Gratiné ! cria Julien en riant. Allons, messieurs, le coup de l'étrier. A la jeunesse et à l'amitié, à la gloire et à l'espérance !

Un hourra enthousiaste répondit à ce toast.

— Et maintenant, reprit Julien en posant son verre, choisissons chacun deux témoins et partons. A dix minutes d'ici, il y a un endroit magnifique pour mettre flamberge au vent, comme on disait autrefois.

Nous sommes obligé de rappeler à nos lecteurs que nos héros avaient vingt ans, des cerveaux brûlés, des idées romanesques et des têtes un peu échauffées. Ce qui séduisait ces deux étourdis, c'était le côté chevaleresque de ce duel, qui leur

rappelait les combats du moyen âge, où l'on tirait l'épée en riant pour un oui ou pour un non, et où les combattants se réunissaient souvent pour chasser le guet qui se permettait de venir les troubler dans leurs plaisirs.

Tout en cherchant à les détourner de ce duel, les autres artistes ne pouvaient s'empêcher de laisser percer une sorte d'admiration.

— On se croirait à la cour de François Ier, murmurait un sculpteur qui prenait sa troisième tasse de café. Benvenuto Cellini et le comte de... de... de..., enfin, peu importe le nom, ajouta-t-il en courbant sa tête en arrière comme s'il eût espéré trouver le nom du comte sous la couche de sucre qui restait au fond de sa tasse.

— Ah! voilà un vrai gentilhomme, celui-là! disait un autre, en montrant Julien qui causait gaiement avec Marcel; brave et poli.

— Ce n'est pas comme ceux du wagon, comme ce M. de Vertuzon, par exemple, reprenait un troisième.

— Ceux-là, vois-tu, dit Marcel, c'étaient des aristocrates; celui-ci, c'est un gentilhomme. Allons, par saint Jacques de Compostelle! viens-tu, mon féal chevalier? ajouta-t-il en offrant le bras à M. de Maupierre.

— Ventre mahom! mon cher Phidias, je suis

tout à votre service, répondit Julien sur le même ton.

— Eh bien ! eh bien ! s'écria Olympe, c'est donc sérieux ce que vous dites là? Mais c'est à Charenton qu'il faut vous conduire tous les deux. A-t-on jamais vu deux *toqués* pareils avec leur François Ier, leur compote de Saint-Jacques et leur ventre de Mahomet?

Un immense éclat de rire interrompit la harangue d'Olympe, qui n'en continua pas moins son allocution avec plus de chaleur que de succès.

Au moment où les deux adversaires et leurs témoins sortaient ensemble du jardin, M. Gratiné s'approcha de Julien. Le digne maître d'hôtel baissait les yeux et roulait sa toque dans ses doigts d'un air embarrassé :

— Je voudrais bien dire deux mots à monsieur le baron, murmura-t-il.

— Qu'est-ce donc, Gratiné?

— Monsieur le baron va se battre.

— Il paraît, mon cher Gratiné...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Voyons, calmez-vous ; je suis touché de votre intérêt. Vous voyez, on m'attend.

— Si monsieur le baron allait être tué....

— Tiens! il est assez folâtre, cet hôtelier, s'écria Molleron.

— Si monsieur le baron voulait bien régler son petit compte, ajouta-t-il d'un ton piteux en tirant M. de Maupierre à l'écart.

— Comment ! s'écria Julien, dont les yeux étincelèrent, vous choisissez ce moment pour me demander de l'argent ?

— Oh ! non, monsieur le baron ! Pour qui monsieur le baron me prend-il ! Moi, lui demander de l'argent !

— Eh bien, alors !...

— Si monsieur le baron voulait seulement reconnaître sa petite note, dix-huit cent vingt-deux francs cinquante-cinq centimes. La voilà toute prête ; monsieur le baron n'a qu'à signer ; car enfin, si monsieur le baron venait à être tué, ce serait bien désagréable pour moi.

— Et pour moi donc ! fit Julien, qui ne put s'empêcher de rire. Tenez, voilà votre papier signé.

— Monsieur le baron est bien bon, répondit Gratiné en saluant d'un air ravi. Faut-il préparer le dîner pour monsieur le baron, dans le cas...

— Où monsieur le baron ne serait pas tué, n'est-ce pas? reprit Marcel d'un ton furieux. *Vade retro*, vieil empoisonneur !

— Monsieur, répondit Gratiné avec dignité, j'aurai quarante-cinq ans vienne la Saint-Chrysostome, et je n'ai jamais empoisonné personne.

— Et moi, s'écria un sculpteur d'une voix de tonnerre, moi, je vous certifie, tavernier du diable, que, l'année dernière, un jeune vitrier âgé de dix-sept ans huit mois et trois jours, vêtu d'une blouse bleue, d'un gilet vert, d'un pantalon jaune et de bas percés, a été trouvé expirant au bord de la forêt sur une touffe de marguerites, d'orties et de chicorée sauvage. Ce pauvre vitrier, déjà vert..., comme sa marchandise..., a déclaré qu'en passant à 42 mètres 50 centimètres de votre taverne....

— Ma caverne! monsieur, apprenez....

— Taverne, hôtelier de Belzébuth!... il avait respiré le parfum qui s'exhalait de vos casseroles et que cette circonstance avait suffi pour l'empoisonner. Il en est mort, le malheureux, neuf ans après, au milieu de souffrances atroces et d'un salon dont il réparait les croisées.

— Citez le nom, citez la date, monsieur! s'écria Gratiné, ahuri par cette allocution débitée du ton le plus sérieux.

— Tous les journaux en ont parlé! s'écrièrent les jeunes gens en chœur.

— Ce sont des personnes jalouses du succès de mon hôtel qui ont fait courir ces bruits-là, répondit Gratiné au comble de la désolation. Je vous jure, messieurs, que je n'emploie que des matières de premier choix et que mes champignons....

— Sus à l'empoisonneur, mes maîtres! s'écria Molleron, enchanté de trouver un prétexte pour différer le duel.

Le maître d'hôtel se sauva à toutes jambes.

— Laissez-le donc tranquille, dit Julien en riant. Le pauvre homme est père de famille. Il faut bien qu'il vive de son état.

— Si jamais un loup te mange, toi, s'écria Cavan d'un air exaspéré, je suis sûr que tu trouveras moyen de l'excuser, en disant que la pauvre bête était en appétit.

— Chut! dit un peintre, j'entends la voix de Mme Gratiné qui gronde son époux. Écoutons.

En ce moment, en effet, Mme Gratiné faisait une scène à son mari et lui reprochait sa demande maladroite.

— Imbécile! lui disait-elle, t'exposer à froisser M. Julien, notre meilleure pratique!

— Mais s'il était tué, ma bonne amie?

— Eh bien, nigaud! nous aurions porté la note à sa grand'mère.... Tu sais bien comme elle est. Pour l'honneur du nom, elle aurait tout payé. Nous aurions même pu ajouter les 451 francs de M. de Saureville, que M. de Maupierre nous avait amené, et qui est parti pour l'Amérique sans nous payer.

Un éclat de rire accueillit cette péroraison inat-

tendue. Les deux époux, surpris et honteux, se sauvèrent dans la maison.

Cavan, selon son habitude, enrageait et tempêtait contre l'espèce humaine. Ce qui le confondait surtout, c'était de voir Julien rire de si bon cœur.

Les deux adversaires et leurs quatre témoins se mirent en route bras dessus, bras dessous.

— Ah çà ! que fais-tu maintenant ? demanda Julien à son ami.

— *Vénus retrouvant Adonis blessé.*

— En marbre ?

— Hélas ! non. Un groupe en marbre demanderait une avance de trois ou quatre mille francs que je serais peut-être deux ou trois ans à recouvrer. Or jamais mille francs et moi....

— Faisons un marché. Je t'achète le groupe six mille francs et je le paye d'avance.

— Tu déraisonnes. Mon nom n'est pas assez connu pour que mes œuvres se vendent un tel prix. D'ailleurs, tu n'es pas dans une position de fortune à acheter un groupe de six mille francs.

— C'est une spéculation.

— Je les connais, tes spéculations avec tes amis!

— Te crois-tu du talent?

— Dame !...

— Et de l'avenir?

— Je l'espère.

— Et moi, j'en suis sûr. Dans dix ans ton groupe vaudra vingt mille francs. En l'achetant six mille francs, je te vole au moins quatorze mille francs.

— Laisse-moi donc tranquille. Je refuse.

— Cela m'est bien égal, j'ai mis dans ma tête que tu accepterais ; c'est d'ailleurs un service que tu me rends ; ces six mille francs, je les dépenserais follement et il ne m'en resterait rien. Ton groupe, au contraire, c'est un capital qui augmentera de valeur chaque année. Est-ce clair ?

— Ce qu'il y a de clair pour moi, c'est que tu es le cœur le plus généreux et le plus délicat que je connaisse ; mais je ne veux pas....

— Tu es insupportable.... Pourquoi me refuserais-tu la joie d'aplanir pour toi les obstacles que le génie rencontre presque toujours à ses débuts et qui en éloignent si longtemps la gloire et la fortune ? Après tout, tu me rendras cela plus tard, si tu veux, en reprenant ton groupe. Donne-moi une poignée de main pour sceller le traité et fais-moi un petit chef-d'œuvre comme ton *Faune*.

— Nous causerons de tout cela plus tard, dit Marcel en serrant, avec des larmes dans les yeux, la main que lui tendait son ami.

— Nous voici arrivés, n'est-ce pas ? demanda Molleron en se tournant vers les deux adversaires, qui s'étaient arrêtés.

— Oui, monsieur, répondit Julien.

Tandis qu'on choisissait le terrain, Molleron vit un nuage de tristesse passer tout à coup sur la figure de Julien.

— Je suis sûr que vous pensez à madame votre grand'mère? lui dit tout bas le jeune artiste, qui aurait voulu empêcher le duel.

— C'est vrai, répondit Julien, dans les yeux de qui roulait une larme. Pauvre grand'mère! Elle qui m'aime tant!... Oh! je suis un étourdi, un fou, de l'exposer ainsi à de cruelles angoisses!

— Certainement, s'écria Molleron, mais il est temps encore d'arrêter cette stupide affaire, et....

— Non, interrompit Julien; Marcel et moi, nous avons agi comme deux écervelés; mais, au point où en sont les choses, ma grand'mère elle-même me blâmerait de reculer.

Il écrivit quelques mots à Mme de Maupierre sur une feuille de son carnet et remit ce billet au domestique qui portait les épées. Il lui fit en même temps quelques recommandations à voix basse pour le cas où il serait tué ou blessé. Puis il rejoignit ses amis, après avoir furtivement passé la main sur ses yeux humides pour dissimuler les larmes dont il rougissait. A vingt ans, c'est toujours des bons sentiments qu'on rougit.

Tandis que les témoins mesuraient les épées, les

deux adversaires causaient amicalement. Quand on vint les prévenir que tout était prêt, ils se donnèrent une dernière poignée de main, non sans une certaine émotion, et se mirent en garde.

III

L'endroit choisi pour être le théâtre du duel était une sorte de rond-point situé entre la forêt proprement dite et deux bouquets de bois appartenant à des particuliers. Un saut-de-loup séparait de la forêt ces deux bois, dont l'un, le plus considérable, faisait une pointe d'une demi-lieue environ dans la direction de Villarnaut, la propriété de M. de Walbrünn.

Quelque temps avant l'arrivée des six jeunes gens, une voiture s'était arrêtée dans une avenue voisine du rond-point en question.

C'était un de ces cabriolets ou tilburys à capote dont se servent la plupart des fermiers et des marchands de chevaux des environs de Paris.

Un homme d'une cinquantaine d'années en descendit. Il noua les guides au garde-crotte et relâcha l'*enrênement* d'un vieux cheval gris, dont l'âge lui garantissait probablement la sagesse. Ainsi délivré de l'action du filet, le vieux serviteur allongea le cou comme pour bien se convaincre de sa liber-

té; puis, secouant deux ou trois fois la tête, il la laissa pendre entre ses jambes d'un air endormi qui prouvait combien il était digne de la confiance de son maître. Celui-ci tira de son gousset une grosse montre en argent et regarda l'heure. Ensuite, allumant une pipe en terre, brunie par un fréquent usage, il se mit à se promener de long en large auprès de son cabriolet.

C'était un homme de taille moyenne, gras et bien nourri, mais non pas obèse, avec de larges épaules, hautes et rondes, des mains épaisses comme celles d'un paysan, et de grands pieds chaussés de souliers ferrés.

Sa redingote noire, usée en maints endroits, descendait jusqu'à ses mollets, mais, en revanche, son pantalon, de même couleur, s'arrêtant à la cheville, laissait apercevoir un ou deux pouces de ses bas de coton blanc.

Sa figure n'avait rien de saillant. Sous d'épais sourcils, hérissés comme des moustaches, on apercevait de petits yeux noirs dont le regard à la fois humble et perçant causait à bien des gens une sorte de malaise. Une barbe épaisse, fraîchement rasée, se trahissait encore par une teinte bleuâtre qui remontait presque jusqu'aux yeux. Deux lignes profondément creusées, partant de l'extrémité des narines et rejoignant la commissure de ses lèvres

minces et droites, donnaient quelque chose de dur et déplaisant à sa physionomie.

En dépit de sa grosse gaieté et de la rondeur qu'il affectait quelquefois, on pressentait une nature cupide, rusée, et impitoyable lorsqu'il s'agissait de ses intérêts.

Cet homme, au nez barbouillé de tabac, s'appelait Étienne Bonin. Fils d'un huissier de province, il avait commencé par être employé chez son père. Puis il avait été chargé de percevoir les rentes de diverses propriétés appartenant à un banquier de sa commune qui habitait Paris. Insinuant et mielleux avec les gens dont il avait besoin, impitoyable avec les malheureux qui dépendaient de lui, intelligent d'ailleurs et fort actif, Bonin avait fait rapidement son chemin.

Devenu l'homme d'affaires de plusieurs riches propriétaires, il profita habilement pour son intérêt particulier de l'influence toujours accordée en province à tout individu ayant le droit de faire des baux et d'accorder des délais pour les fermages.

Outre les pots-de-vin non avoués, que Bonin était d'ailleurs trop adroit pour laisser deviner, il jouissait de maintes redevances en nature que les propriétaires ignoraient ou ne réclamaient pas.

Il va sans dire que lui-même spéculait pour son

compte particulier. Il avait commencé par trafiquer à la sourdine sur les grains ; puis, sous le couvert d'un homme de paille, il prêtait de l'argent aux paysans, principalement pour leurs fermages. Dieu sait à quel intérêt et avec quelles sûretés ! Au bout de quelque temps, il s'était lancé dans les spéculations de terre.

Après avoir prêté de l'argent aux fermiers, il avait fini par en prêter aux propriétaires. Actif, intelligent et avare, concentrant toutes ses facultés sur l'idée de gagner de l'argent, Bonin s'était promptement enrichi. Il avait néanmoins la prudence de dissimuler sa fortune et parlait toujours de lui-même comme d'un pauvre diable. Cela lui permettait de tondre sur un œuf, de ne rendre aucune politesse, et de n'inspirer ni jalousie ni méfiance aux gens qui l'employaient.

La plus belle plume de son aile, c'était le marquis Henri de Farnolles, le cousin de la baronne de Maupierre-Aigurande.

Le marquis, vieux garçon de soixante ans, riche de plus de cent cinquante mille francs de rente, était brouillé avec toute sa famille, excepté avec les Vertuzon, ses cousins éloignés. Ses plus proches parents étaient les Maupierre, mais il ne les voyait jamais. Quand on prononçait leur nom devant lui, il détournait immédiatement la conversation. Les

Maupierre, de leur côté, ne parlaient jamais du marquis. Cette mésintelligence durait depuis fort longtemps, et nul n'en savait le motif.

Quelques amis communs des deux familles avaient essayé d'en obtenir la confidence des motifs de cette brouille, afin de tenter une réconciliation entre le marquis et le baron, mais ces derniers étaient restés impénétrables.

Comme on s'était aperçu que toute allusion à leur mésintelligence leur causait une impression désagréable, on avait cessé de leur en parler.

Fantasque et méfiant, égoïste et avare, le marquis de Farnolles n'écoutait que M. Bonin, qu'il considérait comme l'homme le plus habile et le plus intègre qui fût au monde.

M. Bonin croisait depuis une dizaine de minutes autour de son cabriolet, lorsqu'une calèche attelée de deux chevaux bais parut à l'extrémité d'un des sentiers qui débouchaient sur le rond-point.

L'homme d'affaires éteignit aussitôt sa pipe et s'approcha de la voiture.

— Comment se porte madame la comtesse? dit-il en saluant jusqu'à terre. Et mademoiselle de Walbrünn, et monsieur le comte?

— Très-bien! très-bien! je vous remercie, répondit négligemment Mme de Walbrünn. Quelle est la portion de bois qui est à vendre? ajouta-t-elle.

— Celle-ci, madame la comtesse; entre la barrière verte et ce sentier.

— Nous allons voir cela ensemble, reprit Mme de Walbrünn en faisant signe au valet de pied d'ouvrir la portière. Tu peux rester dans la voiture, mon enfant, dit-elle à sa fille qui se levait pour la suivre; M. Bonin et moi, nous allons causer d'affaires, et cela ne t'amuserait pas beaucoup.

Elle s'éloigna avec M. Bonin. Ils prirent un petit sentier et disparurent derrière un bouquet de bois. Dès qu'ils furent hors de vue, ils cessèrent d'examiner les arbres comme ils avaient affecté de le faire jusque-là, et se mirent à causer avec vivacité, tout en se promenant de long en large sans s'écarter beaucoup du rond-point.

— Ainsi, disait Mme de Walbrünn, M. de Maupierre vous doit cent soixante mille francs?

— A moi, non, répondit prudemment l'homme d'affaires, mais à deux de mes clients.

— Ce n'est pas assez, reprit-elle après un moment de silence.

— Je trouve que c'est trop, moi.

— Il reste bien aux Maupierre une cinquantaine de mille francs de rente.

— A peine..., et encore avecforce hypothèques. Si sa grand'mère allait refuser de payer....

— Elle? elle vendrait plutôt jusqu'à son dernier

champ. Ce n'est pas de l'affection qu'elle a pour son petit-fils, c'est l'adoration la plus aveugle. Il faut le pousser au moins jusqu'à trois ou quatre cent mille francs.

— Dieu m'en garde!

— Si je vous garantis la créance?

— Alors..., mais l'argent, où le trouverai-je?

— Dans votre caisse.

— Madame la comtesse plaisante.

— Nullement. On vous dit fort riche.

— Propos de paysans et d'envieux. J'arrive à faire honneur à mes petites affaires, et voilà tout.

Mme de Walbrünn haussa les épaules.

— Voyons, dit-elle, je vous fournirai les fonds.

— Très-bien, alors! répondit Etienne, dont la comtesse ne put voir le sourire narquois et rusé.

— Mais il faut le pousser vivement dans cette voie.... Je crains toujours qu'il n'hérite du marquis de Farnolles.

Bonin hocha la tête, comme pour dire qu'il n'y avait pas de danger de ce côté.

— N'importe, reprit-elle. Le marquis est si fantasque!

— Est-ce qu'il était comme cela autrefois? demanda le bonhomme d'un air innocent, mais en examinant sournoisement la physionomie de la comtesse.

Celle-ci se mordit les lèvres et jeta un coup d'œil rapide sur M. Bonin, comme pour voir s'il parlait sans intention ou avec une arrière-pensée.

Mais Etienne avait pris une figure bonasse qui désarmait le soupçon.

— Je crois que oui, répondit-elle enfin d'un ton négligent; mais, comme il n'était presque jamais chez son père, je le voyais fort rarement. Pour en revenir aux Maupierre, il faut à tout prix qu'ils soient ruinés avant peu. Comprenez-vous?

— Parfaitement.

— Vous savez ce que je vous ai promis. Maintenant c'est à vous de trouver un moyen de pousser le baron à quelque grande folie.

— J'y songerai, répondit Etienne. J'ai déjà une idée.

— Laquelle? demanda vivement Mme de Walbrünn; dites-moi ce que....

Elle s'interrompit tout à coup pour regarder six jeunes gens qui traversaient en ce moment le rond-point.

— Quel est celui qui marche en avant? dit la comtesse d'une voix agitée.

— C'est lui, ma foi! répondit l'homme d'affaires tout surpris. Quel singulier hasard!

— On m'avait bien dit qu'il *lui* ressemblait, murmura Hélène. Oui, c'est bien tout son portrait;

mais, ajouta-t-elle à haute voix en se tournant vers Bonin, comment se trouve-t-il ici? où va-t-il?

— Je parie qu'il va se battre! s'écria Bonin, qui venait d'apercevoir les épées et les boîtes à pistolets. Sac-à-papier! mais cela ne me va pas....

Il fit un mouvement pour rejoindre les jeunes gens, qui venaient de disparaître dans un sentier.

Mme de Walbrünn le retint.

— Peut-être n'est-il que témoin? dit-elle.

— Avec son caractère, il y a gros à parier qu'il y va pour son propre compte.

— Que voulez-vous faire?

— L'empêcher de se battre, parbleu! Et mon argent?

— Il est trop tard pour le rejoindre.

— Oh! je suis sûr qu'ils vont dans cette brousse que vous voyez là, à cinq cents pas d'ici tout au plus. C'est toujours là qu'on va se battre.

Mme de Walbrünn posa une main sur le bras de M. Bonin comme pour retenir l'homme d'affaires, et se couvrit les yeux de l'autre main par un geste familier aux personnes qui cherchent à rassembler leurs pensées.

— Suivons-les, dit-elle enfin.... N'y aurait-il pas moyen d'assister à ce duel sans être vus?... en se cachant, par exemple, derrière les arbres!

— Certainement, répondit Bonin, mais je ne me soucie pas de risquer....

— Puisque je vous garantis la créance, dit la comtesse.

— M. de Walbrünn ratifiera-t-il...?

— Vous aurez l'argent demain, si vous le voulez, fit-elle avec impatience; mais venez, venez donc!... S'il était tué, c'est moi qui me chargerais de l'annoncer à sa grand'mère, murmura-t-elle avec une expression de haine qui fit tressaillir M. Bonin lui-même.

En parlant ainsi, elle avait pris son bras et l'entraînait rapidement.

— Prenons par ici, lui dit-il au bout de cinq minutes. La clairière où ils doivent être se trouve là, sur votre droite. Tenez, entendez-vous leurs voix? Suivez-moi! »

Ils se glissèrent à travers bois, au grand préjudice de la toilette de la comtesse.

Au bout de deux ou trois minutes, Bonin posa la main sur le bras de Mme de Walbrünn.

— Chut! lui dit-il, regardez! »

Ecartant avec précaution deux branches chargées de feuilles mortes, il montrait à Mme de Walbrünn les six jeunes gens groupés au milieu de la clairière, située à cinquante pas de là tout au plus.

— C'est bien! fit la comtesse; restons ici.

Et sa main crispée serra involontairement celle de Bonin avec tant de force, qu'il fit une grimace de douleur.

Profitant de ce que l'attention d'Hélène était concentrée tout entière sur Julien, Bonin se mit à examiner silencieusement la figure de la comtesse. A voir son œil perçant scruter ligne par ligne chaque trait de Mme de Walbrünn, on eût dit qu'il cherchait à lire quelque secret sur cette physionomie bouleversée. De temps en temps, il reportait les yeux sur la clairière. Bientôt, les préparatifs du duel attirèrent aussi son attention et finirent par l'absorber complétement.

Outre la comtesse et l'homme d'affaires, Julien et Marcel avaient encore d'autres spectateurs de leur duel. La *brousse*, ou bouquet de bois au milieu duquel ils se trouvaient, formaient un vaste triangle dont la pointe aboutissait au rond-point. Mme de Walbrünn et son compagnon avaient suivi le sentier qui bordait le côté droit du bouquet de bois; les gens de la comtesse, au contraire, pour se mettre à l'abri du soleil, avaient conduit la calèche dans le sentier de gauche. Plongée dans une sorte de rêverie qui lui était assez habituelle, Jane s'était laissé conduire sans rien dire et même sans y faire attention. De son siége élevé, le cocher vit passer

les jeunes gens et remarqua les épées et les pistolets qu'ils portaient.

— Tiens! dit-il au valet de pied, en voilà qui vont se battre là-bas.

— Ils vont à la petite clairière des Charbonniers, répondit le laquais, qui connaissait le pays.

— C'est loin?

— Non, à cinquante pas. On pourra voir du sentier, à un endroit où les arbres ne seraient pas trop fournis.

— Oui, mais mademoiselle?...

— Bah! elle n'y fera seulement pas attention. Tu lui diras que c'était à cause du soleil et vu que les chevaux se tracassaient.

Le cocher rassembla les guides et mit les chevaux au pas. Ils s'arrêtèrent derrière un rideau d'arbres.

— Là, s'écria le valet de pied, nous serons parfaitement.

— Ah! les voilà qui prennent les épées.

Les exclamations des deux domestiques finirent par attirer l'attention de Mlle de Walbrünn. Elle regarda dans la même direction.

Sauf quelques grands arbres qui bordaient le sentier, la clairière où se trouvaient Marcel et Julien n'était entourée que de tailles fort jeunes encore, et par conséquent plus basses que la voiture.

Bon gré, mal gré, Jane se trouva ainsi spectatrice du combat.

Son premier mouvement fut de donner ordre qu'on s'éloignât, mais il était trop tard.

IV

Nous avons laissé les deux adversaires en présence.

Le jeu rapide, mais un peu large de Marcel, était en rapport avec la nature brusque et vigoureuse du jeune sculpteur. Quoiqu'il aimât tous les exercices du corps, il n'avait jamais eu ni assez de temps ni assez d'argent pour prendre baucoup de leçons d'escrime. Quant à Julien, il avait reçu les leçons du célèbre Bertrand et de son jeune prévôt Robert aîné. Ce dernier, qui promettait déjà de devenir ce qu'il est devenu, c'est-à-dire le plus fort tireur et l'un des meilleurs maîtres d'armes de Paris, avait pris en affection Julien de Maupierre, dont l'aimable caractère séduisait tout le monde, et s'en était occupé spécialement.

Il faut ajouter que Julien, qui avait commencé les armes à douze ans, avait beaucoup plus de temps de salle que Marcel.

Aussi, malgré la vigueur et l'agilité de Cavan, le combat aurait-il été promptement terminé si

Julien ne s'était d'abord entêté à désarmer son adversaire. Le poignet vigoureux de ce dernier rendait la chose difficile.

A la fin pourtant, Julien atteignit Marcel au bras par une riposte. Le coup n'aurait été qu'une égratignure si Cavan n'avait tenté au même instant une remise de main qui fit pénétrer plus avant l'arme de son adversaire.

— Tu es blessé! s'écria Julien en jetant son épée pour courir à son ami.

— Ma foi, oui, répondit Marcel en riant, j'ai paré avec le corps.

— Laisse-moi visiter ta blessure, dit Julien, qui était encore tout pâle du saisissement qu'il avait éprouvé en voyant couler le sang de son ami.

— Ce n'est rien. Nous regarderons cela au Grand-Saint-Hubert.

— Je vais faire atteler ma voiture.

— Non, non, donne-moi le bras et partons.

En dépit de sa résistance, Marcel fut obligé de se laisser panser tant bien que mal. Il se mit ensuite en marche vers l'hôtellerie. Au bout de quelques minutes, les forces lui manquèrent. Il lui fallut prendre deux bras au lieu d'un.

Tout en cheminant clopin-clopant, il plaisantait avec ses compagnons et raillait Julien sur sa mine consternée.

En arrivant au Grand-Saint-Hubert, on aperçut M. et Mme Gratiné qui accouraient au-devant du cortége.

— Rassurez-vous, monsieur Gratiné, dit gaiement Cavan au maître d'hôtel; il n'y que moi de blessé. M. de Maupierre n'a pas une égratignure.

— Ah! quel bonheur! s'écria Mme Gratiné.

— Merci de vos bonnes paroles, chère madame Gratiné! dit Marcel en serrant de la main gauche la main de l'aubergiste avec une effusion railleuse.

— Ces diables d'artistes, grommelait le digne Gratiné en s'éloignant avec son épouse, on ne sait jamais s'ils parlent sérieusement ou s'ils se moquent de vous.

Tandis que les jeunes gens restés au Grand Saint-Hubert se faisaient raconter les détails du combat, Julien donnait ordre d'atteler sa voiture.

— Tu vas venir avec moi à Samoncourt, dit-il à Cavan.

— Plus tard.

— Non pas; maintenant. J'ai ta parole.

— Il faut que je sois demain à Villarnaut, et que je retourne après-demain à Paris.

— Tu en viens.

— N'importe. J'y ai des affaires.

— Oui, fit Molleron, nous les connaissons, *ses af-*

faires ; son propriétaire trouve qu'il est temps de mettre un *terme* au retard du sien.

Olympe, qui était fort au courant du ménage de Marcel, se mit à rire de façon à faire supposer que la conjecture de Molleron ne manquait pas de fondement.

Julien ne dit rien, mais il profita d'un moment où Cavan causait avec un de ses amis pour tirer un peu à l'écart Olympe dont Marcel lui avait parlé pendant la route.

— Ma chère enfant, dit-il au modèle, je viens d'acheter à Cavan son groupe de *Vénus et Adonis.*

— Il n'est pas fini....

— Aussi l'ai-je eu à meilleur marché. Voyons, ajouta-t-il en riant du mouvement d'épaules par lequel Olympe, manifestait son incrédulité, combien doit-il à son propriétaire?

— Deux termes : six cents francs.

— Et puis à d'autres créanciers.... ennuyeux?

— Ils le sont tous.

— Enfin, les plus pressés?

— Dame, huit ou neuf cents francs.

— Je vais vous donner un mot pour mon notaire. Il vous remettra deux mille francs. Vous réglerez là-dessus l'arriéré de notre ami, et vous prélèverez sur le reste le prix de vos séances.

— Il ne m'en doit aucune, monsieur.

— C'est possible; mais comme, en l'emmenant, je vous prive des séances que vous auriez faites chez lui, il est juste que je vous en dédommage.

— Je ne veux pas que vous l'emmeniez, monsieur Julien, je vais trop m'ennuyer.

— Oh! oh! fit Julien en riant, est-ce que...?

— Non, non, non! répondit Olympe avec vivacité; vrai, d'honneur, non!... Marcel ne m'est rien de plus que les autres. Seulement, comme il demeure tout près de chez nous, je passe dans son atelier tout le temps que j'ai de libre.

Vous l'aimez bien un peu, convenez-en?

— Oui, mais pas comme vous le croyez..., ni lui ni personne. Je l'aime bien parce qu'il est bon garçon et parce qu'il a du talent..., car il en a, et nous savons ça, nous autres modèles. Vous ne pouvez pas vous figurer comme ça nous intéresse, de voir réussir les œuvres pour *qui* on a posé. Puis, voyez-vous, chez lui, au moins, il y a du feu dans l'hiver et je ne suis pas battue.

— Il m'a dit que votre mère vous maltraitait, en effet. Pourquoi ne la quittez-vous pas?

— Qu'est-ce qu'elle deviendrait sans moi, la pauvre femme?

— Marcel est très-fatigué par le travail acharné auquel il s'est livré depuis trois mois, reprit Julien. Il lui faut du repos, une bonne nourriture,

l'air de la campagne et la vie de famille. Au bout d'un mois, je vous le rendrai frais et rose comme un chérubin.

— Si cela peut lui faire du bien, répondit Olympe en soupirant, emmenez-le ; mais ne le gardez pas trop longtemps !

Tous deux revinrent ensemble vers Marcel, qui les cherchait déjà des yeux.

— Allons, en route pour Samoncourt, lui dit gaiement Julien. C'est arrangé avec Olympe.

— Mais non ; mon propriétaire....

— C'est arrangé avec Olympe.

— Je n'entends pas cela... ; je veux....

— Tu n'as pas le droit de *vouloir*. Je t'ai vaincu. Donc, tu es mon prisonnier et je t'emmène. N'est-ce pas juste, messieurs ?

— Certainement, répondirent les jeunes gens en riant.

— Si tu résistes, nous allons te prendre de force et te jeter dans le *breack*.

Riant et grondant à la fois, Marcel se laissa porter dans la voiture. Il dit adieu à ses amis et promit à Olympe de lui écrire.

Cinq minutes après, les quatre chevaux, lancés au grand trot et conduits par le domestique de Julien, emmenaient les deux amis assis à côté l'un de l'autre.

Tandis que les adversaires et leurs témoins regagnaient le Grand-Saint-Hubert Mme de Walbrünn et M. Bonin reprenaient leur promenade dans le sentier. La comtesse marchait d'un pas inégal et rapide qui décelait une grande agitation. Par instants, Bonin et elle s'arrêtaient et gesticulaient avec vivacité, comme des gens qui soutiennent des opinions contraires. Ce manége dura près d'une demi-heure. A la fin, pourtant, les deux interlocuteurs semblèrent se mettre d'accord et convenir de leurs faits. M. Bonin reconduisit Mme de Walbrünn à sa voiture et prit congé d'elle.

— Ainsi, c'est bien entendu? lui dit la comtesse en le regardant d'une certaine façon, au moment où il allait s'éloigner.

— Parfaitement, répondit-il.

Elle lui fit signe de s'approcher et se pencha vers lui :

— Vous êtes bien sûr que le marquis de Farnolles ne fera rien pour les Maupierre? demanda-t-elle.

— Je vous le garantis, madame; je ne sais ce qui s'est passé autrefois entre lui et la vieille baronne, mais ils se détestent.

— Veillez-y, néanmoins, et tenez-moi au courant.

Elle fit un signe d'adieu à M. Bonin et dit au cocher de marcher.

— Si vous saviez ce que j'ai vu, maman ! dit Jane en joignant les mains.

— Quoi donc ?

— Deux hommes qui se battaient !

— Comment ! tu les a vus?

— Et vous aussi, maman?

— Mon, Dieu oui !... sans le vouloir.

— Vous ne savez pas si la blessure de ce pauvre jeune homme est dangereuse ?

— Je l'ignore.

— On aurait dit que l'autre évitait de le toucher, n'est-ce pas? reprit Jane. Puis il avait l'air si désespéré quand il a vu tomber son adversaire !... Vous ne savez pas leurs noms ?

— Moi !... comment veux-tu que je sache tout cela ?

— M. Bonin aurait pu....

— Ah ! nous avions à causer de bien d'autres choses !... Voyons, ne me tourmente pas avec tes questions. J'ai des affaires sérieuses en tête et tu me fais perdre le fil de mes idées.

Elle se renfonça dans un coin et parut bientôt plongée dans une méditation profonde.

Pendant ce temps, M. Bonin semblait aussi singulièrement intrigué. Les deux mains derrière le dos, le front penché vers la terre et s'arrêtant à chaque pas, il se rapprocha lentement de son ca-

briolet. Il dénoua les guides avec le même air préoccupé, et s'installa machinalement sur les coussins. Puis, levant les mains et les épaules avec le geste d'un homme qui prend son parti, il prononça un *Hue!* retentissant.

Le cheval fit deux ou trois pas comme pour dérouiller ses vieilles jambes, et finit par se mettre à son petit trot habituel.

— Je crois que je tiens un filon, murmura Bonin en agitant son fouet par un mouvement machinal. Si je parviens à remonter à la source.... Je comprends qu'on se venge, mais exposer tant d'argent pour cela... Il doit y avoir au fond de tout ceci quelque histoire mystérieuse que j'éclaircirai un jour ou l'autre, et nous verrons ce qu'on en pourra tirer. Hue, la grise!

Et le cabriolet disparut dans la forêt.

V

Les Maupierre-Aigurande étaient une des plus anciennes familles du Midi. Les ancêtres de Julien avaient versé le plus pur de leur sang sur tous les champs de bataille. Malheureusement, ils avaient prodigué de la même façon leur immense fortune. En toutes circonstances, ils s'étaient déclarés pour les parlements contre les favoris de la cour. Les amendes, les confiscations et même l'échafaud les en avaient punis. Cela ne les empêcha pas de continuer à sacrifier leur sang pour ces rois qui les récompensaient si mal pour leur dévouement. Une hospitalité splendide, une générosité sans bornes, d'énormes dépenses pendant les guerres et des fêtes de tout genre durant la paix avaient dissipé, lambeau par lambeau, les grands biens de cette noble famille. Les femmes, le jeu, les usuriers, les intendants, les maquignons, les chevaux et les chiens avaient dévoré une grande partie du reste.

A la majorité d'Armand de Maupierre, le grand-père de Julien, cette fortune qui, sous Louis XIII,

montait à plus de cinq cent mille livres de rente, atteignait à peine le chiffre, relativement bien minime, de soixante mille francs de revenu.

Le baron Armand était un homme brave et loyal, mais d'un caractère faible, qui cédait à toutes les influences ainsi qu'à tous les entraînements. Comme il n'avait rien à faire du matin au soir que songer à ses plaisirs, il commença de bonne heure à manger ce qui lui restait de l'héritage paternel. Dans l'espoir d'empêcher sa ruine, sa famille le maria, fort jeune encore, à sa cousine germaine, Pauline de Maupierre. Celle-ci, orpheline de père et de mère, n'était sortie de son couvent que pour épouser le baron Armand.

Pauline était une femme d'intelligence et de cœur.

Elle comprit que pour conserver la fortune des Aigurande, il fallait qu'elle prît la direction de la maison, et qu'elle protégeât leurs biens contre les folies du baron. Heureusement pour la jeune femme, elle avait une éducation solide, et, de plus, ce culte, ce fanatisme du nom de famille qu'on ne retrouve guère qu'au fond de nos provinces les plus reculées. Pour sauver le nom des Maupierre-Aigurande de la plus petite souillure, elle eût donné sa vie.

A peine mariée, elle commença par sacrifier

son bonheur. Tout en adorant son mari, elle était continuellement obligée de résister à l'affection qui la portait à faire tout ce que désirait Armand. Ce dernier, sans calcul et sans parti pris cependant, profitait trop souvent de la tendresse de sa femme pour l'amener à consentir à des ventes et à des transactions préjudiciables à l'avenir de leurs enfants.

Sans cesse en garde contre son mari et contre son propre cœur, la pauvre baronne avait fini par prendre cet air raide qu'on rencontre si souvent chez les gens habitués à entendre des sollicitations auxquelles il leur faut résister. Homme de plaisir avant tout, sans cesse en course, en chasse, ou dans les coulisses de quelque théâtre, le baron ne l'avait pas rendue heureuse. Jamais pourtant on ne l'entendit se plaindre ; jamais non plus elle ne fit un reproche à son mari. Elle offrait à Dieu ses souffrances, et faisait de son mieux pour réparer les folies de l'ingrat qui la délaissait.

Armand de Maupierre mourut en 1816, laissant à sa femme deux enfants.

Le rêve de toute la vie de la baronne avait été de jouer le rôle du bon ange des Maupierre-Aigurande et de relever leur fortune chancelante. Rien ne lui coûta pour y parvenir.

A partir de la mort de son mari, elle vécut dans

la retraite la plus profonde, économisant sur tout, excepté sur la bienfaisance, et ne dépensant rien pour elle-même.

Ses enfants justifiaient par leur beauté le vieux dicton : *Les Aigurande au moult joli visaige*, bien connu dans la province berceau de cette famille. Tous deux se ressemblaient d'une façon singulière. Julien, du reste, était tout leur portrait.

La même ressemblance n'existait pas entre les caractères du frère et de la sœur. Robert, l'aîné, était d'un caractère très-doux, calme, timide, faible et craintif; Louise, au contraire, cachait sous un air froid et presque dédaigneux beaucoup de tendresse, de passion et de volonté. Nerveuse et impressionnable (ce qui tenait peut-être à son état de santé), elle passait presque toute la journée à faire de la tapisserie, à soigner ses fleurs et surtout à lire. Elle était remarquablement instruite. C'était d'elle probablement que Julien tenait son aptitude à tous les arts.

Ainsi que sa mère la baronne-douairière, elle avait épousé un de ses cousins, Raoul de Maupierre.

On attribuait généralement ce mariage à l'influence de la baronne Pauline, qui avait arrangé cette union entre les deux branches de la famille

pour couper court à des contestations importantes.

Soit qu'elle fût atteinte de quelque mal inconnu, soit plutôt qu'elle succombât à la mélancolie mystérieuse qui la minait depuis quelques années, Louise ne survécut pas longtemps à la naissance de son fils.

Son mari, bon garçon, un peu nul peut-être, mais plein de cœur, resta profondément affligé de la mort de sa femme, qu'il adorait. Il commençait pourtant à se remettre et à reprendre ses anciennes habitudes de chasse et d'agriculture, lorsqu'il fut enlevé par une fièvre typhoïde.

Le malheur s'appesantissait cruellement sur la famille des Maupierre, car Robert avait précédé sa sœur dans la tombe.

Lui aussi s'était marié, mais il n'avait pas laissé d'enfants. Sa veuve, riche héritière qu'il avait épousée à contre-cœur, disait-on, et pour obéir à sa mère, se remaria quelques années plus tard avec un créole. Elle le suivit à la Guadeloupe et mourut des suites d'un accident de voiture.

De toute la famille des Maupierre-Aigurande, il ne restait plus que la vieille baronne et Julien, le fils de Louise.

Toutes les morts que nous venons d'énumérer avaient brisé le courage de la pauvre baronne de

Maupierre. Le chagrin, plus encore que les années, avait creusé son beau visage sans courber cependant sa taille haute et majestueuse.

Elle passait des heures entières agenouillée dans son oratoire, ou dans sa chambre, devant le portrait de ses deux enfants.

Julien seul la rattachait à la vie. Elle avait pour lui une affection qui tenait de l'idolâtrie. On eût dit qu'elle avait réuni sur cette jolie tête de chérubin tous les trésors d'amour destinés à son mari et à ses deux enfants. Julien était sa seule pensée, son orgueil, sa joie, sa vie entière.

Pour lui épargner une larme, elle aurait sacrifié sans regret le monde entier et sa propre personne.

— Pauvre petit! disait-elle un jour à quelqu'un qui lui reprochait sa faiblesse, vous ne savez pas tout ce que j'ai à me faire pardonner par lui!

C'était un spectacle admirable et navrant à la fois, de voir cette pauvre vieille femme, et si triste si morne d'habitude, se forcer à sourire, à plaisanter même, pour ne pas assombrir par sa mélancolie la gaieté de son petit-fils. Quelquefois, tandis qu'elle riait avec lui, elle sentait les larmes la gagner tout à coup. Alors elle saisissait l'enfant dans ses bras et appuyait ses lèvres sur les cheveux noirs de Julien pour étouffer les sanglots qui l'oppressaient.

Il faut convenir aussi qu'il eût été difficile de rencontrer un enfant mieux fait que Julien pour justifier une telle affection. Non-seulement il adorait sa grand'mère, mais il avait pour elle des caresses et des càlineries charmantes.

Rien qu'à le voir, à l'âge de six ou sept ans, s'asseoir sur un petit tabouret aux pieds de la vieille baronne et lui embrasser les mains en l'appelant *grand'maman chérie*, de sa voix douce et caressante, on comprenait l'adoration de la pauvre vieille femme pour le petit ange que Dieu lui avait laissé.

Dire ce qu'avait souffert la baronne pendant tout le temps que Julien était resté en demi-pension serait impossible. Elle était venue se loger à deux pas du collége, afin d'avoir toujours sous les yeux la maison qui renfermait le trésor de sa vie. On doit juger du désespoir qu'elle éprouva lorsque Julien manifesta le désir d'entrer à Saint-Cyr pour suivre la carrière des armes. En voyant les larmes de sa grand'mère, Julien n'eut pas le courage d'y résister. Il sacrifia sa vocation. Mme de Maupierre, qui savait ce que cette concession avait coûté au caractère ardent de Julien, lui conserva une profonde reconnaissance de ce sacrifice.

C'était là sa grande excuse pour justifier envers

elle-même et envers les autres les prodigalités du jeune étourdi.

— C'est ma faute, murmurait-elle; j'aurais dû le laisser suivre sa vocation et jeter le feu de sa jeunesse sur les champs de bataille, comme tous ses ancêtres. Je l'ai gardé ici par égoïsme. Je n'ai plus le courage de m'en séparer. Je sens bien que je fermerai les yeux sur toutes ses folies, pourvu que je le voie toujours près de moi.

A l'époque où commence cette histoire, la baronne de Maupierre-Aigurande était une femme de soixante-neuf ans. Grande et remarquablement bien faite dans sa jeunesse, elle conservait encore une noblesse extraordinaire de traits et de maintien. Elle avait véritablement un port de reine. On lui reprochait quelquefois d'avoir l'air trop hautain, mais il y avait tant de bonté dans son sourire, qu'il faisait oublier la raideur habituelle de sa physionomie.

Quoiqu'elle eût complètement renoncé au monde depuis la mort de sa fille, elle n'avait voulu se départir d'aucune des obligations qu'il impose. Elle rendait scrupuleusement chaque visite, et mettait une soigneuse attention à suivre en tout les lois de l'étiquette, qu'elle regardait comme faisant partie de ses devoirs.

Elle tenait sa maison avec beaucoup d'ordre et

d'économie, mais de la manière la plus honorable.

Bonne et charitable pour tout son voisinage, elle consacrait à des œuvres de bienfaisance le temps qu'elle dérobait à la prière et aux soins de sa maison.

Tout le monde la connaissait et la respectait dans le pays. Mais son air hautain, et peut-être aussi sa tristesse, qui passait pour de l'orgueil, éloignaient d'elle la sympathie affectueuse qu'inspirait Julien.

La baronne le savait.

— Dieu est juste ! disait-elle quelquefois au vieux curé de Samoncourt, qui venait la voir deux ou trois fois par semaine. Chacun doit recueillir les fruits qu'il a semés.

Lorsque Julien arriva au château de Samoncourt avec son ami, la baronne était encore dans son oratoire. Julien installa Marcel dans sa propre chambre et courut prévenir sa grand'mère de l'arrivée d'un nouvel hôte.

Quoiqu'elle n'eût pas entendu le bruit de la voiture, Mme de Maupierre avait, par une sorte d'intuition, pressenti le retour de son petit-fils. Elle sortait de sa chambre au moment où Julien accourait pour l'embrasser.

A la vue de son Benjamin, la figure de la baronne s'éclaira tout à coup, comme s'éclaire un

ciel sombre quand le soleil vient à paraître au milieu des nuages.

— Vous êtes bien en retard, Julien, dit-elle en prenant entre ses deux mains la tête de son petit-fils pour l'embrasser au front.

— Je vous expliquerai pourquoi, grand'mère, répondit Julien en passant le bras de la baronne sous le sien.

— Je suis sûre que vous êtes encore allé souper, murmura Mme de Maupierre, qui examinait avec inquiétude la figure de son petit-fils pour voir si elle n'y découvrirait point quelque trace de fatigue.

— Il faut bien réparer ses forces, grand'mère.

— On en perd donc beaucoup au bal?

— J'ai tant dansé! D'abord, grand'mère, tout ce que j'en fais, c'est pour vous obéir.

— Je ne m'en serais pas doutée.

— Vous me dites toujours que vous voulez me voir gai, bien portant et joyeux. Eh bien! je vais au bal pour être gai, je soupe pour être bien portant, et je reviens ici pour être heureux, grand'-mère, c'est-à-dire pour vous câliner et vous tourmenter un peu.

— Ah! Saint-Jean-Bouche-d'or! murmura la baronne en embrassant son petit-fils, qui riait.

— Grand'mère, j'ai quelque chose à vous demander, dit Julien.

— Qu'est-ce donc, mon ami? fit la baronne, dont la figure s'attrista, car elle pressentit quelque note à payer.

— Ne craignez rien, grand'mère, ce n'est pas une attaque contre votre coffre-fort, s'écria Julien gaiement. Je viens vous demander seulement un lit, une place au feu et à la chandelle pour un de mes amis.

— Quel est cet ami? demanda Mme de Maupierre, qui se défiait, et pour cause, des visiteurs que son petit-fils lui amenait trop souvent à l'improviste.

— Marcel Cavan, un de mes camarades d'atelier, dont je vous ai souvent parlé. Vous savez bien, grand'mère, un jeune sculpteur du plus grand mérite.

— Un artiste enfin, murmura Mme de Maupierre avec un profond soupir qui ne dénotait pas la plus haute considération pour ce titre.

— Hélas! oui, grand'mère, un pauvre garçon qui a du courage, du talent, et qui travaille bravement au lieu de passer sa vie à faire des sottises comme votre petit-fils.

— L'un n'empêche pas l'autre, dit la baronne. Tu sais que je n'aime pas beaucoup tous tes camarades d'atelier, avec leurs cigares, leurs costumes baroques et leurs histoires de l'autre monde.

Julien baissa la tête en souriant.

— Voilà un sourire de mauvais augure, dit la baronne, qui connaissait les jeux de physionomie de son petit-fils. Je suis sûre que ton ami... Enfin, n'importe. Combien de temps va-t-il nous rester?

— Dame, grand'mère, jusqu'à son complet rétablissement, si vous le permettez.

— Comment, il est malade?

— En jouant avec un ami, son bras a rencontré la pointe d'une épée.

— C'est-à-dire qu'il s'est battu !.... Encore quelque mauvaise tête ! Mon Dieu ! mon Dieu ! il faut avant tout lui faire donner des soins.... Pourquoi ne m'avoir dit cela tout de suite? Sa blessure est-elle grave?

— Non, grand'mère, répondit Julien en suivant la baronne, qui marchait d'un pas plus rapide qu'on ne l'aurait attendu de son âge.

— J'espère au moins, mon ami, que tu n'étais pas mêlé dans cette malheureuse affaire?

— Hélas ! fit Julien en baissant la tête d'un air de contrition.

— Tu étais son témoin?

— Non.

— Alors..., mon Dieu..., mon Dieu ! tu t'es encore battu?

— Hélas ! oui, grand'mère, fit Julien; mais c'est

moi qui ai eu tous les torts, ajouta-t-il vivement.

— Malheureux enfant! s'écria la baronne en s'arrêtant, tu veux donc me faire mourir?... Tu n'as donc pas songé à ta pauvre grand'mère, qui n'a plus que toi au monde. Tu n'es pas blessé, au moins?

— Pas une égratignure, grand'mère, dit Julien en baisant la main de sa grand'mère.

— Mon Dieu! mon Dieu! répéta la pauvre femme.

Et appuyant la tête sur l'épaule de son petit-fils, elle pleura amèrement.

— Voyons, grand'mère, voyons, reprit Julien, navré de cette douleur silencieuse et profonde, ne pleurez pas ainsi. Je suis un étourdi, un fou, et je me donnerais des coups de poing de bon cœur pour me punir du chagrin que je vous ai causé.

— Raconte-moi comment cela s'est passé, dit Mme de Maupierre en essuyant ses larmes.

— A peine je sortais des portes de.... la gare, commença Julien d'un ton tragique, moi, j'étais sur mon breack, et mon groom...

— Julien!

— Il faut bien vous égayer un peu, grand'mère, mais puisque vous êtes si sévère, je vais parler en prose, comme ce bon M. Jourdain.

Et l'étourdi se mit à raconter sa querelle avec

Marcel d'une façon si gaie et si comique, que sa grand'mère sourit deux ou trois fois malgré la frayeur qu'elle venait d'éprouver. A mesure que Julien avançait dans son récit, on voyait se peindre sur la physionomie de la baronne un singulier mélange de tristesse et de joie, de crainte et d'orgueil maternel. Tout en tremblant à la pensée du danger qu'avait couru son Benjamin, elle ne pouvait s'empêcher d'être fière de son courage, de son esprit, de sa verve folle et charmante.

Tandis que la grand'mère et le petit-fils causaient ainsi dans l'antichambre, Marcel se faisait, comme on le dit vulgairement, beaucoup de mauvais sang.

Rien n'est parfait en ce monde, et Marcel ne l'était pas plus qu'un autre. A d'excellentes qualités, il joignait quelques défauts qui tenaient surtout, il faut l'avouer, aux épreuves par lesquelles avaient passé, jusque-là, sa jeunesse pauvre et laborieuse et son cœur trop souvent froissé entre les rêves d'une imagination ardente et les dures leçons de la réalité.

Son corps, affaibli jadis par bien des privations, sans cesse surexcité par l'ardeur du travail et de l'inspiration, avait cette prédisposition commune à tous les ouvriers de la pensée. Quoique sa bles-

sure fût légère, la fièvre n'avait pas tardé à se déclarer.

Tout en conservant une profonde reconnaissance de l'affection que lui témoignait Julien, la nature fière et énergique du jeune sculpteur souffrait de la compassion à laquelle il se figurait être redevable en ce moment de son invitation au château de Samoncourt.

L'accueil qu'il fit à Mme de Maupierre se ressentit un peu de ces dispositions. Pour ne point paraître courtisan, pour ne pas avoir l'air de mendier l'hospitalité qu'on lui accordait, Marcel se montra raide et brusque.

Bien qu'il témoignât à Mme de Maupierre le respect que la baronne ne pouvait manquer d'inspirer, il lui répondit deux ou trois fois avec la maladresse et la raideur habituelles aux gens susceptibles. D'un autre côté, il faut bien l'avouer, la longue barbe, les cheveux en désordre, le costume hétéroclite et la physionomie tendue de Marcel n'étaient pas de nature à impressionner favorablement, au premier abord, la baronne de Maupierre-Aigurande. La pauvre grand'mère n'avait pu s'empêcher, d'ailleurs, d'éprouver une sensation pénible en touchant la main qui avait croisé le fer avec Julien.

Prévenu comme il était, Marcel avait remarqué

ce mouvement involontaire et l'avait naturellement mal interprété.

— Elle est furieuse de me voir ici, se dit le jeune sculpteur. Je suis sûr qu'elle a grondé son petit-fils de m'avoir amené. Elle ne me garde que pour ne pas le contrarier... peut-être aussi par compassion.

Le résultat de toutes ces conjectures fut que Marcel déclara que sa blessure n'était rien et qu'il voulait partir. Mais il avait compté sans Julien.

Ce dernier fit semblant de se fâcher, et traita le malade récalcitrant avec une brusquerie si amicale et si vive, que Marcel dut plier devant la voix affectueuse qui savait si bien prendre son caractère et désarmer sa susceptibilité.

La fièvre de Marcel devint d'ailleurs trop violente pour qu'il fût possible de le laisser voyager. Tout en prétendant le contraire, lui-même ne pouvait s'empêcher de sentir qu'on avait raison de le retenir.

Cette impossibilité absolue de partir lui servait du moins d'excuse à ses propres yeux pour ce qu'il regardait comme une faiblesse de sa part. Il resta donc à Samoncourt, en se jurant de partir dès qu'il pourrait mettre un pied devant l'autre.

VI

Au bout de deux ou trois jours, la fièvre avait disparu. Une grande faiblesse, provenant de la réaction et du sang qu'il avait perdu, avait remplacé l'irritation nerveuse qui aigrissait le caractère, naturellement affectueux et bon, du jeune sculpteur.

Malgré la froideur un peu cérémonieuse de ses rapports avec Mme de Maupierre, il commençait à s'apercevoir que la raideur de la baronne tenait moins encore à un sentiment de fierté qu'à quelque profond chagrin. Seul au monde depuis longtemps, il comprenait mieux que personne une affection dont il était privé. Aussi était-il vivement touché de la tendresse de Mme de Maupierre pour son petit-fils.

Un jour qu'elle embrassait Julien, elle s'aperçut que Cavan détournait la tête. La baronne était devant une glace, elle vit que Marcel s'essuyait furtivement les yeux.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle d'un ton affectueux que lui inspirait sans doute un pressentiment de la vérité.

— Rien, dit-il en essayant de sourire.

— Mais si, insista Julien.

— Eh bien! je te trouve bien heureux d'avoir quelqu'un qui t'aime ainsi.

— Vous n'avez plus vos parents? demanda Mme de Maupierre.

— Non, madame; je suis orphelin depuis l'âge de cinq ans.

— Pauvre enfant? murmura la baronne en tendant la main au jeune sculpteur.

Ému de son accent affectueux, Marcel prit la main de Mme de Maupierre et la porta respecteusement à ses lèvres.

A partir de ce jour, la glace fut rompue. Du moment où Marcel cessa de se contraindre, il parut tel qu'il était, c'est-à-dire un brave garçon, visant un peu trop à l'originalité, mais plein de cœur et d'intelligence. Puis, quand il osa parler sans avoir à craindre de rencontrer un sourire railleur ou une indifférence dédaigneuse, il retrouva cette éloquence imagée, brûlante, que donnent aux artistes la conviction et l'amour de leur art.

Il s'aperçut aussi que, loin d'être desséché par la vieillesse et par les préjugés, comme il le croyait d'abord, le cœur de la baronne était capable de comprendre le beau en toute chose. Il pressentit alors le courage et l'énergie qu'avait dû déployer

cette riche nature pour ensevelir sous un voile de marbre ce cœur qui, malgré les glaces de l'âge, retrouvait encore tout le feu de la jeunesse dès qu'on parlait de gloire et de nobles actions.

A mesure que Marcel entrait plus avant dans l'intimité de ses hôtes, il se laissait insensiblement entraîner à des concessions qu'on n'aurait jamais attendues de lui.

Dans sa révolte contre certains usages du monde, qu'il regardait comme de ridicules sujétions, il manifestait surtout une haine farouche contre l'habit noir et les gants blancs.

A Samoncourt, comme dans la plupart des châteaux, les convives faisaient toilette pour le dîner et endossaient l'affreux habit noir, qui attriste toutes les réunions et rend plus disgracieuse encore la taille de nos élégants. Julien, qui savait combien sa grand'mère tenait à toutes ces petites obligations de l'étiquette, avait constaté avec une certaine inquiétude que son ami Marcel ne possédait dans son bagage qu'une collection de paletots-sacs, variant de couleur, mais non de forme. Or, avec le caractère de Marcel, lui offrir un habit était impossible : sa fierté s'en fût offensée.

Ce fut alors du côté de sa grand'mère que Julien tourna ses batteries.

— Marcel est pauvre, grand'mère, dit-il à la ba-

ronne, et l'achat d'un habit ferait une rude brèche à son petit budget.

Ces arguments-là manquaient rarement leur effet sur le cœur de Mme de Maupierre. Elle ne put cependant s'empêcherde soupirer quand elle vit le paletot abhorré s'installer effrontément à la table du château. Seule encore, elle supportait assez patiemment ce crime de lèse-étiquette ; mais, quand il venait des étrangers, la pauvre baronne ne savait à quel saint se vouer. Julien se chargeait alors de tout arranger. Avant l'arrivée de Marcel, il trouvait moyen de parler de son ami et d'expliquer comment sa blessure le mettait dans l'impossibilité de passer un habit. Il profitait de cela pour présenter le jeune sculpteur sous un jour sympathique qui disposait les hôtes de Samoncourt à accueillir avec bienveillance l'ami de Julien et à lui pardonner ses bizarreries.

Une après-midi, Mme de Bargelot vint faire visite à Samoncourt. Julien lui présenta naturellement son ami Marcel.

Cette fois encore, la première impression ne fut pas favorable au jeune sculpteur.... Il s'en aperçut. Son amour-propre en fut d'autant plus froissé, qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver la marquise charmante et d'admirer son esprit.

Heureusement pour lui, Mme de Bargelot resta

à dîner au château. Enhardi par Julien et par la baronne, qui commençait à prendre en affection l'ami de son fils, Marcel se montra sous un nouveau jour.

Douée elle-même d'une remarquable aptitude pour tout ce qui touchait aux beaux-arts, la marquise causa et discuta longuement avec son voisin de table. A la fin du dîner, ils étaient les meilleurs ami du monde, au grand étonnement de Mme de Maupierre et à la grande satisfaction de Julien.

Bien qu'elle aimât beaucoup Mme de Bargelot, qu'elle avait connue tout enfant, la baronne n'avait jamais pu s'habituer aux étourderies et à la brusque franchise de la jeune femme.

En sortant de table, Mme de Maupierre prit le bras de Julien pour aller donner quelques ordres. Pendant ce temps, la marquise et Marcel se promenaient dans le parc, fort occupés d'une vive discussion sur l'école de Delacroix et celle d'Ingres.

— En vérité, Cécile est incroyable! murmura la baronne en montrant à Julien les deux jeunes gens qui marchaient à une cinquantaine de pas en avant. Elle a vu ton ami aujourd'hui pour la première fois, et les voilà qui causent comme s'ils se connaissaient depuis dix ans.

— Bah! dit Julien, depuis les chemins de fer, tout marche si vite!

— Ton ami est vraiment un garçon de mérite, reprit la baronne, et puis, il t'aime tant, ce brave garçon ! Quel dommage qu'il soit si original !

— Il faut le corriger grand'mère. Marcel a pour vous la plus grande vénération, et, pour vous être agréable, il ferait bien des sacrifices.

— Je le crois, mais plus j'avance dans la vie, mon pauvre enfant, plus je sens qu'on ne doit jamais demander de sacrifices, lorsqu'on ne possède pas en soi le pouvoir d'en faire oublier l'amertume. Plût à Dieu que j'eusse toujours raisonné ainsi !

Pendant ce temps, Marcel et la jolie marquise marchaient à grands pas à côté l'un de l'autre. Cavan, qui ne sortait jamais sans son fidèle bâton, avait la manie, lorsqu'il se livrait à une conversation un peu animée, d'accompagner chaque argument d'un coup de canne sur les petits cailloux isolés qu'il rencontrait. De son côté, la marquise avait aussi des allures un peu excentriques, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent. En sortant, elle avait trouvé une gaule d'osier, et s'en servait comme d'une houssine pour faucher les têtes des chardons ou des orties qu'elle apercevait à sa portée.

La conversation des deux promeneurs était très-animée, mais elle ne roulait pas sur des questions d'art, comme le supposait Julien.

Habituée à attaquer immédiatement et de front toutes les difficultés, Cécile avait pris à partie le paletot-sac et le *sombrero* de son interlocuteur. Elle les attaquait si spirituellement, et, disons le mot, si drôlement, qu'il ne vint pas même à l'idée du susceptible Marcel de s'en formaliser.

Tout en défendant l'indépendance de sa toilette à grand renfort de coups de canne sur les cailloux, il n'en reculait pas moins peu à peu devant la charge impétueuse de la marquise.

— Je ne comprends pas la vénération des gens du monde pour cet abominable fourreau qu'on appelle un habit! disait-il à Mme de Bargelot.

— Quelle énorme différence voyez-vous donc entre un habit et un paletot? riposta celle-ci.

— Puisqu'il y a si peu de différence, pourquoi obliger les gens à changer leur paletot contre un habit avant de descendre pour dîner?

— C'est l'usage.

— L'usage, toujours!... Jamais je ne courberai la tête devant cette idole.

— Alors, pourquoi portez-vous des souliers au lieu de sandales, des paletots au lieu de tuniques, des chapeaux au lieu de bonnets de coton?

— Parce que cela me fait plaisir.

— Vous éludez la question.

— Nul ne me force au paletot et l'on veut m'im-

poser l'habit. Je hais la tyrannie. Oui, ajouta-t-il d'un ton tragique, pour moi l'habit c'est l'esclavage, et le paletot c'est l'indépendance.

— Quand on est en France, il faut suivre les usages français ; en Espagne, les usages espagnols.

— Et en Afrique, où c'est l'usage de manger des sauterelles ou de la chair crue comme en Abyssinie, faut-il aussi adopter les usages africains?

— N'exagérons rien. Nul ne vous force de pénétrer dans un salon. Mais si vous voulez y entrer, vous devez vous assujettir aux mêmes règles que les autres.

— Eh bien! je n'y entrerai pas.

— Et si vos amis sont dans ce salon, pourtant?... Vous aimerez donc mieux renoncer à les voir que de vous astreindre à l'ennui de porter un chapeau étroit au lieu d'un chapeau large, et un vêtement ouvert au lieu d'un vêtement fermé?

Marcel hésita. Vaincu, moins peut-être par les arguments que par la grâce et l'esprit de sa jolie adversaire, il ne voulait pas cependant convenir de sa défaite.

— Vous croyez donc que mon paletot abreuve d'amertume les jours de Mme de Maupierre? demanda-t-il enfin.

— Pas précisément; mais un habit réjouirait ses yeux.

— Et les vôtres, madame?

— Oui... à cause de la baronne.

— Au fait, reprit Marcel, non sans une involontaire amertume, qu'est-ce que cela peut faire à Mme la marquise de Bargelot qu'un pauvre diable de sculpteur se mette de telle ou telle façon?

Cécile fronça les sourcils. Heureusement pour Cavan, elle se rappela ce que Julien lui avait raconté des épreuves cruelles qu'avait eues à subir le jeune sculpteur à ses débuts dans la vie. L'expression de hauteur qui avait glacé tout à coup la physionomie de la marquise, fit immédiatement place à un sourire presque amical.

— Surtout, répondit-elle d'un ton enjoué, quand la marquise de Bargelot ne connaît ce sculpteur que depuis quelques heures.

— C'est vrai, dit Marcel, honteux de son observation. Je vous demande pardon de ma sotte réflexion, madame la marquise.

— Revenons à notre habit noir, fit gaiement Cécile.

— Eh bien! j'en aurai un, dit Marcel avec le profond soupir d'un homme qui vient de prendre une résolution désespérée.

— Bravo! Eh bien, monsieur, moi, je ne veux pas être en reste de générosité avec vous. Je vous avoue que cela me fera personnellement grand

plaisir, d'abord à cause de cette excellente baronne, puis à cause de vous, car M. Julien m'a raconté une foule de choses qui m'ont inspiré beaucoup d'estime pour votre caractère et votre talent.

Ainsi que la plupart des gens dont les nerfs sont excités par le travail, l'isolement et l'absence d'une affection à la hauteur de celle qu'ils rêvent au fond du cœur, Marcel était extrêmement sensible à certaines émotions. Les paroles de Mme de Bargelot suffirent pour faire briller une larme dans les yeux du jeune homme. Il détourna la tête, mais Cécile avait remarqué ses yeux humides.

Peu habituée à cette spontanéité d'émotion dans le monde au milieu duquel elle vivait, la marquise en fut singulièrement touchée. Se rappelant ce que Julien lui avait appris au sujet de son ami, Cécile eut un pressentiment de tout ce qui devait se passer dans le cœur ardent d'un artiste au milieu de ses travaux solitaires.

Curieuse comme une fille d'Ève, aimant d'ailleurs tout ce qui se rapportait aux arts, Cécile se mit à questionner Marcel sur ses travaux. Peu à peu, et sans qu'aucun d'eux s'en aperçût, Marcel en arriva à initier, pour ainsi dire, la marquise à sa vie personnelle. Il lui raconta des choses si intimes, qu'il les eût à peine confiées à son ami Julien. Une

chose pourtant sur laquelle il garda un silence complet, ce fut ses relations avec Olympe.

Les convenances, il est vrai, lui en faisaient une loi, mais il y avait de plus un autre sentiment que lui-même n'aurait pu définir, et qui l'aurait fait rougir comme une jeune fille s'il lui avait fallu prononcer en ce moment le nom de son modèle favori.

Quelques minutes avant de faire demander sa voiture pour partir, Cécile dit gaiement au sculpteur :

— A propos, monsieur, quel sera le grand jour?

— A votre première visite à Samoncourt, madame, Sa Majesté habit noir Ier fera son apparition.

— Avec ce chapeau? murmura Cécile en regardant le large feutre du jeune sculpteur.

— Allons! répondit-il en riant, encore ce dernier sacrifice à l'hospitalité. J'aurai un chapeau pareil à un tuyau de poêle.

— En soie?

— En soie, répéta d'un air consterné Marcel, qui avait espéré ne changer que la forme de son chapeau.

— Vous méditiez quelque trahison, dit en riant Mme de Bargelot; ainsi, c'est convenu : habit, chapeau et barbe à l'avenant.

— Demandez-moi ma tête tout de suite, alors, madame!

— Soit, s'écria gaiement Cécile qui prit la balle au bond, la chevelure aussi. Allons, vous faites grandement les choses. C'est très-bien. Au revoir, monsieur.

Elle prit le bras de Julien et se dirigea vers sa voiture.

— Que vous êtes bonne! lui dit Julien à demi-voix.

— Pourquoi donc?

— Vous avez été si gracieuse pour mon ami, que je ne sais comment vous remercier.

— Votre ami, mon cher Julien, vaut cent fois mieux que vous, quoiqu'il n'ait ni un si bon tailleur, ni surtout un si bon chapelier. C'est un homme de cœur et de courage, et vous savez que ces caractères-là me plaisent toujours. Allons, adieu; ne me serrez pas tant la main, ou je le dirai à Mme de Saint-Marville, à qui vous faisiez si bien la cour avant-hier.

Elle dégagea sa main, que Julien retenait en riant dans les siennes, et monta dans sa voiture.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, j'allais oublier ce que je voulais dire à Mme de Maupierre...

Elle sauta lestement de la calèche comme l'aurait fait un jeune homme, et courut à la baronne.

— Chère baronne, lui dit-elle, vous ne savez pas l'idée qui m'est venue l'autre soir ?

— Quelque extravagance ?

— Mais non..., par extraordinaire ! Est-ce que vous ne seriez pas bien aise de marier ce mauvais sujet de Julien ?

— Vous savez bien que c'est mon plus cher désir.

— Eh bien ! je crois qu'il y a, dans les environs, quelqu'un qui pourrait bien lui convenir.

— Qui donc ?

— Mlle Jane de Walbrünn.

— Jane de Walbrünn ! répéta la baronne, qui faisait évidemment un violent effort sur elle-même pour répondre avec calme. De grâce, chère amie, ne me parlez jamais de ce mariage et ne prononcez plus le nom de Walbrünn devant moi.

— Est-ce que vous connaissez quelque chose contre la probité ou l'honorabilité de M. de Walbrünn ?

— Non, non ; je le crois, au contraire, un très-honnête homme.... Mais..., enfin, de grâce, laissons cela de côté.

— Que je suis contrariée d'avoir, par mon indiscrétion...

— Vous n'avez pas à vous excuser, ma chère enfant. Je connais votre amitié pour Julien et pour moi, et je vous remercie sincèrement de votre bonne volonté ; mais, au nom du ciel, ne parlez jamais à Julien ni de ce projet d'union, ni même des Walbrünn !

En achevant ces paroles, elle appuya ses lèvres sur le front que lui tendait la marquise. Celle-ci comprit, au frémissement nerveux qui les agitait encore, combien avait dû être vive l'émotion de la vieille baronne.

Mme de Bargelot remonta en voiture sans attendre le secours de Julien, à qui elle fit gaiement un signe d'adieu, et disparut bientôt au bout de l'avenue.

Nous sommes obligé d'avouer, à la honte de Marcel, que ce soir-là, en prenant sa leçon de whist, il joua plus mal encore que d'habitude.

VII

Quelques kilomètres séparaient Samoncourt de Villarnaut, la propriété de M. de Walbrünn. Ce dernier domaine, longtemps habité par une vieille famille, appartenait depuis quelques mois seulement au riche banquier. Il y avait fait exécuter des travaux considérables avec cette rapidité exceptionnelle que peut, mieux que tout autre, obtenir des architectes, entrepreneurs, etc., un banquier millionnaire, qui leur ouvre des comptes et dispose, en outre, d'immenses travaux en sa qualité d'administrateur de diverses grandes compagnies.

Cinq ou six jours après le duel de Marcel et de Julien, Mme de Walbrünn était assise dans un fauteuil rustique, sur la terrasse du jardin. De cet endroit, elle dominait l'avenue que la route de Creil coupait à angle droit.

A côté de la comtesse de Walbrünn, sa fille Jane travaillait à un ouvrage de tapisserie.

Hélène de Walbrünn appartenait à une famille noble, mais pauvre. Son père, M. de Pontrevert,

ancien capitaine de cavalerie, mis en disponibilité après des folies de tout genre, avait péri dans un duel entouré de circonstances mystérieuses.

Quant à Hélène, d'abord sous-maitresse dans un pensionnat, puis institutrice dans une grande famille, elle avait fini par passer au Brésil, où elle s'était mariée avec Emmanuel Trevern, devenu par la suite comte de Walbrünn.

Ils avaient successivement habité l'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne, et laissé partout d'honorables souvenirs.

Fixée en France depuis quelques années au moment où commence cette histoire, Mme de Walbrünn approchait alors de la cinquantaine, si elle ne l'avait déjà dépassée.

Dans sa jeunesse, elle avait dû être fort jolie et surtout fort séduisante. Ce qui nuisait beaucoup à sa figure maintenant, c'étaient de grandes plaques rouges qui s'agrandissaient à la moindre excitation physique ou morale et ne disparaissaient jamais complétement. Ces rougeurs, qui proviennent souvent de maladies d'estomac ou des effluves d'un sang trop ardent, et quelquefois aussi de causes morales, faisaient le désespoir de Mme de Walbrünn.

Quoique *pointus*, comme on dit, les traits d'Hélène ne manquaient ni de régularité ni de distinc-

tion. Ses cheveux, d'un blond un peu ardent et déjà bien clair-semés, avaient dû être remarquablement beaux. L'intelligence et la volonté brillaient dans ses grands yeux gris, qu'assombrissait une expression presque continuelle d'amertume et de raillerie sarcastique, qui avait parfois quelque chose d'égaré.

Dès qu'elle se mettait à causer, une sorte de sourire se stéréotypait sur ses lèvres pâles et minces. Ce sourire, pour ainsi dire mécanique, contrastait avec le reste de la physionomie et produisait à la longue une impression désagréable. Au repos, les deux coins de la bouche s'abaissaient brusquement. L'expression dure, haineuse et passionnée de tout son visage ne trahissait que trop clairement un caractère envieux, acariâtre et impitoyable, ainsi qu'un esprit constamment tendu par une pensée mauvaise.

Elle tenait une broderie à la main, mais elle ne travaillait guère et seulement par boutades.

A chaque instant, ses sourcils se contractaient et ses lèvres remuaient comme si elle se fût parlé à elle-même.

Sa fille Jane était mise avec la plus charmante simplicité : une robe de piqué blanc et une ceinture bleue faisaient tous les frais de sa toilette.

A la voir ainsi courbée sur sa tapisserie et le cou

penché, on songeait involontairement à la tige flexible d'une belle fleur s'inclinant sous les feux du soleil ou les perles de la rosée.

Le caractère distinctif de sa figure, c'était le calme. Peut-être s'y mêlait-il aussi un peu de résignation. Sur ses traits, moins réguliers, mais plus sympathiques que ceux de sa mère, on lisait la douceur, l'innocence et la bonté. Le regard limpide de ses grands yeux bleus avait la pureté naïve et caressante qui nous charme tant dans les yeux des enfants.

En dépit de la mode, les boucles soyeuses de ses magnifiques cheveux bruns se jouaient autour de l'ovale délicat de son visage, au lieu d'être collés aux tempes à grand renfort de pommade et de cosmétique.

Ce qu'il y avait surtout de ravissant dans sa figure, c'était la bouche. Jamais sculpteur, jamais peintre n'aurait pu en dessiner une plus mignonne de forme et d'expression. Autant le sourire de Mme de Walbrünn était raide et forcé, autant celui de Jane était naturel, aimable et bienveillant.

Sa physionomie avait pourtant quelque chose de rêveur et presque de mélancolique. Au milieu des roses dont la fortune et la beauté semblaient avoir entouré la jeune fille, il se glissait évidemment quelque souci.

Somme toute, il était difficile de bien juger le caractère de Jane au premier abord, car elle était aussi modeste que réservée.

Lorsque, comme le coup de vent qui vient agiter l'azur d'un lac, quelque circonstance surexcitait un peu Mlle de Walbrünn, on était tout étonné de voir l'esprit et la fermeté qui brillaient tout à coup dans ses grands yeux, qu'on trouvait trop calmes un instant auparavant.

Quand elle racontait une belle action, son visage s'animait, son cœur précipitait ses battements et sa voix prenait des intonations si vibrantes, quoique toujours contenues, qu'on sentait aussitôt combien ce cœur, si calme en apparence, était susceptible d'enthousiasme.

Mais bien peu de personnes connaissaient cette métamorphose. Assez indifférente à l'opinion du monde, Jane s'effaçait le plus possible et mettait une sorte de pudeur à dissimuler tout ce qu'il y avait en elle d'ardent, de généreux et d'enthousiaste.

Ces contrastes du caractère de Mlle de Walbrünn s'expliquaient aussi par l'intérieur au milieu duquel elle vivait. Une cause mystérieuse semblait avoir élevé un mur de glace entre ses parents. Bien que vivant en apparence dans la plus parfaite intelligence, et remplis d'égards l'un pour l'autre,

M. et Mme de Walbrünn se traitaient avec la politesse cérémonieuse de deux étrangers. Ils se parlaient rarement ; lors même qu'il s'agissait de sujets de nature à les émouvoir, jamais ils n'avaient de ces épanchements que certaines émotions et certains accidents de la vie amènent d'habitude entre les époux les plus froids.

Hélène avait une haute opinion du mérite de son mari, mais elle n'éprouvait pas ce sentiment de fierté sympathique par lequel une femme semble s'identifier aux succès de celui qu'elle aime. Il est vrai que M. de Walbrünn, peu expansif de sa nature, ne lui faisait jamais aucune confidence. Quand il lui annonçait le succès de quelque grande opération, c'était par manière d'acquit et comme une simple marque d'égards.

En revanche, il la laissait libre de prendre tout l'argent qu'elle désirait et de satisfaire ses plus dispendieux caprices. Il lui apportait, ainsi qu'à sa fille, de splendides cadeaux ; mais on voyait qu'en cela, il agissait plutôt par une sorte de devoir que par une de ces prévenances qui ont autant de charme pour celui qui donne que pour celui qui reçoit.

Les rapports de Jane avec ses parents se ressentaient de la bizarrerie des caractères de M. et de Mme de Walbrünn.

Par instants, sa mère lui montrait une tendresse passionnée. Mme de Walbrünn la prenait alors dans ses bras, la serrait contre son cœur avec une effusion profonde, et restait des heures entières tenant le front de la jeune fille appuyé sur sa poitrine. D'autres fois, au moment de l'embrasser, elle la repoussait avec une sorte de brusquerie et la quittait tout à coup. Si Jane courait après elle pour obtenir le baiser qu'elle avait espéré, Hélène s'éloignait en haussant les épaules.

Quant à M. de Walbrünn, Jane était le seul être au monde qui pût quelquefois avoir de l'empire sur lui.

Il s'occupait fort peu d'elle cependant, et même il semblait mettre une sorte d'affectation à se tenir en dehors de tout ce qui la concernait.

En dépit de sa froideur apparente, il veillait sur Jane avec une grande sollicitude. Il revenait rarement de voyage sans rapporter quelque présent en harmonie avec les goûts de la jeune fille. Quoiqu'il les offrît toujours d'un air glacial et fronçât les sourcils avec impatience dès que Jane essayait de le remercier, elle lui était profondément reconnaissante de ces petites attentions.

Il faut dire aussi que Jane était peut-être la personne qui connaissait le mieux M. de Walbrünn.

On ne songe pas toujours à s'observer devant un enfant. Jane se rappelait avoir vu son père l'embrasser avec de grosses larmes dans les yeux alors qu'elle était toute petite et qu'il se trouvait seul avec elle. Cet homme si froid, si insensible en apparence, lui inspirait non-seulement l'affection qu'un enfant éprouve pour ses parents, mais en outre une profonde sympathie. On ne pouvait certes pas dire qu'elle l'aimât mieux que sa mère, mais elle s'en occupait davantage. Veiller sur tout ce qui le concernait lui semblait un plaisir; elle mettait, à deviner ses moindres désirs, une finesse et une perspicacité qu'une préoccupation constante pouvait seule lui inspirer.

Bien qu'il arrivât souvent au banquier de refuser les soins de Jane avec une sorte de répulsion qui navrait alors la pauvre enfant, quelque chose murmurait au fond du cœur de Jane que son père avait pour elle plus d'affection qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même.

— Vous avez beau faire, lui disait-elle un jour qu'à force de diplomatie elle était parvenue à s'installer sur ses genoux, je finirai par fondre la glace qui emprisonne votre cœur.

— Hélas ! ma pauvre enfant, répondit-il en l'embrassant, c'est mon cœur qui est de glace, ou plutôt je n'ai plus de cœur.

— Où l'avez-vous donc laissé? lui demanda-t-elle en se suspendant à son cou.

— Aux ronces du chemin, murmura-t-il.

Puis, honteux de son émotion, il posa la jeune fille à terre et lui dit brusquement :

— Allons, Jane, laissez-moi travailler.

— Encore travailler, mon père? N'êtes-vous pas assez riche? Pourquoi vous donner tout ce mal?

— Pour suivre la loi de l'humanité, mon enfant; la souffrance et le travail ne sont-ils pas notre lot ici-bas?

— Alors, mon père, moi aussi, je dois....

— Vous, Jane, vous êtes une enfant; et les enfants ont pour eux les deux fées de la jeunesse, l'espérance et la gaieté.

— Et à votre âge, mon père, on n'a donc rien qui puisse adoucir la vie?

— Moi, du moins, je n'ai rien, répondit le banquier.

— Ainsi vous me comptez pour rien, mon père? murmura-t-elle d'un ton de reproche caressant, en approchant son front des lèvres de M. de Walbrünn.

— Vous, Jane.... Ah! si Dieu avait permis!... Voyons, ajouta-t-il en s'interrompant brusquement, j'ai à travailler, laissez-moi.

— Vous aurais-je offensé, mon père? balbutia la pauvre enfant.

— Non, Jane, lui dit-il en l'embrassant et en essuyant les yeux de la jeune fille avec une tendresse affectueuse, bien rare chez lui, mais je suis préoccupé. Laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi.

Au moment où elle s'éloignait la tête basse, il courut à elle, la saisit dans ses bras et l'embrassa tendrement.

— Adieu, ma pauvre Jane, lui dit-il, adieu. Ne me garde pas rancune de ma brusquerie. Tu as un bon petit cœur, et je serais désolé de te faire de la peine.

Là-dessus, il lui avait encore serré la main, et s'était remis au travail.

. . . .

Depuis une bonne heure au moins, Jane et sa mère travaillaient en silence ou rêvaient à côté l'une de l'autre, lorsque le bruit d'une voiture roulant sur le chemin nouvellement empierré vint attirer leur attention.

Un grand breack attelé de quatre chevaux s'arrêtait en ce moment à une centaine de pas de la terrasse.

Quatre jeunes gens en descendirent. Ils échangèrent quelques mots avec Julien de Maupierre,

qui conduisait l'attelage. Il leur fit un geste d'adieu et rendit la main aux chevaux. Impatients de ce moment de retard, ceux-ci partirent à fond de train.

A quelque distance de là, une énorme charrette chargée de moellons tenait presque toute la route et laissa à peine un étroit passage entre elle et le fossé. Julien passa comme une flèche entre les deux écueils de la charrette et de la douve, si rapprochés l'un de l'autre pourtant qu'il aurait pu les oucher à la fois du manche de son fouet.

Les quatre jeunes gens qui étaient descendus du breack entrèrent dans l'avenue, sans se douter que la maîtresse du château les suivait des yeux à travers le rideau d'arbustes qui protégeait la terrasse.

Le plus âgé, Robert de Valenty, habitait un château voisin de Villarnaut. Il causait avec Romuald de Vertuzon, le fils de l'ennemie *intime* de la marquise de Bargelot.

Majeur depuis six mois, Romuald jouissait de quatorze mille francs de rente du côté de son père. Sa mère devait lui en laisser à peu près autant.

La générosité n'était pas son défaut. A moins que sa vanité ne fût en jeu, il eût laissé mourir son meilleur ami faute de quelques louis. Fort économe

et fort rangé, pour ne pas dire plus, il *posait* volontiers cependant pour le mauvais sujet, se donnait des airs de régence, se disait blasé et se vantait de *mener* les femmes.

Son physique répondait à son caractère. Assez grand, mince et tout d'une venue, exactement comme une barre de métal sortant du laminoir, il avait le nez busqué, le front étroit, le menton proéminent et le cou très-long. Raide, guindé, pincé, il parlait du bout des lèvres. Cette dernière particularité était d'autant plus remarquable chez lui, qu'en temps ordinaire il avait toujours la bouche entr'ouverte et la lèvre supérieure relevée comme l'arceau d'un pont. Aussi Julien de Maupierre l'appelait-il quelquefois le *Pont des Soupirs.*

Bien que l'esprit ne fût pas son fort, le vernis brillant que donnent une bonne éducation et l'usage du monde recouvrait sa nullité et ne permettait pas toujours de s'en apercevoir au premier abord. Il était d'ailleurs si bien à l'unisson du milieu dans lequel il vivait, que ses ridicules n'y avaient rien de trop saillant et passaient inaperçus. On ne pouvait non plus lui refuser les manières d'un homme comme il faut, et même une certain tournure aristocratique. Je ne dirai pas un *grand air,* car il y a entre ces deux mots la même différence qu'entre la

vaisselle massive de nos aïeux et l'argenterie creuse de nos jours.

Sa noblesse, un peu verte éclose, ne remontait qu'à Louis XV. Son arrière grand-mère, Mme Labrousse, femme d'un petit employé des gabelles, avait plu à Sa Majesté. Pour dédommager M. Labrousse de l'absence momentanée de sa femme, le roi lui avait gracieusement donné le petit domaine de Vertuzon et l'autorisation de porter ce nom précédé d'une particule. Aussi toute la famille ne parlait-elle qu'avec un profond sentiment de respect et d'enthousiasme de la digne femme à laquelle on devait tant de biens et d'honneurs.

Les deux autres jeunes gens étaient Louis de Chamvré et Laurent Madier.

Louis de Chamvré avait dix-huit ans tout au plus. Les riches couleurs de ses joues, son air timide, son sourire naïf, et surtout son empressement bienveillant à rendre service, le faisaient aisément reconnaître pour un provincial. Il débutait en effet dans le monde de Paris. Doué d'un excellent naturel, mais affligé d'une timidité poussée jusqu'au ridicule, il se laissait mener par le premier venu.

En ce moment, il se traînait à la remorque de Romuald de Vertuzon. Il croyait à toutes les prétendues bonnes fortunes de ce dernier et le regardait comme un nouveau Lovelace. Cette naïve ad-

miration lui avait valu la bienveillance de Vertuzon, qui lui faisait faire toutes ses corvées et daignait, en échange, le présenter dans quelques salons.

Quant à Laurent Madier, c'était le fils d'un riche propriétaire du voisinage. Bon garçon, ni gras ni maigre, ni grand ni petit, ni spirituel ni sot, il rentrait dans la catégorie des gens qui passent inaperçus.

Ainsi que Chamvré, il s'était trouvé dans le vagon où avait eu lieu la querelle entre Marcel Cavan et Romuald de Vertuzon, à propos de M. de Walbrünn. Il va sans dire qu'aucun des trois jeunes gens ne se doutait que l'inconnu qui les avait écoutés si tranquillement était M. de Walbrünn en personne.

Quant à M. de Valenty, il ignorait cet incident. Comme il connaissait déjà M. de Walbrunn, il remit sa carte au domestique qui était venu audevant des jeunes gens.

On conduisit M. de Valenty et ses amis sur la terrasse où se tenait Mme de Walbrünn. Jane fit un mouvement pour s'esquiver, mais sa mère la retint.

— M. de Walbrünn est à deux pas et va venir à l'instant, dit la comtesse après un échange de quelques formules de politesse.

— Voulez-vous me permettre, madame, de vous

présenter mes amis? demanda M. de Valenty.

Vertuzon, Chamvré et Laurent Madier firent successivement les courbettes d'usage en pareille circonstance. Puis, on commença une des conversations insignifiantes qui ont lieu entre des gens qui se voient pour la première fois.

Obligée de se mêler à l'entretien, Jane ne put s'empêcher de trahir la préoccupation qu'elle éprouvait au sujet du jeune homme qui conduisait le breack. Il s'y mêlait d'ailleurs un petit sentiment de curiosité assez naturel. La jeune fille désirait savoir le nom de l'inconnu au duel de qui elle avait assisté.

— Nous avons eu bien peur tout à l'heure, dit-elle. Au moment où vous veniez de descendre de voiture, il nous a semblé que les chevaux s'emportaient. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé d'accident à votre compagnon !

— Bah ! répondit Valenty, il est habitué à cela. Si ses chevaux restaient deux jours sans prendre le mors aux dents, il en serait malade de chagrin.

— Comment l'appelez-vous ? demanda Jane sans remarquer l'expression de contrariété qui se peignait sur la physionomie de sa mère.

— Julien de Maupierre-Aigurande. Il habite avec sa grand'mère le château de Samoncourt, tout près d'ici. Un charmant garçon, aussi aimable

que spirituel, et le plus intrépide chasseur du pays.

Jane aurait bien voulu savoir pourquoi M. de Maupierre n'avait pas accompagné ses amis, mais elle ne pouvait guère faire une pareille question. Mme de Walbrünn profita du silence pour prendre la parole et demanda à M. de Valenty des nouvelles de sa mère.

La conversation devint générale. Bientôt un homme parut à l'extrémité de l'allée.

— Voici M. de Walbrünn, dit la comtesse.

Sauf Valenty, les autres jeunes gens levèrent précipitamment la tête, car ils avaient tous entendu parler du riche banquier dans des termes de nature à exciter leur curiosité.

VIII

Valenty fit quelques pas au-devant de M. Walbrünn pour présenter ses amis.

Ceux-ci c'étaient levés. Une certaine consternation se peignit tout à coup sur leur physionomie. Ils venaient de reconnaître leur compagnon de voyage, ce monsieur si tranquille devant lequel ils avaient si charitablement traité M. de Valbrünn. Louis de Chamvré, perdant la tête, fit un mouvement pour se sauver à toutes jambes. Laurent Madier, plus calme, le retint par le bras.

— Peut-être ne nous reconnaîtra-t-il pas, murmura-t-il en voyant que la figure de M. de Walbrünn restait impassible.

Son incertitude ne fut pas de longue durée. Lorsque M. de Valenty présenta les trois gens au maître du château, le banquier répondit en saluant avec le plus grand calme :

— J'ai déjà eu l'honneur de rencontrer ces messieurs en chemin de fer.

— Ah ! vraiment? fit Valenty, à qui l'air dé-

concerté de ses compagnons fit pressentir quelque maladresse.

Au moment où Vertuzon ouvrait la bouche en murmurant des excuses qui eussent amené probablement une explication pénible pour tout le monde, Madier lui coupa la parole et mit la conversation sur les embellissements de Villarnaut.

Dédaignant de prolonger le malaise de ses visiteurs, M. de Walbrünn répondit à M. Madier avec sa politesse habituelle et sans la moindre nuance de raillerie.

Le célèbre banquier avait alors une cinquantaine d'années. Petit, maigre et un peu voûté, il paraissait usé par les fatigues et les soucis.

Avec son masque impassible, son teint gris-jaunâtre, ses traits amincis, ses lèvres pâles, ses joues creusées, son nez mince et presque diaphane comme celui d'un moribond, la figure de M. de Walbrünn aurait semblé celle d'un cadavre, sans le feu sombre et fièvreux qui brillait dans ses yeux brun-foncé. Toute la vie de cet homme semblait s'être réfugiée là. Aussi avait-il une puissance incroyable dans le regard.

Lorsqu'il arrêtait brusquement sur vous ses yeux étincelants comme une pointe d'acier au soleil, ce regard descendait jusqu'au fond de votre cœur,

et vous analysait des pieds à la tête en quelques secondes.

Quant M. de Walbrünn avait acheté Villarnaut, ses voisins, sachant que le banquier n'était pas un disciple bien fervent de saint Hubert, s'étaient bercés de l'espoir qu'il serait trop heureux de leur laisser tirer son gibier. Il leur fallut décompter. M. de Walbrünn refusa fort nettement les permissions de chasse qu'on avait, il est vrai, sollicitées un peu cavalièrement et en quelque sorte comme le prix de son admission dans la société aristocratique de ses voisins.

M. de Valenty s'y prit plus adroitement, et sa tactique réussit. Il commença par faire visite aux Walbrünn et par leur rendre quelques petits services de voisinage sans rien demander pour lui-même. Huit jours après, il recevait une invitation à dîner à Villarnaut et l'autorisation de chasser sur toutes les propriétés du comte.

Les gentilshommes du voisinage comprirent alors que le banquier n'était disposé à reconnaître aucune supériorité, et qu'il fallait se résigner à traiter avec lui de puissance à puissance. Tout en prétendant qu'on n'avait besoin ni du gibier ni des millions de ce comte de fraîche date, chacun n'était pas fâché de se mettre en bons termes avec un voisin qui avait à sa disposition tant d'actions au

pair et de chevreuils, tant de places à donner et de faisans à tirer. Aussi furent-ils enchantés d'apprendre qu'on organisait une grande chasse à courre dans les bois de Valenty et de M. de Bargelot, qui touchaient à ceux de M. de Walbrünn, et que le banquier assisterait probablement à la chasse ainsi qu'au dîner qui devait avoir lieu chez M. de Valenty.

Ce dernier, qui s'était chargé de l'invitation, s'en acquitta avec sa courtoisie habituelle.

De son côté, M. de Walbrünn accorda fort gracieusement l'autorisation de courre un cerf ou deux sur ses propriétés.

— C'est vous sans doute qui dirigerez la chasse ? dit-il à M. de Valenty.

— Non, répondit ce dernier, ce sera probablement Julien de Maupierre.

— Ah !... fit le comte. Il est bien jeune, pourtant.

— Oui, mais il a été formé par le vieux Laramée, qui est maintenant piqueur chez le marquis de Farnolles, et comme il a mis ses leçons à profit, on le regarde comme le premier veneur de notre pays.

— Une supériorité bien enviable ! dit Hélène avec dédain.

— C'est un don naturel qui est de famille chez

les Maupierre, répondit Valenty. On citait aussi le père et l'oncle de Julien comme de célèbres chasseurs.

— Il aurait peut-être mieux valu, pour la fortune et le bonheur de leur famille, qu'ils eussent un autre genre de célébrité! reprit la comtesse d'un ton amer.

Un regard de son mari arrêta les paroles qu'elle allait prononcer.

Valenty, qui ne savait à quoi attribuer le malaise de ses trois compagnons, profita d'un instant de silence pour dire que ses amis avaient désiré l'accompagner dans son ambassade afin de visiter Villarnaut, dont on leur avait vanté les merveilles.

Par exception à la règle générale des propriétaires, le banquier semblait attacher fort peu d'importance à faire admirer les embellissements de son domaine. Mme de Walbrünn, au contraire, s'empressa de proposer une promenade dans les jardins et dans le parc. Le banquier s'excusa de ne pouvoir accompagner ses hôtes à cause d'un travail qu'il avait à terminer. Il rentra dans son cabinet, et le voyage d'exploration commença sans lui.

Valenty offrit le bras à Mme de Walbrünn. Tandis qu'il causait avec la maîtresse de la maison,

ses amis déployaient leur amabilité auprès de la jeune fille.

Romuald de Vertuzon commença l'attaque. Sa mère, depuis longtemps à l'affût d'une riche héritière, l'avait engagé à porter ses vues sur Mlle de Walbrünn.

Après avoir arrangé son nœud de cravate, rétabli l'équilibre de son gilet et passé la main sur l'emplacement de sa future moustache, il risqua un compliment au sujet des embellissements de Villarnaut.

Jane lui fit une réponse polie, mais assez laconique, et se mit à causer avec Louis de Chamvré, dont la physionomie timide et bienveillante lui plaisait.

Leur entretien ne tarda pas à rouler sur Julien de Maupierre. Louis de Chamvré aimait beaucoup le jeune baron, qui ne se moquait jamais de sa timidité. Aussi Jane ne pouvait-elle mieux s'adresser pour entendre l'éloge de notre héros.

Au fond du cœur, Mlle de Walbrünn grillait d'envie de savoir pourquoi sa famille et celle de Julien n'avaient pas échangé de visites. Elle se demandait aussi pourquoi elle n'avait jamais entendu son père et sa mère parler des habitants de Samoncourt, alors qu'ils passaient en revue tout leur voisinage. Enfin, déjà prévenue par cette idée, elle avait re-

marqué le mouvement imperceptible qui avait contracté la physionomie de Mme de Walbrünn au moment où l'on avait prononcé le nom de Maupierre.

Tout cela l'intriguait.

M. de Chamvré put d'autant moins lui fournir des éclaircissements à ce sujet, qu'elle n'eut garde de lui confier ses remarques. Seulement il lui donna sur Julien et sur les parents de Julien beaucoup de renseignements qui ne firent que redoubler la sympathie involontaire que cette famille inspirait à Mlle de Walbrünn.

Aussi étonné du succès de Louis de Chamvré que froissé du peu d'égards qu'on avait pour son propre mérite, Romuald dit à l'oreille de Madier que Mlle de Walbrünn était une petite sotte sans esprit. Puis, il se mit à critiquer tous les détails du parc et du jardin avec tant d'acrimonie, que Madier en resta d'abord tout surpris.

— Ah çà ! dit-il, tout à l'heure vous trouviez tout cela charmant?

— Mais non, s'écria Vertuzon ; j'ai dit cela par politesse..., sans réfléchir.

— Et maintenant, après réflexion, vous trouvez que tout cela est *trop vert*, n'est-ce pas? reprit Madier.

Romuald fit un haut-le-corps dédaigneux.

— Quand on a mon nom, répondit-il avec emphase, sans compter ma position de fortune et mes espérances, on peut aspirer à d'autre alliance que celle d'un banquier tout fraîchement anobli.

— Ah çà ! reprit Madier, enchanté de faire enrager Romuald, quelles sont donc vos espérances ?

— Mais la succession du marquis de Farnolles, mon cousin.

— Oui, au soixante-huitième degré..., tandis qu'il est le fils d'un cousin germain de la grand'mère de Julien de Maupierre.

— Sans doute, mais ils sont brouillés.

— Je ne suppose pas cependant que l'aversion du marquis aille jusqu'à déshériter ses héritiers légitimes.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, murmura Vertuzon d'un air pincé.

— Dame, mon cher, je dis cela pour Julien comme pour vous. Ce vieux fou de marquis se laisse mener comme un enfant par cette Antonia Ravaudor, qui demeure chez lui, et par le père Bonin. A la place des héritiers, je vous avoue que je ne serais pas tranquille.

Romuald hocha la tête et eut un de ces sourires mystérieux qui semblent dire :

— Je sais bien quelque chose, mais je ne le dirai pas.

La question intéressant médiocrement Laurent Madier, celui-ci entama un autre sujet de conversation, qui dura jusqu'au moment où Valenty donna le signal du départ.

Mme de Walbrünn voulait faire atteler une voiture pour les quatre jeunes gens, mais ils refusèrent.

— Nous allons à Villebel, qui n'est qu'à dix minutes d'ici, répondit Valenty, et nous aimons mieux marcher un peu.

Sur leurs instances, Mme de Walbrünn promit formellement d'assister, ainsi que sa fille, à la partie de chasse projetée. On échangea un dernier adieu; puis, tandis que Valenty et ses amis prenaient la route du château de Villebel, Mme de Walbrünn et sa fille regagnèrent leur terrasse.

Toutes deux se remirent à travailler silencieusement. Elles tombèrent bientôt dans une préoccupation si profonde, qu'elles tressaillirent comme si on les éveillait en sursaut quand le jardinier vint, quelques minutes après, demander à Mme de Walbrünn ses ordres pour l'arrangement d'une serre.

IX

On avait fixé pour rendez-vous général aux chasseurs le carrefour de la Croix-Moussue, situé au milieu des bois de M. de Valenty. Comme il y avait dans les environs beaucoup de châteaux habités à cette époque de l'année par des jeunes gens aimant le plaisir de la chasse, la réunion promettait d'être nombreuse.

Dès neuf heures du matin, une vingtaine de cavaliers et quatre ou cinq amazones causaient gaiement à la Croix-Moussue.

Une soixantaine de chiens appartenant à trois meutes différentes étaient attachés deux par deux à de longues cordes fixées en terre par des piquets. Quelques valets de chiens, le fouet à la main, veillaient sur la bruyante cohorte.

Chaque fois qu'il arrivait un nouveau cavalier ou qu'un équipage faisait son apparition, la meute semblait leur souhaiter la bienvenue par ses aboiements. Les fouets se mettant alors de la partie, le concert se terminait par un finale de hurlements plaintifs.

Le départ était indiqué pour huit heures ; mais, ainsi qu'il arrive toujours lorsque les dames sont de la chasse, dix heures sonnèrent avant que tout le monde fût arrivé.

Inutile de parler de l'état d'exaspération des vieux chasseurs qui maudissaient à l'envi les descendantes de notre mère Eve. Le doyen des *piqueux*, le vieux Laramée, qui avait *fait le bois* avec Julien et annoncé un *grand vieux cerf* au rapport, fumait avec fureur sa pipe écourtée et noircie par un usage continu.

Après avoir pris l'avis de Laramée, qui faisait autorité dans le pays pour toutes ces matières, M. de Bargelot donna enfin le signal de l'attaque.

Laramée prit les devants avec M. de Maupierre. Il emmenait deux vieux chiens, Trimballau et Moricaud, sur lesquels il comptait pour lancer la bête, qu'il avait détournée dans une *vente* située à une demi-lieue de là. Le gros des chasseurs et une vingtaine de chiens suivaient à quelque distance.

Laramée, le piqueur du marquis Henri de Farnolles, était un robuste vieillard de soixante ans, maigre et nerveux. Doué de poumons d'enfer, il sonnait un *bien-aller* au plein galop de son cheval sans jamais avoir l'air fatigué.

Front étroit, sourcils épais, yeux gris-bleu dont le blanc était sillonné de nombreuses fibrilles rou-

guêtres, moustaches en brosse, pommettes saillantes, joues creuses, teint couleur de brique, menton en forme de galoche, corps droit et agile, voix rauque, jambe de fer, poignet d'acier : tel était le signalement de maître Simon Laramée.

Dans sa jeunesse, il avait servi quelque temps chez le prince de Condé : aussi jouissait-il d'une certaine célébrité parmi ses confrères. Il maintenait en fort bon état l'équipage que M. de Farnolles conservait maintenant par genre plutôt que par plaisir, car le marquis ne chassait pas vingt fois par an.

Après Passe-Partout, son vieux cheval rouan, ses deux chiens de tête, Trimballau et Moricaud, ce que Laramée aimait le plus au monde, c'était Julien de Maupierre.

D'abord, Julien était l'élève de Laramée, qui avait découvert et cultivé en lui de hautes qualités cynégétiques. Le baron avait conservé une grande affection pour son brave professeur et ne manquait jamais, à l'occasion, de lui offrir des paquets de cigares ou de remplir sa gourde de vieux cognac. Puis, le vieux piqueur avait eu jadis pour Louise de Maupierre, la mère de Julien, un de ces attachements respectueux et profonds qui inspirent aux natures de ce genre un dévouement et une soumis-

sion aveugles, qu'on ne peut comparer qu'à ceux du chien pour son maître.

Un jour Laramée, alors au service des Maupierre, s'était amouraché d'une jolie femme de chambre de la baronne.

Pour attendrir sa belle, qui préférait à l'honnête piqueur un grand escogriffe provençal, valet de pied au château, Laramée fit tant et tant d'imprudences qu'un beau matin, il se cassa la jambe et se démit le bras en sautant la barrière fixe de l'avenue.

Non-seulement Louise de Maupierre soigna le piqueur comme elle soignait tous les malades du château, c'est-à-dire avec le dévouement d'une sœur de Charité, mais elle prit en pitié le pauvre amoureux. Voyant ce qu'il y avait de bonté et d'affection sincère sous la rude et disgracieuse écorce du piqueur, elle fit son possible pour éclairer sa femme de chambre à cet égard. Les hâbleries du laquais provençal et sa jolie figure l'emportèrent sur toute l'éloquence de Louise. Laramée sut néanmoins un gré infini à la baronne, moins encore peut-être d'avoir parlé pour lui que d'avoir deviné ce qu'il avait de bon et de généreux.

Une fois guéri, Laramée jura une haine éternelle au beau sexe, mais il eut soin de faire une exception en faveur de Mme de Maupierre. Il est vrai qu'il la

considérait plutôt comme une sainte que comme une femme.

Un cœur comme celui de Louise ne pouvait manquer d'être reconnaissant d'une telle affection. Laramée devint son homme de confiance... Fort discret et peu causeur de sa nature, il se serait laissé mettre en morceaux plutôt que de révéler un mot du secret le plus insignifiant.

Après la mort de Louise et celle de son mari, qui ne lui avait survécu que de deux ans, Laramée entra au service du marquis de Farnolles, qui était le cousin de la vieille baronne.

Au moment où Julien se mettait en marche avec Laramée, un valet de chiens s'approcha du baron.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda brusquement Laramée.

— Je voulais seulement dire à monsieur le baron, répondit le valet de chiens, que je quitte l'équipage du comte de Borghèse.

— Eh bien? dit M. de Maupierre.

— Si monsieur le baron connaissait quelque place?... Je n'ai que mes bras pour vivre et ma femme vient d'accoucher.

— Où est-elle?

— Chez le garde de M. de Fanty, qui est notre cousin.

— Je verrai cela. En attendant, tu peux deman-

der à Samoncourt du bouillon et tout ce qu'il te faudra pour ta femme. Tu diras que c'est moi qui t'envoie. Tiens...

Il lui glissa une pièce d'argent dans la main et s'éloigna avec Laramée.

— Si l'argent que vous venez de donner à ce *feignant*-là ne prend pas le chemin du cabaret, murmura Laramée, je veux faire *buisson creux* toute la semaine.

— C'est bien possible, dit Julien, mais s'il a dit vrai, aussi?... En tout cas, cinq francs de plus ou de moins ne me ruineront pas, et le pauvre diable me devra, de toute façon, quelques bons moments.

— Quand vous parlez comme cela, monsieur Julien, il me semble que j'entends encore Mme la baronne, votre mère. Elle était si bonne, elle aussi!

Et le vieux piqueur laissa retomber sa tête sur sa poitrine, tout en suivant machinalement les mouvements de ses chiens, qui commençaient à *rencontrer* la voie.

— Voyez-vous, monsieur Julien, reprit après un instant de silence Laramée, qui continuait évidemment tout haut le cours de ses pensées, il faut absolument que votre cousin, M. le marquis de Farnolles, vous fasse son héritier. Avec cela, vous épou-

seriez une jeune fille bien riche, et surtout qui vous apporterait de belles forêts...

— Comment! s'écria Julien stupéfait, tu me conseilles le mariage, toi, Laramée?

— Dame, je sais bien que c'est... ennuyeux, répond Lamarée d'un air contrit; mais à cause du nom..., et puis les chasses... Tenez, il vous faudrait épouser Mlle de Walbrünn.

— Et pourquoi Mlle de Walbrünn?

— D'abord, elle a des bois magnifiques et elle monte bravement à cheval. Les gens de Villarnaut disent, en outre, qu'elle est douce, bonne et charitable... Puis...

— Eh bien?

— Eh bien, peut-être que ce mariage-là ferait plaisir à quelqu'un là-haut, ajoutait-il en levant les yeux vers le ciel.

— Tu veux dire à ma mère? fit Julien, surpris.

— Oui, monsieur Julien.

— Qui te fait supposer cela?

— Je ne sais pas... Une idée à moi.

C'était la réponse habituelle de Laramée lorsqu'il ne voulait pas s'expliquer davantage.

— Avec cela, voyez-vous, monsieur Julien, vous auriez un équipage... Oh! mais, là... quatre-vingts chiens sur pied, et les premiers du pays.

C'est moi qui me chargerais de vous monter tout cela.

— Comment tu y vas! dit Julien en riant. Ce sont des châteaux en Espagne que tu bâtis. D'abord, je n'ai nulle envie de me marier. Quant à la fortune de mon cousin Farnolles, je crois que je puis en faire mon deuil.

— Oh! s'écria Lamarée, ce serait à se manger les poings de voir de si belles forêts passer à des *propr' à rien*, comment cet efflanqué de M. de Vertuzon, qui veut parler de chasse, et ne sait seulement pas reconnaître un pied de biche d'un pied de cerf. Sa vieille intrigante de mère vient pourtant continuellement au château, et elle a mis dans ses intérêts Mme Antonia et les Bonin.

— Comment! Isidore Bonin aussi?

— Eh! oui. Son coquin de père et Mme Antonia le poussent tant qu'ils peuvent auprès de M. le marquis... A droite, monsieur Julien! à droite!... Trimballau tient la bonne voie... Allons donc, Moricaud, vieille bête, est-ce que tu vas suivre le pied de la biche, maintenant?

— Non, dit Julien, le voici qui rallie Trimballau. Nous aurons bientôt de la musique.

Julien voulut questionner Laramée au sujet des Bonin, mais le vieux piqueur évita de répondre.

— Ecoutez, monsieur Julien, dit-il enfin, je suis

au service de M. le marquis, et il serait mal à moi de trahir les secrets de sa maison. Je vous en ai déjà trop dit, mais je sais que vous avez un tas d'affaires avec ces sournois de Bonin, et j'aime mieux vous mettre sur vos gardes.

— A propos, demanda la jeune baron, M. de Bargelot m'a dit l'autre jour qu'il t'avait offert cinquante francs par mois de plus que tu n'as chez M. de Farnolles. Pourquoi diable as-tu refusé?

Laramée ne rougit pas, car cela lui était impossible avec son teint de brique, mais il détourna la tête d'un air embarrassé.

— Une idée, murmura-t-il. Je tiens à rester chez M. le marquis.

En parlant ainsi, il leva involontairement les yeux au ciel.

Julien tendit la main à l'honnête piqueur, dont il devinait le dévouement.

Laramée la serra respectueusement dans les siennes, en fronçant le sourcil pour dissimuler son émotion ; puis, sa figure un instant transformée, reprit l'expression rude et presque sauvage qui lui était habituelle.

En ce moment, les coups de gueule des chiens devenaient plus précipités et plus bruyants.

Trimballau, Moricaud et trois autres vétérans

se réunirent sur la même piste, et partirent bientôt en *donnant* à pleine gorge.

— C'est lancé! dit Laramée, qui empoigna sa trompe et commença une fanfare.

La forêt retentit aussitôt du son des trompes, des aboiements des chiens et des cris joyeux des cavaliers.

Chacun se dispersa. Quelques valets de chiens coururent se poster pour saisir au passage les vieux chiens d'attaque, qu'on tenait à ménager. D'autres appuyèrent la meute qu'ils venaient de découpler sur la voie.

Quant aux cavaliers, les uns suivirent la chasse, les autres la laissèrent filer et se dirigèrent ensuite de manière à se trouver sur son passage.

Les personnes en voiture durent nécessairement prendre ce dernier parti.

Mme de Walbrünn, fidèle à sa promesse, était venue à la chasse avec sa fille dans un barouche attelé de deux beaux chevaux bais. Le cocher trouva moyen de leur faire croiser deux ou trois fois la chasse. Elles virent d'abord passer le cerf. Il franchit le fossé d'un bond, regarda un instant autour de lui en agitant ses grands bois majestueux, traversa la route au petit trot et rentra de l'autre côté dans le taillis.

Quelques minutes après passèrent les chiens. Ils

traversèrent la route, le nez collé sur la voie, et disparurent aussi au milieu des arbres.

Derrière eux arrivèrent quelques chasseurs. Julien de Maupierre était en tête avec le vieux Laramée et M. de Valenty.

Tandis que les autres cavaliers faisaient un détour afin de sortir du bois par une barrière ouverte, Julien enleva son cheval et franchit le fossé en poussant un cri joyeux; Valenty en fit autant. Quelques autres chasseurs arrivèrent ensuite, les uns sortant du bois, les autres ayant coupé court par un sentier.

Au moment où la voiture de Mme de Walbrünn s'éloignait pour essayer de retrouver encore la chasse, un cheval bondit sur le chemin, laissant en route son cavalier qui roula dans le fossé. Le cheval s'arrêta aussitôt, et l'infortuné chasseur put se remettre en selle.

Ce cavalier désarçonné n'était autre que Marcel Cavan, le sculpteur. Julien lui avait donné son cheval le plus sûr et le plus doux. Malheureusement, quoi qu'en puissent dire quelques romanciers, l'équitation ne s'apprend point en une leçon, et l'intrépidité ne suffit pas pour qu'on sache se tenir à cheval. Marcel avait voulu suivre la chasse, et il en était déjà à sa troisième culbute.

— Heureusement que personne ne m'a vu, murmura-t-il en remettant le pied à l'étrier.

Comme il achevait ces paroles, il aperçut à côté de lui M. de Walbrünn.

Monté sur un magnifique double poney, véritable *hunter* aux reins larges et aux membres robustes, le banquier arrivait lentement, au pas de sa monture.

Il accosta Marcel, et tous deux suivirent la grande avenue en causant.

Chasseur dans l'âme et disposé d'ailleurs à mettre de la passion à tout ce qu'il faisait, Marcel souffrait de se voir arrêté au milieu de ses plaisirs par son inhabileté en fait d'équitation. Il craignait de tomber, non pas de peur du mal qu'il aurait pu se faire, mais à cause du ridicule.

— Vous devriez prendre des leçons d'équitation, lui dit M. de Walbrünn.

— Sans doute, mais pour prendre ces leçons, il faut du temps et de l'argent : pour avoir de l'argent, il faut travailler, et pour travailler, il faut du temps... Impossible à un pauvre diable de sortir de ce cercle vicieux.

— Je le sais, fit le banquier. Puis, lorsqu'un jour, à force de travail, d'intelligence et de privations, on arrive à posséder le temps et l'argent, nos belles années ont fui, et avec elles la souplesse

et l'agilité. Quand nous avons de quoi payer nos leçons, la force nous manque pour les prendre.

— C'est vrai, dit Marcel; et ces obstacles, on les retrouve à chaque pas.

— Non-seulement pour les jouissances physiques, reprit le banquier, mais encore pour celles de l'esprit et du cœur. Pour les obtenir, il faut sinon la fortune, au moins l'argent nécessaire à la vie matérielle, et le temps, le temps, cette plaie incessante de l'homme qui gagne sa vie par le travail. Combien un peintre ne doit-il pas dépenser de temps, de couleurs, de papiers, de toiles, etc., pour arriver à la gloire, si tant est qu'il y arrive! Et l'amour? Est-ce en travaillant dix heures par jour, en ne sortant que mal mis, préoccupé du pain du lendemain, courbé enfin par les soucis de la misère qu'on peut prétendre à se faire aimer?

Jusqu'à un certain âge, on a encore l'espérance; mais il arrive un jour où l'espérance même meurt étouffée sous le poids des années, des déceptions et du doute, ce fléau de l'homme qui a trop vécu. Alors, rien ne peut nous sauver. Rien, pas même la fortune et la gloire que nous avons si ardemment désirées. Elles ne font le plus souvent qu'aviver encore nos regrets et nous mettre au supplice de Tantale, en plaçant sous notre main ces trésors qui jadis nous auraient rendus si heu-

reux, et dont maintenant nous ne pouvons plus jouir.

Marcel regarda avec étonnement le banquier, qui parlait d'un ton amer et distrait, comme un homme qui suit le cours de ses pensées sans se préoccuper de ses interlocuteurs. Il était évident que son organisation nerveuse, vivement surexcitée par l'orage et par un exercice en dehors de ses habitudes, l'entraînait à parler avec un laisser aller inaccoutumé.

M. de Walbrünn remarqua le regard surpris que Marcel attachait sur lui. Sa figure reprit tout à coup son expression impassible.

— La pluie commence à tomber, dit-il un instant après. Nous ferions bien de chercher un abri. Connaissez-vous la forêt?

— Pas du tout.

— Et moi pas davantage.

— Comment faire?

— J'entends des trompes de ce côté. Ce doit être l'hallali. Suivons ce sentier. Nous rencontrerons bien, tôt ou tard, quelque chasseur qui nous indiquera notre chemin.

Ils mirent leurs chevaux au trot et continuèrent leur route en causant.

M. de Walbrünn se montra ce jour-là au jeune sculpteur sous un jour tout nouveau. Par une de

ces réactions fréquentes du physique sur le moral, le temps de galop qu'il avait fait dans la forêt avait réchauffé son sang et brisé pour un moment la couche de glace qui enveloppait son cœur.

Marcel s'aperçut qu'il possédait une grande instruction sur les matières les plus étrangères en apparence aux opérations financières, et qu'il parlait des beaux-arts comme un véritable artiste, bien qu'il n'exprimât ses idées qu'avec le ton indifférent qui lui était habituel.

Il ne put s'empêcher de lui laisser voir sa surprise.

— Dieu m'avait donné les goûts d'un artiste, dit M. de Walbrünn avec un demi-sourire; mais, comme vous le savez probablement, je suis un enfant trouvé. Dans ma jeunesse, il m'a fallu avant tout pourvoir à ma subsistance. L'éducation n'est venue que trop tard pour moi. Puis, à l'âge où, peut-être encore, j'aurais pu suivre une carrière plus conforme à mes goûts, un événement...

Il s'arrêta brusquement, et ses sourcils se froncèrent sous l'empire d'une émotion pénible.

— Pressons le pas, dit-il, la pluie tombe à torrents.

Animés par le feu de la poursuite et sachant que le cerf tirait à ses fins, les chasseurs avaient tenu bon, malgré l'averse qu'ils recevaient. Aussitôt après

l'hallali, tout le monde tourna bride pour chercher un refuge.

Il n'y avait malheureusement aucun village ni même aucune maison de ce côté. L'habitation la plus voisine était une ferme située à mi-chemin du château de Samoncourt, la résidence des Maupierre. Ceux qui connaissaient la forêt se dirigèrent bien vite de ce côté ; les autres suivirent de confiance.

M. de Walbrünn et Marcel, qui venaient de gravir une montagne pour s'orienter, aperçurent les fugitifs et se hâtèrent de galoper sur leurs traces.

X

Le ciel avait décidément ouvert ses cataractes, et les coups de tonnerre se succédaient presque sans interruption.

Le cocher de Mme de Walbrünn ne connaissait guère que les grandes avenues de la forêt. Il ne tarda pas à se perdre au milieu des nombreux sentiers qui se croisaient en tous sens.

Tandis qu'il descendait une côte pour gagner une vallée près de laquelle il espérait retrouver la grande route, quelques personnes placées de l'autre côté lui firent signe de rebrousser chemin.

Malheureusement pour lui, il ne put apercevoir leurs signaux, car il s'en allait le menton dans sa cravate et le nez baissé, afin de se préserver la figure des grosses gouttes de pluie qui tombaient en ce moment.

Par suite de la position inclinée de la voiture, Jane voyait par-dessus le siége du cocher ce qui se passait sur le versant de la colline opposée. Au

moment où la voiture, arrivée à la vallée, s'engageait dans les prairies pour gagner un sentier qu'on apercevait de l'autre côté, Jane remarqua un cavalier qui descendait à fond de train du sommet de l'autre colline, tout en faisant signe au cocher du barouche de ne pas aller plus avant.

Malgré la distance, Jane reconnut M. de Maupierre. Bien loin derrière lui, deux autres cavaliers, marchant prudemment au pas, se livraient aussi à une pantomime fort expressive.

— On nous fait signe de nous arrêter, maman! dit la jeune fille en saisissant la main de sa mère.

Au moment où celle-ci levait la tête pour regarder dans la direction que lui indiquait sa fille, la voiture subit une violente secousse et tomba tout à coup sur le côté droit. Les roues venaient d'enfoncer dans un des terrains marécageux que dissimule la plupart du temps une riche verdure.

Proférant une malédiction, le cocher fouetta ses chevaux. Un vigoureux coup de collier entraîna quelques pas plus loin la calèche, qui s'enfonça de nouveau, mais plus profondément cette fois. A la seconde tentative, les traits se rompirent.

Effrayés par cette résistance imprévue, et déjà irrités par la pluie et le tonnerre, les chevaux commencèrent à se cabrer.

Le cocher et le valet de pied descendirent pour

les contenir et pour se rendre compte de la position de la voiture.

Ils la trouvèrent embourbée jusqu'au moyeu.

Le fond de la caisse touchait presque le sol.

Le cocher de Mme de Walbrünn était un de ces cochers de grande maison à qui les palefreniers amènent les chevaux tout garnis et la voiture tout attelée.

Ils ont une belle prestance sur leur siége et conduisent avec autant d'adresse que de majesté au bois de Boulogne, sur une grande route ou dans les rues d'une ville. En revanche, ils ne valent rien dans les mauvais chemins, et croient tout perdu au plus plus petit accident.

Le valet de pied, de son côté, n'avait aucune habitude des chevaux.

Tous deux se lamentaient à qui mieux mieux, maudissaient le pays et le temps, et ne voyaient aucun moyen de sortir d'embarras.

Il est vrai, du reste, que de plus habiles qu'eux n'auraient pu mieux faire en pareille circonstance.

Mme de Walbrünn, qui était fort courageuse, montra beaucoup de sang-froid.

Elle voulut d'abord descendre ; mais, s'apercevant que ses pieds enfonçaient, elle remonta bien vite dans le barouche.

— Qu'allons-nous devenir, ma pauvre enfant? dit-elle à sa fille, qui suivait toujours des yeux le cavalier qu'elle avait vu descendre de l'autre colline.

Ce cavalier traversait en ce moment la prairie, en décrivant des circuits qui faisaient supposer une certaine connaissance de la contrée. De temps en temps, il franchissait des rigoles et des espaces de terrain dont il devinait probablement la nature dangereuse.

Les deux autres cavaliers qui le suivaient de loin semblaient partagés entre le désir de voler au secours de la voiture et la crainte de s'embourber dans quelque tourbière. Ce dernier sentiment finit sans doute par l'emporter, car ils retournèrent sur leurs pas.

En sautant une large rigole, le cheval de M. de Maupierre retomba de l'autre côté sur un terrain mou dans lequel ses pieds de devant enfoncèrent jusqu'aux paturons. Il fit une culbute complète et s'étala sur la prairie, tandis que son cavalier roulait à quelques pas de lui.

Mlle de Walbrünn poussa un cri, mais avant qu'elle eût eu le temps d'échanger une parole avec sa mère, Julien était remonté à cheval et avait repris sa course.

Un instant après, il abordait les deux dames le chapeau à la main.

En reconnaissant Julien, Mme de Walbrünn ne put contenir un mouvement d'émotion et de contrariété que Jane remarqua.

Quels que fussent néanmoins les sentiments de la comtesse à l'égard de M. de Maupierre, elle se trouvait en ce moment dans une situation trop critique pour ne pas s'applaudir de son arrivée.

Quant à Julien, les yeux fixés sur Mlle de Walbrünn, qu'il ne connaissait pas, il laissait involontairement paraître combien il la trouvait jolie.

— Il est désormais impossible de dégager la voiture sans planches et sans leviers, dit Julien.

— Où trouver tout cela ? murmura Mme de Walbrünn d'un air consterné.

— Il y a tout près d'ici une hutte de sabotiers, répondit Julien. — Tenez, là, au haut du second sentier à gauche, dans le bois, ajouta-t-il en montrant l'endroit au valet de pied. Courez-y et priez les sabotiers de venir nous donner un coup de main.

Le valet de pied partit aussitôt.

— Peut-être ferions-nous bien de le suivre, madame, dit Julien. Quelque misérable et quelque enfumée que soit la hutte des sabotiers, vous y serez

du moins à l'abri de la pluie jusqu'à ce que votre voiture soit dégagée.

Mme de Walbrünn jeta un regard inquiet sur l'espace humide qu'il fallait traverser pour sortir de la prairie.

— Permettez-moi de vous porter, répondit Julien à cette nouvelle observation.

De la main droite il prit la main gauche du cocher, et enlaça ses doigts avec ceux de cet homme. Sur leurs deux mains réunies, il posa un des coussins de la voiture. Un autre coussin, placé perpendiculairement au premier, mais en arrière, et soutenu par la main droite du cocher et par la main gauche de Julien, servit de dossier à ce fauteuil improvisé.

Après un instant d'hésitation, Mme de Walbrünn s'assit sur le coussin. Julien et le cocher se redressèrent et emportèrent la baronne jusque sous les arbres. Pour ne pas tomber, elle fut obligée de passer le bras autour du cou de ses porteurs.

Une émotion singulière sembla s'emparer d'elle. Par un brusque mouvement, elle retira le bras qu'elle avait posé sur l'épaule de Julien et s'appuya uniquement sur le cocher.

Une fois la comtesse un peu à l'abri sous les arbres, Julien retourna chercher Mlle de Walbrünn. Souriant et rougissant à la fois, Jane dut prendre

place à son tour sur le fauteuil improvisé et passer ses bras autour du cou de ses porteurs, comme l'avait fait sa mère.

De temps en temps, ses yeux rencontraient ceux de M. de Maupierre, qui se retournait souvent pour lui demander si elle ne se trouvait pas trop mal à l'aise. La sollicitude affectueuse de Julien et le son de sa voix causaient une impression singulière à la jeune fille. Lui-même, du reste, éprouvait aussi une émotion pleine d'un charme mystérieux. L'impression si légère du joli bras qui effleurait son épaule semblait réagir jusqu'à son cœur.

Au moment où il déposait Mlle de Walbrünn auprès de la comtesse, le valet de pied arriva tout rouge de colère. Il raconta que les sabotiers l'avaient envoyé au diable et refusaient de sortir de leur hutte pendant la pluie.

— Il fallait leur offrir de l'argent ! s'écria la comtesse.

— C'est ce que j'ai fait, madame la comtesse; mais ils m'ont répondu qu'ils n'avaient pas besoin de l'argent de madame la comtesse, et que...

— Eh bien, voyons, achevez?

— Eh bien ! que madame la comtesse pouvait en faire des confitures si elle le voulait..., de son argent.

— Les insolents! s'écria Hélène; je les ferai repentir...

— Ne les accusez pas trop vite, madame, dit Julien; ces pauvres gens sont à demi sauvages, mais ils valent mieux qu'ils n'en ont l'air. Le tout est de savoir les prendre, et de ne pas leur parler trop durement, ce qu'aura probablement fait votre domestique.

Le valet de pied se récria; mais Jane, qui connaissait ses habitudes, resta persuadée que Julien avait deviné la vérité.

— Je me charge de les envoyer au secours de la voiture, reprit Julien. Commençons par vous mettre à l'abri dans leur hutte.

Le cocher retourna précipitamment à ses chevaux, qu'il n'était pas prudent de laisser longtemps seuls dans une pareille situation. Mme et Mlle de Walbrünn voulaient marcher jusqu'à la hutte, mais Julien s'y opposa énergiquement.

— Vous auriez de la boue jusqu'aux genoux, dit-il, et vos robes seraient toutes mouillées par les herbes et par les branches.... Nous allons vous porter.

La comtesse s'y refusa obstinément; mais, craignant l'humidité pour la santé un peu frêle de sa fille, elle ne savait quel parti prendre relativement à Jane. Julien, qui comprit le motif de son indéci-

sion, y mit fin en faisant un signe au domestique. Tous deux emportèrent Mlle de Walbrünn comme ils auraient emporté un enfant.

Animé par le plaisir que trouve toujours un jeune homme à se faire l'appui d'une jolie femme, Julien marchait avec précaution, uniquement préoccupé d'éviter à son gracieux fardeau l'atteinte des branches et des feuilles humides.

Ce qui se passait en lui auprès de cette belle jeune fille à la physionomie chaste et virginale ne ressemblait en rien aux sensations qu'il avait connues jusque-là. Il éprouvait pour elle le même sentiment de tendresse et de protection qu'il eût éprouvé pour un enfant ou pour une sœur. Une sorte de pudeur l'empêchait de regarder la charmante figure qu'en toute autre circonstance il n'eût pas un seul instant perdue de vue. En mettant Mlle de Walbrünn à terre devant la hutte des sabotiers, il éprouva à la fois un sentiment de regret et une sorte de soulagement, non pour lui, mais pour Jane, que cette situation devait embarrasser.

Lorsqu'elle le remercia de sa voix douce et un peu tremblante, le regard qu'il leva sur elle était presque aussi timide que celui de la jeune fille.

La hutte des sabotiers était une informe construction en terre glaise soutenue par quelques poteaux grossièrement équarris. Des planches fabri-

quées à la hache et quelques larges morceaux de bois formaient la toiture. Une ouverture pratiquée sur le côté, au niveau du toit, servait de cheminée.

Julien frappa vigoureusement à la claie renforcée de deux planches qui représentait la porte, et finit par ouvrir lui-même.

— Tiens ! c'est monsieur le baron ! s'écria une voix d'un ton joyeux.

— Entrez bien vite, monsieur le baron, dit une autre voix, tandis qu'un remue-ménage général annonçait que les habitants de la hutte accouraient au devant de l'hôte imprévu qui leur arrivait.

Julien entra, suivi des deux dames, que les sabotiers regardèrent d'un air surpris.

— Je vous amène du monde, père Mathurin, dit Julien en s'avançant vers le maître de la maison, qu'il devina plutôt qu'il ne le reconnut dans la demi-obscurité de la hutte.

— *M'est avis*, monsieur Julien, que notre cahute n'est guère bonne pour recevoir du beau monde comme vous, répondit le sabotier ; mais, faute de mieux, vous y trouverez un abri. — Donnez donc des escabeaux à ces dames, vous autres, *petiots*.

Deux enfants, qui examinaient les *belles dames* d'un air curieux et presque effrayé, coururent

chercher les grossiers escabeaux qui servaient de siéges.

Pendant ce temps, Julien expliquait à ses hôtes l'accident arrivé à la voiture et le secours qu'il venait leur demander pour la retirer de la tourbière.

— Tout à votre service, monsieur le baron, répondit le sabotier. Du moment qu'il s'agit de vous, vous savez bien que toute ma maison passerait par le feu. Faut pas m'en vouloir si tout à l'heure j'ai refusé d'aider ce monsieur-là, continua-t-il en montrant le domestique; mais je ne savais pas que c'était pour vous. Puis, il nous a parlé quasiment comme à des chiens, et par ce mauvais temps-là, qui fait bien du tort au pauvre monde, on n'est pas endurant.

Tout en parlant, il avait revêtu une sorte de veste en peau de chèvre. Ses deux fils et un autre ouvrier firent les mêmes préparatifs.

Ils prirent quatre fortes planches, ainsi que de solides bâtons de chêne, et partirent avec le domestique, qui paraissait fort ennuyé de s'exposer de nouveau à la pluie.

— Souffres-tu, maman? demanda tout bas Mlle de Walbrünn à sa mère, qui s'était laissée tomber sur un banc et cachait sa figure entre ses deux mains.

— Non..., un peu... Ne me parle pas. J'ai be-

soin d'un moment de calme. Excuse-moi auprès de monsieur.

Puis, appuyant la tête sur une sorte d'établi qui se trouvait à sa portée, elle enfouit son front et ses yeux dans la paume de sa main et resta ainsi immobile et silencieuse jusqu'au moment du départ.

Quant à Julien, il s'assit à côté de Mlle de Walbrünn sur le seul banc disponible.

XI

— Où donc est ta mère, Pierrot? demanda Julien à un petit garçon de quatre ans environ qui se tenait gravement debout et les mains derrière le dos devant Mlle de Walbrünn, qu'il examinait avec la naïve et calme effronterie de l'enfance.

— Maman est dans son lit, répondit le mioche, les yeux toujours fixés sur la robe de soie de Jane.

— Je suis accouchée d'avant-hier, monsieur le baron, dit une voix affaiblie qui partait du fond de la hutte.

— Et voilà mon petit frère, ajouta une fillette de six ans, qui vint montrer triomphalement à Jane et à Julien un enfant qu'elle berçait dans ses bras, comme eût pu le faire une grande personne.

— Oh ! le bel enfant ! s'écria Jane, qui éprouvait pour tous les enfants cette tendresse instinctive que Dieu a mise au cœur des femmes.

— Je veux l'embrasser aussi, moi, fit Pierrot.

— Non, dit sa sœur, tu lui ferais du mal.

— Non, non, je veux l'embrasser !

— Allons, viens ! dit Jane en le prenant dans ses

bras. Embrasse ton frère gentiment et ne crie pas, car tu ferais mal à la tête à ta maman.

— Oh ! je suis habituée à ce tapage, mademoiselle, répondit la femme du sabotier. Nous autres pauvres gens, nous sommes faits à tout. Le bon Dieu nous accorde la grâce que nos enfants, du moins, ne se ressentent pas de notre misère.

— Je crois bien, reprit gaiement Julien ; mon ami Pierrot est fort comme un Turc !

— Moi, dit Pierrot toujours grave, je porte ce grand escabeau à moi tout seul !

— Et tu le laisses tomber à toi tout seul aussi ! répliqua malignement sa sœur Suzette.

— *C'est* pas vrai ! répondit Pierrot en levant la main sur elle.

— Petit brigand ! dit Julien en attrapant l'enfant, que je te voie frapper ta sœur !

— D'abord, si tu n'es pas sage, tu n'auras pas de dragées du baptême, ajouta la mère.

— Quand a lieu le baptême ? demanda Julien.

— Dimanche prochain, probablement, monsieur, si nous trouvons un parrain et une marraine.

— Vous n'en avez donc pas ? dit Julien.

— Hélas ! non, monsieur le baron, répondit tristement la sabotière.

— Voulez-vous que nous servions de parrain et de marraine à cet enfant, mademoiselle ? demanda

Julien en se penchant vers Jane, qui avait pris l'enfant sur ses genoux et l'embrassait d'un air pensif.

— Oh! bien volontiers! s'écria Jane, qui courba précipitamment sa jolie tête sur celle de l'enfant pour cacher une rougeur dont elle n'aurait pu s'expliquer à elle-même le motif... Pourvu, toutefois, que ma mère y consente, ajouta-t-elle.

— Certainement, fit Julien, qui se tourna vers Mme de Walbrünn pour attendre sa réponse.

La voyant dans la même position, il crut qu'elle dormait.

— Thérèse, dit-il en s'approchant du lit de la sabotière, voulez-vous que mademoiselle et moi nous tenions votre enfant sur les fonts de baptême?

— Oh! monsieur Julien, pouvez-vous le demander? répondit la pauvre femme d'une voix joyeuse. Ce sera un honneur et une bénédiction pour nous, et j'en remercierai Dieu de tout mon cœur.

— Alors, c'est entendu, dit Julien; mademoiselle fixera le jour.

— Ce sera celui de ces bonnes gens, répondit Jane.

— Quel nom lui donnerons-nous?

— Mais le vôtre, puisque c'est un garçon.

— Non, le vôtre plutôt.

— Jean? J'aime mieux Julien.

— Moi aussi, dit gravement Pierrot, se mêlant à la conversation.

— Et pourquoi cela, mon garçon, demanda Jane en riant.

— Parce que M. Julien me donne toujours des gros sous quand il me trouve dans la forêt, répliqua Pierrot.

Cette conclusion inattendue fit rire les deux jeunes gens.

— Mais si je te donnais aussi des gros sous, moi, reprit Jane, que le babil de ce mioche amusait.

— Ça me ferait plaisir, donc, repartit Pierrot en se rapprochant d'elle.

Jane fouilla dans sa poche, mais, comme beaucoup de femmes, elle oubliait souvent de prendre de l'argent en sortant de chez elle.

— Mon pauvre garçon, dit-elle, je n'ai rien sur moi.

La figure réjouie de Pierrot s'allongea singulièrement. Il examina Jane comme pour bien s'assurer qu'elle parlait sérieusement, regarda Julien, et finit par se gratter l'oreille d'un air fort mécontent.

— Il n'y a que les Parisiennes pour sortir ainsi sans argent, dit Julien. Je vous avoue, mademoiselle, que vous venez de perdre beaucoup dans l'estime de Pierrot. Puisque vous m'avez fait l'hon-

neur de m'accepter pour compère, permettez-moi d'être votre caissier.

Et, fouillant dans sa poche, il en tira une poignée de gros sous et de pièces de cinquante centimes.

— Quel trésor ! fit Jane en riant.

— Quand je suis à la campagne, je fais toujours mes provisions, dit Julien... Tenez.

— En vérité, je n'ose...

— Oh ! mon Dieu, s'écria gaiement Julien, je ne veux pas vous faire cadeau de mes sous. Vous me rendrez cela avec les intérêts, si vous le voulez. Regardez la figure de Pierrot et de sa sœur, et voyez si vous aurez le courage de tromper l'espoir qui brille dans leurs yeux.

Jane se mit à rire et prit quelques pièces de cinquante centimes qu'elle donna aux deux enfants. Pierrot, cependant, conservait un air désappointé, et jetait sur les pièces de cinquante centimes un regard assez dédaigneux.

— Pierrot aime mieux les grosses pièces, mademoiselle, dit Julien en riant. N'est-ce pas, mon bonhomme? ajouta-t-il en montrant des gros sous au petit garçon.

— Oh oui ! dit Pierrot; avec des gros sous, j'achète des noix le dimanche, et les petites pièces blanches, maman les ramasse dans son armoire.

— Pour te les donner plus tard.

— J'aime mieux les noix tout de suite, répondit Pierrot.

— Croiriez-vous, mademoiselle, que Pierrot m'a reconnu au bout de six mois d'absence? dit Julien, qui s'amusait à reprendre adroitement au petit garçon les gros sous que Mlle de Walbrünn donnait à l'enfant.

— Nous avons travaillé dans les bois de monsieur le baron, ajouta l'accouchée. Les enfants avaient alors l'habitude de voir M. Julien passer de temps en temps avec son fusil; ils m'ont demandé tous les jours pendant bien longtemps quand reviendrait le joli monsieur qui leur donnait de l'argent et des gâteaux.

— Et des habits aussi, et des fichus, murmura Suzette.

— Désormais, dit Jane, c'est moi qui me chargerai des fichus et des robes.

— Et des habits, madame? demanda Pierrot, qui était fort positif et ne perdait pas de vue ses petits intérêts. Ce *sera-t-y* ton mari ou toi qui m'en donnera, à moi!

— Je ne suis pas le mari de mademoiselle, Pierrot, dit Julien en riant.

Il paraît que cela importait peu à Pierrot, car il reprit tranquillement :

— *C'est-y* elle ou toi, monsieur, qui me donnera des habits pour aller le dimanche à la messe?

— Ce sera moi, dit Julien, tu sais bien que je te l'ai promis.

La femme du sabotier voulut gronder le petit quémandeur, mais Julien lui imposa silence.

— Ah ! je vous en prie, Thérèse, n'apprenez pas à ces enfants à dissimuler, s'écria-t-il; ils n'y arriveront que trop tôt. D'ailleurs, on doit vous avoir ordonné de garder le silence et de rester en repos. Si je vous entends encore parler, nous nous fâcherons.

Thérèse obéit. Quelques minutes après, la petite Suzette, qui s'était approchée de son lit, revint sur la pointe du pied en disant que sa mère dormait.

Les deux jeunes gens continuèrent à causer à demi-voix, tout en jouant avec Suzette et Pierrot. La présence de ces deux enfants était d'un grand secours pour eux, en ce qu'elle empêchait leur entretien d'avoir l'air d'un tête-à-tête. Puis, leur babil enfantin animait la conversation et lui donnait un certain ton de gaieté et de familiarité qui n'aurait pu exister sans cela, surtout de la part de Jane.

Un peu étourdi de sa nature, et rempli de cet entrain que donne la jeunesse, Julien riait avec Mlle de Walbrünn, sans se douter du tour de force

qu'il accomplissait en la faisant ainsi sortir de sa réserve habituelle.

En ce moment, en effet, Jane n'était plus reconnaissable. Habituée à vivre dans l'atmosphère glacée de Villarnaut, entre son père et sa mère, que semblait oppresser une mystérieuse tristesse, elle éprouvait une sensation analogue à celle que ressent une personne qui arrive au soleil en sortant d'une grotte humide et glacée.

Peut-être, à son insu, se ressentait-elle un peu de l'émotion de la chasse ; peut-être aussi, la nouveauté des objets qui l'entouraient et l'orage qui grondait au ciel surexcitaient-ils son esprit ; mais, si elle avait osé, si elle avait pu lire dans son cœur, elle aurait vu que la présence et la conversation de Julien étaient, avec le joyeux babil des enfants, le vrai motif de son animation inaccoutumée.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux jeunes gens avaient si bien oublié la chasse, la pluie et la voiture embourbée, qu'ils restèrent tout surpris lorsqu'on vint annoncer que le barouche était sorti du bourbier.

Voyant que sa mère ne répondait pas au sabotier, Jane s'approcha de Mme de Walbrünn.

Depuis son entrée dans la hutte, la comtesse n'avait pas changé de position. Telle était sa préoccupation, que sa fille fut obligée de la pousser douce-

ment et de lui parler plusieurs fois pour l'arracher à ses pensées.

— C'est bien, répondit enfin la comtesse sans se lever et sans ôter ses mains, qui cachaient sa figure. J'ai dormi, ajouta-t-elle un instant après en passant son mouchoir sur ses yeux et en se redressant lentement. Viens, Jane, partons.

— Tu ne donnes rien à ces bonnes gens, maman? lui demanda tout bas la jeune fille.

— Tu as raison, répondit la comtesse, je l'oubliais.

Elle posa un louis sur la table, murmura une sorte de remercîment et sortit avec sa fille.

Celle-ci trouva moyen de remercier gracieusement le sabotier et ses fils. Elle promit aux enfants qu'elle viendrait les voir et leur apporterait quelques jouets.

— Et toi aussi, monsieur, dit Pierrot en s'adressant à Julien, tu reviendras bientôt?

— Parbleu, répliqua Julien, puisque je dois être le parrain de ton petit frère ! Vous entendez, Mathurin, continua-t-il en se tournant vers le sabotier, c'est mademoiselle et moi qui tiendrons votre fils sur les fonts de baptême. Cela vous va-t-il?

— Ah! monsieur le baron, je crois bien!

— Monsieur le baron, dit un des grands fils, j'ai

trouvé votre cheval attaché à un arbre, à côté de la tourbière, et je vous l'ai amené.

— Merci, mon garçon. Viens donc demain au château. J'ai un manteau de caoutchouc dont je ne me sers plus et qui te garantira mieux les épaules que ta peau de bique. Je trouverai bien aussi quelques chapeaux pour ton frère et pour toi. Bonsoir à tous.

Il sortit bien vite de la hutte et rejoignit en courant les deux dames, afin de leur donner la main pour monter en voiture.

— A propos, mademoiselle, à quand le baptême? demanda-t-il à Mlle de Walbrünn, tandis que la comtesse s'installait sur les coussins du barouche.

— J'en parlerai à ma mère, repartit Jane.

— Me permettrez-vous, mademoiselle, d'aller savoir la réponse?

— Certainement, monsieur, murmura la jeune fille, dont un instant de réflexion avait glacé tout à coup l'entrain joyeux. Je suis sûre que ma mère sera enchantée....

Elle se tourna vers sa mère dans l'espoir que celle-ci achèverait la phrase par quelques mots gracieux à l'adresse de Julien, mais la comtesse, déjà retombée dans ses réflexions, n'avait rien entendu.

— Où faut-il conduire madame? demanda deux ou trois fois le valet de pied.

— A Villarnaut, dit enfin la comtesse avec un geste d'impatience.

— Il sera peut-être à propos, alors, de prier le premier chasseur que nous rencontrerons de prévenir Mme de Valenty qu'on ne nous attende pas pour le dîner, fit observer Jane, qui se douta que sa mère avait oublié l'invitation de ses voisins.

— C'est vrai, reprit la comtesse, je n'y pensais plus. A Valenty, alors.

Le cocher se retourna sur son siége et fit observer d'un ton piteux :

1° Qu'il n'était pas sûr de retrouver son chemin;

2° Que Villarnaut et Valenty étaient à quatre lieues au moins; que la pluie tombait à torrents, et que Mme la comtesse et sa fille seraient horriblement mouillées;

3° Qu'il vaudrait mieux trouver un village ou une ferme pour y attendre la fin de l'orage.

— Soit, répondit Mme de Walbrünn, qui semblait n'avoir plus de volonté.

— Suivez-moi, dit Julien, qui était remonté à cheval et qui s'adressait au cocher. Samoncourt n'est qu'à vingt minutes d'ici, et vous y trouverez un abri, avec quelques bouteilles de vin pour vous réchauffer.

Le cocher et le valet de pied se regardèrent d'un air moins attristé. Ils mirent leurs chevaux au grand trot et suivirent Julien, qui galopait devant eux.

De temps en temps, le jeune homme se rapprochait de la voiture, afin d'échanger quelques paroles avec Jane, qui commençait à s'inquiéter de la singulière préoccupation de sa mère.

— C'est l'effet de la pluie et de la fatigue, disait Julien.

— Mais vous, monsieur de Maupierre, vous devez mourir de froid?

— Certes non, répondit-il gaiement. Je vous jure que je ne me suis jamais senti plus dispos et plus heureux qu'aujourd'hui.

Troublée par le regard que le baron fixait sur elle en parlant ainsi, Jane se renfonça dans la voiture, et Julien prit les devants.

A moitié chemin de Samoncourt, il rencontra une dizaine de chasseurs et de dames, soit à cheval, soit en voiture, qui s'abritaient tant bien que mal sous la grange d'une ferme. D'autres, arrivant au même instant, se désolaient de voir qu'il ne restait plus de place pour eux.

Julien engagea tout le monde à venir à son château.

Mouillés, transis, affamés, les chasseurs se firent d'autant moins répéter l'invitation, que Samoncourt

n'était plus qu'à deux ou trois kilomètres. En route, on fit encore d'autres recrues. Deux piqueurs et un domestique qu'on rencontra furent chargés de dire à tous les chasseurs qu'ils verraient que le rendez-vous était à Samoncourt.

L'action ayant précédé la réflexion, ainsi que cela arrivait souvent à notre héros, Julien vint à songer qu'il serait assez nécessaire d'avertir au moins sa grand'mère de la société inattendue qui allait lui arriver.

Il dit au cocher de Mme de Walbrünn de suivre les autres voitures, et partit à fond de train pour Samoncourt.

Malgré le mauvais temps, Mme de Maupierre accourut jusque sur le perron au-devant de son petit-fils.

— Comme tu es mouillé, mon pauvre enfant! s'écria-t-elle. Hâte-toi de changer de vêtements.

— Bah! répondit Julien en l'embrassant, il s'agit bien de cela.

— Qu'y a-t-il donc, mon ami?

— Il y a, grand'mère, que le cerf est venu se faire prendre à l'étang du Moulin-Vert, que tous les chasseurs sont traversés, fatigués, affamés, et qu'ils vont arriver ici dans quelques minutes.

Mme de Maupierre leva les deux mains au ciel d'un air désespéré.

— Combien de personnes?

— Je ne sais pas au juste : quinze ou seize.

Julien n'avait que trop accoutumé sa grand'mère à ces surprises qui sont le désespoir des bonnes ménagères ; mais, habituellement, il s'agissait de cinq ou six jeunes gens, et non pas d'une réunion de dames et de chasseurs de tout âge.

— Comment vais-je faire? murmura la baronne, d'autant plus embarrassée qu'elle entendait grandement les devoirs de l'hospitalité.

— Vous avez des œufs, des poulets, des canards?

— Tout cela n'est pas suffisant... Est-ce qu'il est indispensable d'offrir à dîner à tout ce monde? On les attend d'ailleurs à Valenty.

— Crois-tu qu'ils aient envie de faire encore un si long chemin sous cette pluie torrentielle pour gagner leur dîner?

— C'est vrai; allons, je vais faire de mon mieux.

— Oh! pauvre grand'mère, que de tourments je vous cause!

— Voyons, ne parlons pas de cela, interrompit la baronne, qui n'avait même pas le courage de laisser son petit-fils se gronder lui-même. Va changer d'habits; je me charge de tout.

— Mais, grand'mère, je n'ai pas froid et je veux...

— Va changer de vêtements, te dis-je, ou je ne me mêle de rien... Comme il est gentil en costume

de chasse! murmura-t-elle en le suivant des yeux pendant qu'il montait l'escalier quatre à quatre. Ah! pourquoi n'ai-je pas cent mille francs de rente pour accomplir tous ses désirs.

Elle sonna ses domestiques et mit tout le monde en campagne.

Mme de Maupierre et sa viellle femme de charge exhumèrent du fond d'immenses armoires des services de porcelaine, de l'argenterie et du linge qui ne servaient que dans les grandes occasions.

Autant Mme de Maupierre était peu exigeante pour elle-même lorsqu'elle était seule, autant elle tenait à offrir à ses hôtes une hospitalité plus en rapport avec le nom qu'avec la fortune actuelle des Maupierre-Aigurande.

Comme elle avait toujours conservé le deuil depuis la mort de son mari, et ne portait jamais de bijoux, sa toilette fut bientôt faite.

Dix minutes après l'arrivée de Julien, la baronne et son petit-fils accueillaient les chasseurs avec cette urbanité gracieuse et bienveillante que tant de maîtres de maison remplacent par des courbettes exagérées ou par une raideur glaciale.

XII

Lorsque Julien aperçut la voiture de Mme de Walbrünn, dont il guettait l'arrivée, il courut offrir la main à la comtesse et à sa fille.

— Maman, dit Jane en poussant légèrement sa mère, toujours plongée dans ses préoccupations, maman, nous sommes à Samoncourt.

— A Samoncourt! s'écria la comtesse d'une voix sourde ; à Samoncourt!

Elle se dressa à demi dans la voiture et regarda autour d'elle, comme une personne qui se réveille en sursant.

—Non, reprit-elle en se rejetant en arrière, non... je ne veux pas y entrer! Oh! non!... non!... Allons-nous-en!

Puis ses regards tombèrent sur M. de Maupierre. Elle fit un mouvement de la main, comme pour l'éloigner d'elle.

— Maman, à quoi penses-tu donc? Réveille-toi! murmurait à l'oreille de sa mère la pauvre Jane tout interdite. C'est moi qui te parle, moi, ta fille Jane... Calme-toi, je t'en conjure, continua-t-

elle en lui tenant les mains, que la baronne agitait comme pour se défendre contre un ennemi invisible.

Mme de Walbrünn resta un instant immobile et se passa lentement la main sur les yeux.

— Oui, c'est bien Samoncourt, continua-t-elle en regardant de nouveau le château. Comment se fait-il...?

Un souvenir confus de ce qui s'était passé lui revint à la mémoire. Elle s'aperçut en même temps que quelques personnes s'approchaient de la voiture, soit pour lui offrir la main, soit pour voir ce qui l'empêchait de descendre.

— Ne voulez-vous pas nous faire l'honneur d'accepter l'hospitalité, madame la comtesse? demanda Julien, un peu étonné de cet incident, qu'il n'attribua pourtant qu'à la surprise d'une femme réveillée en sursaut du sommeil profond que causent la fatigue et le grand air.

Mme de Walbrünn ouvrit la bouche pour refuser, mais en voyant les personnes qui l'entouraient déjà, et la pluie qui tombait à torrents, elle comprit les interprétations auxquelles son refus donnerait lieu.

Elle descendit enfin de voiture, et accepta, non sans un certain tressaillement, le bras que lui offrait Julien.

A la vue de Mme de Walbrünn, qui s'avançait lentement, appuyée sur le bras de Julien, la baronne de Maupierre recula d'un pas et devint d'une pâleur effrayante. Un mélange de colère et de douleur anima tout à coup sa figure et fit étinceler ses yeux. Mme de Walbrünn, qui l'avait regardée fièrement et presque d'un air de défi, ne put soutenir le regard de la vieille baronne et baissa involontairement la tête.

— Grand'mère, dit Julien, je vous amène Mme la comtesse de Walbrünn, que j'ai rencontrée en train de se noyer dans la prairie, et qui a bien voulu nous faire l'honneur de venir se reposer quelques instants à Samoncourt... Mlle Jane de Walbrünn, grand'mère, ajouta après un instant de silence Julien, en voyant qu'Hélène ne paraissait pas songer à présenter sa fille.

Mme de Maupierre, qui venait d'échanger un salut cérémonieux avec la comtesse de Walbrünn, fit un geste de surprise en regardant la gracieuse et pensive figure de Jane. Par un mouvement rapide et involontaire, ses yeux se portèrent successivement de Jane à Julien pour revenir ensuite se fixer sur la jeune fille.

Elle lui adressa quelques mots aimables d'une voix presque affectueuse, et la suivit du regard

pendant qu'elle pressait le pas pour rejoindre Mme de Walbrünn.

Chacun étant fort pressé de se mettre à l'abri et de s'approcher du feu, personne n'avait fait attention aux jeux de physionomie que nous venons de décrire, et qui, du reste, n'avaient duré que quelques secondes.

Un quart d'heure plus tard, Marcel, M. de Walbrünn et une demi-douzaine d'autres chasseurs arrivèrent en vue de Samoncourt. En reconnaissant le château, M. de Walbrünn arrêta brusquement son cheval.

— Vous ne trouverez pas près d'ici d'autre habitation, lui dit Marcel.

Tandis que M. de Walbrünn cherchait un prétexte pour ne pas entrer à Samoncourt, Julien accourut, en dépit de la pluie, et joignit ses instances à celles de son ami.

— Mme et Mlle de Walbrünn sont déjà arrivées, dit-il au comte, qui parut stupéfait de cette nouvelle; vous ne pouvez les abandonner.

Le comte s'inclina silencieusement et suivit le jeune homme.

Bien que Mme de Maupierre et M. de Walbrünn eussent eu le temps de se préparer à cette rencontre et que les regards fixés sur eux leur fissent une

obligation de s'observer, ni l'un ni l'autre ne purent dissimuler une profonde émotion.

Quelques minutes après, Mme de Maupierre disparut. Son petit-fils, qui la cherchait pour je ne sais quel ordre à donner, la trouva agenouillée dans son oratoire et la figure baignée de larmes.

— Qu'avez-vous donc, grand'mère, s'écria-t-il en courant à elle.

— Rien, cher enfant, répondit la vieille baronne en faisant un effort sur elle-même, rien.

— Cependant...

— La présence de tout ce monde et de cette joyeuse jeunesse m'a rappelé les temps heureux où ta pauvre mère et ton oncle étaient près de moi.

— Pauvre grand'mère! murmura Julien en embrassant Mme de Maupierre.

Elle le tint quelques instants serré contre son cœur, puis elle le repoussa doucement.

— Va retrouver nos hôtes, mon ami, dit-elle en s'essuyant les yeux. Le dîner ne pourra être prêt avant une heure et demie au moins. Tâche d'occuper tes invités et de leur faire prendre patience jusque-là.

Julien embrassa encore sa grand'mère, qui lui souriait à travers ses larmes, et sortit pour s'acquitter des devoirs de maître de maison.

Restée seule, Mme de Maupierre jeta un dernier

regard sur les deux tableaux qui représentaient son fils et sa fille. Il y avait une grande ressemblance entre le frère et la sœur. Seulement, autant la figure de Robert trahissait la faiblesse et l'irrésolution, autant la physionomie de Louise exprimait une volonté calme et pensive, sans rien perdre toutefois de sa douceur et de sa bonté.

Mme de Maupierre baisa encore une fois la croix du chapelet qu'elle tenait à la main, et qui avait appartenu à sa fille, puis, le déposant dans le tiroir de son prie-Dieu, elle descendit au salon.

Grâce aux messagers expédiés dans toutes les directions, et jusqu'à Valenty, il arrivait à chaque instant de nouveaux convives.

Sauf quelques dames protégées durant l'orage par les capotes de leurs voitures, chacun avait eu ses vêtements plus ou moins traversés par la pluie. Julien s'empressa de mettre sa garde-robe à la disposition de ses hôtes. Les chasseurs ne se firent pas prier pour accepter. Malheureusement, il y en avait dont le gros ventre et les larges épaules ne pouvaient s'accommoder des vêtements du baron. On dénicha pour eux quelques habits qui avaient appartenu au grand-père de Julien. Sous peine de rester dans leurs vêtements humides, les hommes dont les proportions s'éloignaient par trop de celles de Julien furent donc obligés d'accepter les habits

à queue de morue et les culottes courtes du baron Armand de Maupierre. On comprend les éclats de rire qu'excitait l'entrée de chacun des chasseurs ainsi affublés.

Quant aux amazones et à quelques dames venues en voitures découvertes, Mme de Bargelot leur donna intrépidement l'exemple, en troquant son costume de cheval contre une des robes à l'ancienne mode de la baronne de Maupierre. Poussées par la nécessité, les autres finirent par en faire autant. Mais, avec l'industrieuse coquetterie de leur sexe, elles trouvèrent moyen de tout arranger aveo des épingles, des ceintures, des châles, etc. Au bout d'une demi-heure, elles descendirent au salon dans des habillements plus ou moins singuliers, mais n'ayant rien de ridicule.

Une fois habillée, Mme de Bargelot se mit à la disposition de la baronne pour veiller aux préparatifs du dîner.

Les autres jeunes femmes suivirent son exemple. Chacune se réserva une spécialité. L'une se chargea des corbeilles de dessert, une autre du couvert, une troisième des fleurs. Quant à Mme de Bargelot et à sa cousine, Mme de Larrielle, elles se mirent à fabriquer de la pâtisserie.

Deux ou trois jeunes gens s'offrirent pour seconder les jolies aides de camp de la baronne.

Avisant Marcel Cavan qui se promenait d'un air un peu triste au milieu de tout ce monde, pour lequel il était doublement un étranger, la marquise de Bargelot réclama gaiement son concours.

— Si vous voulez nous aider, monsieur Cavan, lui dit-elle, nous allons fabriquer à nous quatre un gâteau monumental. Henriette et moi nous ferons la pâte, M. de Vaugrand la pétrira, et puis nous verrons ce que cette pâte deviendra entre les mains d'un sculpteur tel que vous.

Marcel accepta la proposition avec cet air brusque et raide que prennent tant de gens timides pour cacher leur embarras. Mme de Bargelot n'eut pas l'air de s'en apercevoir et le mit aussitôt au travail. Tout en plaisantant, elle trouva moyen de le présenter à sa cousine et à M. de Vaugrand comme un artiste de mérite et un ami intime du baron de Maupierre. Les deux jeunes femmes réclamant à chaque instant son concours et le taquinant sur sa prétendue maladresse, il sortit peu à peu de sa réserve et finit par répondre gaiement aux attaques dont il était l'objet.

Une fois à son aise et surexcité d'ailleurs par cette situation originale qui, dès la première entrevue, le mettait presque sur un pied de camaraderie avec des gens de ce faubourg Saint-Germain qu'il se figurait si cérémonieux, Marcel déploya

cette verve et cette gaieté à saillies imprévues que nul ne possède comme les artistes. Original et spirituel lorsqu'il ne forçait pas sa nature, il amusait d'autant plus les deux jeunes femmes, que ce genre d'esprit était plus nouveau pour elles.

En les entendant rire de si bon cœur, d'autres personnes se groupèrent autour de l'atelier de pâtisserie. Mais Mme de Bargelot exigea que la curiosité impatiente des spectateurs respectât le rideau à l'abri duquel Marcel travaillait à son monument.

Debout devant le rideau qui servait de rempart, et munie de sa cravache, elle cinglait sans pitié les doigts téméraires qui tentaient de braver sa défense. Chaque coup de cravache était le signal de nouveaux éclats de rire.

Marcel déclara enfin que le gâteau était achevé. M. de Vaugrand frappa solennellement trois coups avec son rouleau de pâtissier, et Mme de Bargelot jeta le rideau par terre.

Des applaudissements unanimes saluèrent l'œuvre du jeune artiste.

Marcel avait effectivement trouvé moyen de faire quelque chose de très-joli; il avait imité ces fameux plats montés qu'on voyait jadis sur les tables de nos aïeux et que les vieux historiens nous décrivent si minutieusement.

Tandis que Marcel se débattait contre les éloges, on annonça que le dîner allait être servi. Les pâtissiers improvisés se hâtèrent de réparer le désordre de leur toilette et de courir au salon. Quant au gâteau, qui ne pouvait plus être cuit à temps pour paraître avec le dessert, on décida qu'on le servirait pour le thé.

Quelques minutes avant le dîner, Mme de Valenty, sa belle-mère et une autre dame étaient arrivées en berline à Samoncourt. Valenty et deux de ses amis les suivaient dans une calèche fermée.

Sauf trois disciples peu fervents de saint Hubert, qui avaient, disait-on, cherché un refuge bien avant l'orage chez une jolie cabaretière d'un village voisin, tous les chasseurs se trouvaient au complet.

Mme de Walbrünn prit place à table, mais elle ne mangea rien et ne but même pas un verre d'eau. Son mari, prétextant une violente migraine, demanda qu'on le laissât reposer dans l'autre salon pendant le dîner.

Dès que le bruit des fourchettes et des cuillers lui eut prouvé que les convives étaient tout à leur appétit, M. de Walbrünn se leva de son canapé et traversa la grande salle en se dirigeant vers une pièce située du côté opposé à la salle à manger.

C'était le boudoir dans lequel se tenait habituellement Mme de Maupierre.

Ceux qui connaissaient un peu l'existence de la baronne savaient qu'elle avait fait de cet appartement une sorte de musée de souvenirs.

Les meubles disparates qui le garnissaient avaient appartenu à son fils ou à sa fille. Les livres, les albums avaient été feuilletés par les mains si chères, maintenant glacées par la mort.

A l'endroit le plus apparent se trouvaient deux portraits en pied, pareils à ceux de l'oratoire, mais plus grands, représentant, l'un Robert de Maupierre, et l'autre sa sœur Louise. Vis-à-vis était le portrait de M. Raoul de Maupierre, le mari de Louise et le père de Julien,

M. de Walbrünn se laissa tomber sur un fauteuil en face du portrait de Mme Louise de Maupierre, et se mit à le contempler avec une telle attention, qu'on eût dit que son âme tout entière avait passé dans ses yeux.

Comme traits, la baronne de Maupierre ressemblait surtout à son fils. Comme physionomie, elle avait une singulière analogie avec Jane de Walbrünn. Une expression de tristesse d'une douceur et d'une bonté infinies donnait un charme tout particulier à son visage. Tandis que l'ensemble de cette figure trahissait involontairement une dou-

leur résignée, son sourire et ses grands yeux bleus semblaient chercher à vous rassurer en vous disant: « Je ne souffre pas, je suis heureuse. »

Au bout de quelques minutes, M. de Walbrünn se couvrit les yeux de ses deux mains; puis, se levant avec vivacité, il se mit à marcher de long en large dans le salon.

Un instant après, un pouvoir plus fort que sa volonté le ramena devant les tableaux.

De temps en temps, il passait dans le salon et marchait sur la pointe du pied jusqu'à la salle à manger pour voir si le dîner touchait à sa fin. Lorsqu'il s'était assuré du contraire, il revenait à son poste.

XIII

Pendant ce temps, le dîner s'avançait au milieu d'une animation croissante.

Malgré sa profonde tristesse, Mme de Maupierre, s'oubliant toujours pour les autres, aimait à voir régner la gaieté autour d'elle. La courageuse femme se forçait à sourire pour donner l'exemple à ses convives.

Ceux-ci se levèrent de table dans les dispositions d'esprit les plus joyeuses.

Quelques pères de famille proposèrent de partir, mais cet avis fut repoussé par un hourra unanime de désapprobation. Julien et Mme de Bargelot les installèrent à une table de whist et leur défendirent d'en bouger avant qu'on vînt les relever de faction. Trois ou quatre chasseurs, plus épris du cigare que de la compagnie des dames, profitèrent du changement de salon pour se sauver dans l'appartement de Julien. Celui-ci leur fit apporter du tabac et des liqueurs, et les laissa se raconter, le cigare aux lèvres, les hauts faits de Bellone, de Pimpant ou de Tartarau.

En arrivant au salon, il trouva ses amis en train d'organiser des charades.

On improvisa des coulisses avec des paravents. Le boudoir de Mme de Maupierre (celui où M. de Walbrünn était resté pendant le dîner) dut servir de loge et de foyer aux acteurs.

Tandis que Marcel écrivait une affiche en lettres gigantesques, ses compagnons convenaient des mots de la charade et préparaient les scènes.

Tout en expliquant à Mlle de Walbrünn ce qu'elle avait à dire, Julien porta machinalement les yeux sur le portrait de Mme Louise de Maupierre, au-dessous duquel se trouvait en ce moment la jeune fille.

— Oh! comme vous ressemblez à ma mère! s'écria-t-il.

En parlant ainsi, ses regards et sa voix avaient pris une telle expression, que Jane rougit et baissa les yeux. A travers ses paupières demi-closes, il lui semblait encore sentir le regard si tendre de Julien.

— Eh bien! commençons-nous? demanda Mme de Bargelot.

On frappa les trois coups, et les acteurs parurent devant le public.

Les honneurs de la représentation furent pour Mme de Larrielle, et surtout pour Mme de Bargelot

et pour Marcel. La marquise fit rire tout le monde dans son rôle de paysanne. Quant à Marcel, fort intimidé d'abord, il faillit faire ce qu'en termes de théâtre, on appelle un *four* complet. Par bonheur, il se remit. Une fois rassuré, il fut magnifique, et joua avec toute la verve d'un véritable comédien. Julien était rayonnant du succès de son ami.

Tandis que les acteurs recevaient les félicitations du public, Mme de Maupierre profita de l'entr'acte pour faire apporter le thé, ainsi que le gâteau monumental de Marcel, que la cuisson avait malheureusement un peu déformé.

Le thé fut, comme toujours, le prétexte de petits apartés qui s'établirent à tous les coins du vaste salon de Samoncourt.

Au milieu du salon, Mme de Maupierre suivait d'un œil rempli de tendresse les mouvements de son petit-fils. Heureuse de le voir gai, bien portant, aimable et spirituel, elle accueillait avec un sourire de reconnaissance les compliments que chacun lui faisait sur Julien. De temps en temps, le jeune homme s'approchait d'elle et lui serrait affectueusement la main. La physionomie de la vieille femme rayonnait alors d'un orgueil et d'un bonheur indicibles.

Dans un coin de l'appartement se tenait Mme de Walbrünn. Sa fille était venue deux ou trois fois

pour lui parler; mais, au froncement de sourcils de la comtesse, Jane avait compris que sa mère désirait être seule.

Sa fatigue et son indisposition avaient servi de prétexte à Mme de Walbrünn vis-à-vis des autres convives pour rester livrée à ses réflexions. Ces réflexions devaient être bien sombres, à en juger par l'expression de sa physionomie. Chaque bruissement, chaque éclat de rire de cette foule animée semblait exaspérer la comtesse. Lorsque ses yeux s'arrêtaient sur Julien ou Mme de Maupierre, un éclair d'envie et de rage impuissante les faisait étinceler.

En étudiant les contractions terribles de ce visage bouleversé par les passions les plus violentes, on comprenait que la haine de cette femme en était arrivée à un état d'exaspération voisin de la folie et capable de la conduire à toutes les extrémités.

A la fin, poussée à bout par le spectacle de la réunion joyeuse qu'elle avait devant les yeux, Mme de Walbrünn se leva brusquement et passa dans le boudoir qui avait servi de foyer aux acteurs et où son mari était resté si longtemps. Tout le monde étant groupé autour du thé, ce petit salon se trouvait désert en ce moment.

Pendant ce temps, Julien avait fini par retourner

auprès de Mlle de Walbrünn. Insensiblement, ils avaient renoué leur conversation.

Julien avait beaucoup de gaieté et de vivacité, mais, comme les gens qui ont peu l'habitude de réfléchir, il sautait d'un sujet à un autre et ne faisait que les effleurer.

Jane, au contraire, parlait d'un ton plus posé et ses idées s'enchaînaient régulièrement. On sentait respirer dans toutes ses réponses le calme et la netteté d'un caractère loyal et bien formé.

Cette jeune fille inspirait à Julien un sentiment inconnu. Quoiqu'il la trouvât charmante, il n'éprouvait pour elle aucun de ces désirs tumultueux qu'il avait ressentis près d'autres femmes. Cette figure douce et chaste avait cependant pour lui un attrait irrésistible.

Jane, de son côté, ne se dissimulait pas le plaisir qu'elle trouvait à causer avec M. de Maupierre. Ce qui lui rendait Julien si sympathique, c'était peut-être parce qu'il possédait justement les qualités dont elle regrettait le plus vivement l'absence chez les gens qui l'entouraient.

Jane avait, en effet, un besoin d'autant plus vif d'affection, que l'intérieur glacé de sa famille offrait moins d'aliments à ce constant désir de son cœur. En écoutant la voix jeune, vibrante et sincère de Julien, en voyant la franchise et la bonté

qui rayonnaient sur sa physionomie et que révélaient toutes ses actions, elle se sentait prise d'une profonde sympathie pour cette affectueuse et loyale nature.

La conversation des deux jeunes gens avait déjà effleuré bien des sujets. En ce moment, elle roulait sur leur futur filleul, l'enfant du sabotier. Julien voulait en faire un militaire, un artiste ou un marin. Jane proposait de l'envoyer dans une ferme-école pour qu'il pût devenir un bon agriculteur.

— Cette position de fermier ne le mènera à rien, disait Julien.

— Qu'importe, si elle lui permet de vivre heureux et tranquille! répondait Jane.

— Vous croyez donc la tranquillité bien nécessaire au bonheur?

— La contemplation d'un beau lac calme et limpide comme un miroir ne vous inspire-t-elle pas plutôt des idées de bonheur que la vue de l'Océan agité par la tempête?

— C'est vrai, mais le calme perpétuel doit ennuyer.

— C'est pourtant ce que recherchent avant tout les vieillards, qui connaissent la vie.

— Parce qu'ils ne se sentent plus la force de supporter l'orage, dit Julien.

— Ou parce qu'ils en ont eu trop à supporter.

— Voyons, reprit Julien, à quel jour fixons-nous le baptême ?

— Cela dépendra de ma mère.

— Si vous lui en parliez ce soir? fit Julien. Sans cela, nous risquons de faire attendre longtemps ces braves gens. Puis, de mon côté, j'y gagnerai de vous revoir plus tôt.

Jane rougit un peu, moins encore de ces paroles que de l'accent avec lequel M. de Maupierre les avait prononcées.

— Je vais en parler à ma mère, murmura-t-elle. Où est-elle donc ?

— Dans le petit salon, je crois, dit Julien. Voulez-vous que nous allions l'y retrouver?

Au moment où ils s'approchaient du petit salon, ils entendirent des éclats de voix. La porte du boudoir s'ouvrit avec violence. Mme de Maupierre parut sur le seuil suivie de Mme de Walbrünn.

Toutes deux étaient pâles comme des mortes. Il y avait sur la figure de Mme de Maupierre une telle expression d'indignation, que le sang se glaça dans les veines de Jane.

— François, dit la vieille baronne en s'adressant à un domestique d'une voix qui tremblait de colère, faites avancer à l'instant la voiture de Mme la comtesse de Walbrünn.

— Mais, grand'mère..., balbutia M. de Maupierre stupéfait.

— Pas un mot, Julien? Sortez, madame, et que le ciel vous pardonne!

Julien fit un pas pour offrir le bras à Mme de Walbrünn, mais sa grand'mère le retint vivement.

— Oh! non, non! s'écria-t-elle avec un geste d'horreur, pas toi!

A ce moment, Mme de Walbrünn tourna vers M. et Mme de Maupierre sa figure décomposée par une fureur muette.

— J'aurai mon tour, murmura-t-elle entre ses dents, qui grinçaient sans qu'elle s'en aperçût, tant était violent l'effort qu'elle s'imposait. Oui, j'aurai mon tour, dussé-je donner dix ans de ma vie pour tenir un de vous sous mes pieds!

Mme de Maupierre ne répondit pas.

Au moment où Jane, émue et tremblante, allait suivre sa mère, la vieille baronne fixa sur la jeune fille un regard subitement adouci.

— Pauvre enfant! murmura-t-elle. Pardonnez-moi. Vous semblez douce et bonne. Que Dieu vous protége et vous rende heureuse!

Elle fit un geste d'adieu à la jeune fille, qui s'éloigna toute bouleversée de cette scène incompréhensible et des paroles affectueuses de la baronne.

Julien fit un pas pour les suivre : Mme de Wal-

brünn le repoussa du geste, tandis que Mme de Maupierre lui saisissait le bras de nouveau.

— Que s'est-il donc passé, grand'mère? demanda Julien dès que la comtesse et sa fille eurent disparu.

— Si tù m'aimes, ne me demande rien, mon pauvre enfant, et ne me reparle jamais ni des Walbrünn ni des incidents de cette malheureuse soirée...

— Et M. de Walbrünn? dit Julien, il faudrait cependant le prévenir.

— Ah! mon Dieu, c'est vrai, murmura la baronne. Comment faire pour lui adoucir cette nouvelle?

— Le voilà, dit Julien en apercevant M. de Walbrünn, à qui un domestique, envoyé sans doute par sa femme, parlait en ce moment.

Ils virent le banquier faire un geste de surprise et s'éloigner avec la précipitation d'un homme qu'appelle une affaire pressante. M. de Walbrünn ne reparut plus.

— Que personne ne sache ce qui s'est passé aujourd'hui? reprit Mme de Maupierre en serrant les mains de Julien par un mouvement énergique.

— Comme vous tremblez, grand'mère! s'écria-t-il effrayé de l'agitation de la baronne. Vous feriez mieux de vous retirer dans votre chambre et de me

laisser faire les honneurs de la soirée avec Mme de Bargelot.

— Non, dit-elle d'un ton ferme, cela ne doit pas être. Je vais me calmer. Reste ici.

Elle monta précipitamment dans sa chambre et se passa de l'eau froide sur la figure. Puis, s'agenouillant devant son prie-Dieu, elle murmura une courte prière. Elle se leva ensuite, arrangea ses cheveux devant son miroir et descendit lentement. Quand elle rentra dans le salon, Julien seul aurait pu s'apercevoir qu'elle avait pleuré, et retrouver sur les plis un peu plus profonds de sa noble figure les traces de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

Aussitôt que la seconde charade fut terminée, Mme de Valenty, la mère, donna le signal du départ. Tout le monde partit à la fois.

Le lendemain matin, quand la vieille femme de chambre de la baronne entra dans la chambre de sa maîtresse, elle put voir que celle-ci avait veillé une grande partie de la nuit, car les bougies étaient presque entièrement consumées.

Malgré le froid et l'heure avancée de la nuit, M. de Walbrünn avait voulu revenir à cheval de Samoncourt. Sa femme, du reste, n'avait que faiblement insisté pour le faire monter en voiture. Tous deux semblaient éviter mutuellement leurs regards,

comme s'ils eussent craint de laisser lire sur leur physionomie les pensées qui les agitaient.

Le lendemain, M. de Walbrünn se réveilla fort souffrant. Il avait pris froid pendant la route, ce qui n'était pas étonnant au sortir de la chaude atmosphère du salon de Samoncourt.

Mais, à défaut de santé, le banquier avait une énergie incroyable, qui soutenait son corps débile contre la maladie et la douleur. Il se fit mettre des sinapismes aux jambes et partit ainsi pour Paris. Il arriva à son hôtel, les jambes endolories, mais la poitrine un peu soulagée. Une demi-heure après, M. de Walbrünn vaquait à ses affaires comme d'habitude.

Quant à la comtesse, elle dit à sa fille, qui était venue l'embrasser, qu'elle avait à écrire, et déjeuna seule.

Il ne fut nullement question de la scène de la veille. Comprenant que toute allusion à cet incident serait mal reçue, la jeune fille descendit fort attristée.

Pendant le séjour de sa famille à l'étranger, Jane avait pris les habitudes de liberté que, dans la plupart des autres pays, on accorde aux jeunes filles. Il lui arrivait souvent de sortir seule, soit à pied, soit dans une voiture de parc attelée d'un poney

et conduite par un petit groom de quatorze à quinze ans.

Dans l'après-midi, Jane fit atteler et partit pour la hutte des sabottiers.

Après ce qui s'était passé la veille à Samoncourt, Mlle de Walbrünn ne pouvait plus songer à tenir l'enfant sur les fonts de baptême avec M. de Maupierre. Aussi était-ce dans l'intention de se dégager de sa promesse qu'elle allait à la clairière des Hêtres, où demeuraient Mathurin Toiraud et sa famille.

Cette démarche lui coûtait beaucoup. D'abord, elle regrettait de tromper l'attente de ces pauvres gens, qui avaient dû naturellement bâtir bien des châteaux en Espagne sur la générosité de la future marraine de leur fils. Puis, elle s'était fait une douce idée de la responsabilité qu'elle prenait en jurant à Dieu de protéger cet enfant dans la vie. La veille encore, son cœur, si affectueux, si aimant, s'épanouissait à l'idée de trouver enfin un être au bonheur duquel elle pût consacrer toutes les vagues aspirations d'amour et de dévouement de son âme.

Il est bien probable aussi que l'idée d'avoir Julien pour compagnon dans cette œuvre de charité avait exercé sur les pensées de la jeune fille une plus grande influence qu'elle n'aurait voulu se l'avouer. Mais, en ce moment, outrée de la conduite

de la vieille baronne envers Mme de Walbrünn, Jane se figurait ne regretter que son titre de marraine.

Nous devons ajouter que, par instants, Jane se repentait avec amertume de ne pas en vouloir davantage à Mme de Maupierre de l'insulte faite à la comtesse. En dépit de la rougeur brûlante que le souvenir seul de la scène de la veille faisait naître sur les joues de Mlle de Walbrünn, elle ne pouvait s'empêcher de songer avec une sorte d'attendrissement à la bénédiction si affectueuse que lui avait donnée cette vieille femme au maintien si noble et si majestueux.

Le poney attelé à la voiture de Jane trottait fort vite, et moins d'une heure après son départ de Villarnaut, la jeune fille arrivait à la clairière des Hêtres. Sauf l'accouchée, elle trouva tout le monde dehors et travaillant sous les arbres.

Les enfants coururent à elle. Ils lui firent un accueil d'autant plus amical, qu'elle leur apportait des jouets, des friandises et des vêtements. Elle s'aperçut bien vite que les comestibles étaient ce qui séduisait le plus les enfants.

— C'est tout naturel, mademoiselle, dit Mathurin; les pauvres enfants sont privés de tout, et n'ont à manger que des pommes de terre d'un bout à l'autre de l'année.

En songeant au maigre repas de ces pauvres gens, Mlle de Walbrünn eut une bonne inspiration. Elle appela son domestique et l'envoya, avec la voiture, chercher au village voisin des provisions et quelques bouteilles de vin.

Tandis que les petits sabotiers, ravis de la perspective d'un bon dîner, se livraient aux démonstrations de joie que leur naïveté rend si amusantes chez les enfants, Jane expliquait au sabotier qu'il lui était impossible de servir de marraine au nouveau-né. Cette nouvelle causa une telle consternation, que la pauvre Jane en resta toute déconcertée. Elle eut beau dire qu'elle considérerait toujours cet enfant comme son filleul, qu'elle veillerait sur lui et qu'elle se chargerait de son sort, il était bien évident que toutes ces promesses ne consolaient point la famille.

Avec l'accouchée, que Jane alla trouver dans la hutte, ce fut bien pis encore. La pauvre femme se mit à pleurer silencieusement.

— Que voulez-vous, mademoiselle, répondait-elle naïvement à Mlle de Walbrünn, qui cherchait à la consoler, ce ne sera jamais la même chose que si c'était votre filleul, voyez-vous ! Moi, j'ai tant souffert de la misère, et j'ai vu mes pauvres enfants en souffrir tellement à leur tour, que je me faisais une joie de penser que ce dernier, au moins, ne pâti-

rait pas. Vous ne savez pas, vous, mademoiselle, comme on aime ces petites créatures-là ! Il y a des moments où, pour les empêcher de pleurer, on donnerait un morceau de sa chair.

Ce fut en vain que Jane lui répéta tout ce qu'elle venait de dire au mari. Il est très-difficile de raisonner avec les paysans quand leur intérêt est en jeu. Toujours préoccupés des objections qu'ils veulent vous opposer et de la crainte de perdre le fil de leurs idées, ils vous écoutent à peine et répètent cinquante fois l'objection même à laquelle vous venez de répondre.

Voyant l'hésitation de Mlle de Walbrünn, Thérèse espérait toujours, à force de supplications, la ramener à ses premières intentions. Les cadeaux de linge, de vêtements, etc., que Jane lui avait apportés ce jour-là, étaient une raison de plus pour que la paysanne tînt à conserver à son enfant une marraine si généreuse.

Avec cet admirable instinct que l'amour maternel semble développer chez la plupart des femmes, Thérèse avait mis l'enfant sur les bras de Jane.

— Voyez comme il est gentil, murmurait-elle. On dirait qu'il vous sourit déjà pour vous remercier, le pauvre petit ange du bon Dieu !

Jane se figurait que la chose était vraie et embrassait l'enfant avec des larmes dans les yeux.

Tandis que la plupart des hommes ne voient qu'une masse de chair assez mal façonnée dans la petite créature qui vient d'ouvrir les yeux à la lumière, les femmes entourent de leur admiration et de leur culte le petit être, qu'elles contemplent avec les yeux du cœur.

Assise sur un escabeau grossier, dans cette misérable hutte humide et malsaine, Jane berçait l'enfant avec une sollicitude toute maternelle. Plus grande était la misère qui entourait le berceau de cette innocente créature, plus Jane se sentait disposée à l'aimer.

Auprès d'un enfant riche, le rôle d'une marraine se réduit à peu de chose. Pour ce pauvre petit, au contraire, Jane pouvait devenir une fée bienfaisante et changer toute son existence. Or, n'est-ce pas là le rêve favori des femmes, dont l'attachement semble bien plus en rapport avec ce qu'elles donnent qu'avec ce qu'elles reçoivent?

Jane était tellement plongée dans ces pensées d'un ordre tout nouveau pour elle, qu'elle n'entendit ni le galop d'un cheval, qui s'arrêtait à côté de la hutte, ni les cris joyeux des enfants.

Tout à coup, cependant, elle tressaillit en reconnaissant la voix de Julien. Elle se leva bien vite, mais avant qu'elle eût remis l'enfant dans le berceau, M. de Maupierre était entré dans la hutte.

XIV

Les deux jeunes gens se saluèrent avec un embarras réciproque. Tous deux rougirent. Jane fit un mouvement pour se retirer. Julien l'arrêta par un geste suppliant.

— Si c'est ma présence qui vous chasse, mademoiselle, dit-il tristement, restez, je vais me retirer.

— J'allais partir, monsieur, murmura Jane.

— Attendez encore une petite minute, ma bonne demoiselle, cria Thérèse de son lit. Puisque M. Julien est là, il faut, entre vous deux, décider quelque chose relativement au petit. — Figurez-vous, monsieur Julien, que mademoiselle ne veut plus être la marraine de mon enfant. Ça me fait tant de peine, voyez-vous, que j'en aurai bien sûr une maladie...

Et Thérèse recommença ses lamentations.

Malgré son caractère confiant, Julien connaissait trop l'astuce des paysans, pour prendre à la lettre les paroles de Thérèse. Mais Jane, plus crédule,

sentit comme un remords à la pensée du malheur dont son manque de parole pouvait être cause.

Sans y faire attention, elle se rassit et reprit machinalement l'enfant, qui pleurait. Julien, lui, ne disait pas grand'chose, mais il regardait Jane d'un air triste et respectueux qui troublait la jeune fille. On eût dit qu'à force de respect et de sympathie silencieuse, il cherchait à lui témoigner ses regrets de ce qui s'était passé la veille à Samoncourt. Il y eut un moment même où elle crut surprendre des larmes dans ses yeux.

Quand il s'aperçut de l'embarras que cette contemplation silencieuse causait à la jeune fille, il détourna la tête et se mit à causer du sabotier et des enfants.

Jane répondit tant bien que mal. De temps en temps, Thérèse se mêlait à la conversation, mais elle finit par s'endormir.

— Tenez, mademoiselle, dit Julien après un moment de silence, j'ai peut-être tort de vous parler ainsi, mais c'est plus fort que moi. Vous ne sauriez croire combien ce qui s'est passé hier m'a fait de mal. J'espérais que ma grand'mère me donnerait quelques explications, mais, en dépit de toutes mes instances, il m'a été impossible de rien obtenir d'elle.

Jane, qui avait levé les yeux dans l'espoir pro-

bablement d'apprendre quelque chose, les baissa de nouveau d'un air attristé.

— Et vous, mademoiselle, reprit-il, madame votre mère ne vous a-t-elle rien dit?

— Pas un mot.

— C'est étrange! Quel mystère y a-t-il donc entre nos deux familles?

— Il ne nous convient pas de chercher à le percer, murmura Jane en se levant.

— Voyons, mademoiselle, dit Julien, ce pauvre enfant ne peut être la victime de ce triste incident. N'y aurait-il pas quelque moyen...?

— Aucun, interrompit Jane d'une voix ferme.

Au fond du cœur, Julien sentait bien qu'elle avait raison. Il n'osa pas insister davantage, et se pencha vers l'enfant, que Jane venait de reposer dans son berceau après l'avoir embrassé.

En levant les yeux pour répondre à Julien, elle vit que ce dernier embrassait l'enfant sur le front, au même endroit où elle venait de poser ses lèvres. Elle rougit et se dirigea vers la porte.

En sortant de la hutte, ils s'aperçurent qu'il n'y avait plus personne dans la clairière.

— Il paraît que mon domestique n'est pas encore de retour, dit Jane.

— Tant mieux! murmura Julien en souriant, vous voilà forcée de l'attendre.

Ne voulant pas rester seule avec Julien, Jane se rapprocha des sabotiers, qui travaillaient à abattre un gros hêtre au bord d'un ruisseau voisin de la hutte. Quelques pas plus loin, les enfants, assis à côté d'une fontaine, jouaient avec le petit ménage que leur avait apporté Mlle de Walbrünn.

Ils poussèrent des cris de joie en apercevant Jane et Julien.

— Ah! voici le monsieur et sa dame, s'écria Pierrot.

— *C'est pas* sa dame, tu sais bien, répliqua Suzette.

— Si!

— Non!

Recourant à son argument favori, Pierrot voulut frapper sa sœur. Elle le repoussa si vigoureusement, qu'il perdit l'équilibre, glissa sur l'herbe et roula dans le ruisseau, qui n'avait heureusement que quelques pouces d'eau à cet endroit. Il restait là, immobile et honteux, lorsque Julien le retira de son bain de siége et le remit sur ses pieds. Un morceau de sucre d'orge, que lui donna M. de Maupierre, apaisa promptement le petit drôle. Suzette, qui s'était réfugiée auprès de Mlle de Walbrünn, resta blottie contre la jeune fille, tandis que Pierrot, oublieux de son pantalon mouillé, s'installait à cheval sur les jambes de Julien.

En ce moment-là, un peintre eût trouvé de quoi faire un joli tableau.

De grands hêtres, aux troncs droits et élancés, protégeaient de leur ombre la fontaine tapissée de mousse qui jaillissait à côté des enfants. L'eau limpide, qui s'écoulait avec un joyeux murmure, s'enfuyait sur un lit de petits cailloux et d'herbe verte.

A cinquante pas du groupe formé par Julien, Jane et les enfants, le sabotier, ses fils et son ouvrier frappaient successivement de leurs haches le hêtre, qu'ils devaient ensuite achever d'abattre au moyen d'une forte corde attachée à l'une des maîtresses branches. Le bruit sourd et cadencé des coups de hache semblait avoir un retentissement mystérieux dans les profondeurs de la forêt. Accoutumés à ce bruit, les oiseaux chantaient dans les arbres voisins ou poursuivaient les insectes qui effleuraient le cristal du ruisseau.

Le calme animé de cette magnifique nature, le sifflement du vent à travers les arbres, le murmure du ruisseau, ces travailleurs robustes, ces enfants si joyeux au milieu de leur pauvreté, et ces deux beaux jeunes gens à la figure sympathique, formaient véritablement un ensemble de nature à augmenter encore l'impression que fait éprouver la beauté mystérieuse des forêts.

Subissant cette influence, Julien et Jane restèrent quelques instants silencieux, les yeux fixés sur le ruisseau. A peine répondaient-ils machinalement et par quelques syllabes au bavardage des enfants, déjà familiarisés avec eux.

Au bout de quelques minutes, tous deux levèrent la tête en même temps. Par un de ces hasards ou, pour mieux dire, de ces effets magnétiques dont chacun de nous a pu faire l'expérience, ils venaient d'avoir la même pensée.

— Cette fontaine, dit Julien, me fait songer à celle de la fiancée de Lammermoor, près de laquelle Ravenswood et Lucie...

Il s'interrompit brusquement en voyant la rougeur de Mlle de Walbrünn. Pour ne pas augmenter l'embarras de la jeune fille, Julien se hâta de parler en termes généraux de l'œuvre admirable du célèbre romancier anglais.

Au bout de quelques minutes, la conversation des deux jeunes gens retomba sur la famille du sabotier.

— J'y songe, dit tout à coup Julien qui avait remarqué combien cela coûtait à Jane de renoncer à son filleul, que ne restez-vous la marraine de cet enfant, en choisissant seulement un autre parrain que moi?

A l'impression que cette proposition produisit

sur Mlle de Walbrünn, elle comprit pour la première fois, que de leurs arrangements primitifs, ce n'était pas seulement le filleul qu'elle regrettait.

— Je vous remercie de votre sacrifice, répondit-elle après un instant de réflexion, mais le pauvre enfant perdrait trop au change.

Au fond, elle craignait, avec raison, tous les bavardages qui ne pouvaient manquer d'avoir lieu si elle devenait la marraine de cet enfant.

— Croyez-vous donc que je l'abandonne? s'écria Julien avec feu. Oh! certes, non! Si mon nom ne figure pas à côté du vôtre sur le registre de baptême, soyez certaine que mon cœur tâchera de suivre le vôtre dans ses bonnes inspirations en faveur de votre filleul, que j'aimerai comme s'il était réellement le mien.

— C'est impossible, je vous assure, reprit Jane. Adieu, monsieur.

— Un mot encore! s'écria Julien. Laissez-moi, au moins, une consolation. Choisissez vous-même une marraine insignifiante que je ne regarderai que comme votre représentante, et indiquez-moi un nom pour votre filleul. De cette manière, je pourrai encore me faire illusion et me figurer que vous êtes sa véritable marraine.

Jane hésitait.

— Je vous en conjure. Qui sait, si nous nous rever-

rons jamais? Qu'au moins j'emporte la consolation de penser qu'il y a un être au monde sur la tête duquel nos pensées viendront se réunir et dont les prières seront partagées entre nous deux.

— Eh bien, murmura Jane, vaincue par l'accent si doux et si tendre de cette voix suppliante, eh bien, donnez-lui votre nom, et que Suzette soit sa marraine.

— Mon nom et le vôtre, comme nous l'avions décidé l'autre jour, dit Julien tout joyeux; il s'appellera Julien-Jean.

— Soit, dit Mlle de Walbrünn. Adieu, monsieur.

Julien lui tendit la main, Après un instant d'hésitation elle y laissa tomber la sienne.

— Faut-il donc que je renonce à tout espoir de vous revoir? demanda Julien avec une sorte de timide prière.

Elle étouffa un soupir involontaire et ne répondit que par un signe de tête négatif.

— Adieu donc, reprit-il tristement en laissant aller la petite main qu'il avait retenue dans les siennes.

— Adieu, monsieur, répéta Jane en lui jetant un regard qui trahissait un regret qu'elle ne s'avouait pas à elle-même.

Elle arrêta d'un signe de tête Julien, qui se dis-

posait à la suivre et regagna sa voiture, dont elle avait entendu le retour quelques minutes auparavant.

A travers le feuillage, Julien la vit remettre à Suzette et Pierrot, qui l'avaient suivie, les provisions achetées par le groom.

Tandis que les enfants les emportaient dans la hutte en poussant des crix joyeux, Jane monta en voiture et disparut dans la profondeur du bois.

Son poney-chaise croisa presque aussitôt une calèche sur les coussins de laquelle était nonchalamment étendue une jeune femme assez jolie. Tout absorbée qu'elle était dans ses pensées, Jane tourna machinalement la tête et suivit un instant des yeux la voiture qui s'eloignait. Le bruit des roues cessa presque immédiatement de se faire entendre.

Il était évident que la calèche venait de s'arrêter au rond-point où Jane avait laissé M. de Maupierre.

Au premier moment, Mlle de Walbrünn fut sur le point de chercher un prétexte pour revenir sur ses pas, mais elle rougit aussitôt de cette idée, et continua son chemin vers Villarnaut, en proie à une agitation dont elle n'osait s'avouer le vrai motif.

Mlle de Walbrünn ne s'était pas trompée dans ses conjectures. Au moment où la calèche qu'elle avait remarquée débouchait de l'avenue, la jeune

femme couchée sur les coussins aperçut M. Julien de Maupierre, qui était resté immobile et pensif au milieu du rond-point. Elle fit aussitôt arrêter la voiture et appela Julien du geste et du regard.

A en juger par l'expression de contrariété qui passa sur la physionomie du baron, cette rencontre ne devait pas lui être fort agréable.

Comme il ne pouvait pas cependant, sans impolitesse, éviter de se rendre à l'appel de la jeune femme, il s'approcha de la voiture.

XV

Mlle Héloïse Damirol était une amie de la protégée de Romuald. Elle avait appartenu au même théâtre, où elle jouait des rôles secondaires ; mais, depuis quelque temps, une extinction de voix et le mauvais état de sa santé, l'avaient forcée de renoncer à la scène. Tombée de son piédestal et privée d'une partie de ses charmes et de son amabilité par les souffrances de la phthisie, Mlle Damirol vit bientôt s'éloigner successivement la plupart de ses adorateurs.

A ses débuts dans le monde de plaisirs où l'entraînaient trop souvent ses amis, M. de Maupierre avait été en assez bons termes avec elle. Depuis longtemps, ils avaient rompu leur intimité; mais, comme tout galant homme, Julien ne s'en montrait pas moins disposé à lui être utile chaque fois qu'elle avait besoin de lui.

Nous sommes obligé d'avouer que cette occasion se reproduisait fréquemment. Depuis qu'Héloïse avait quitté le théâtre et se trouvait sans protecteur, son budget se soldait, à la fin de chaque

mois, par un déficit qui devait tôt ou tard aboutir à quelque catastrophe.

Lorsque Mlle Damirol rencontra Julien dans la forêt, elle ne savait plus littéralement où donner de la tête. M. de Maupierre étant le seul de ses amis sur qui elle pût compter désormais, on comprend le cri de joie qu'elle avait poussé en l'apercevant.

Ce jour-là pourtant, Héloïse tombait mal. Quoique Julien lui montrât la même politesse affectueuse que d'habitude, il ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir au fond du cœur de l'avoir arraché aux douces pensées que lui avait laissées l'adieu de Mlle de Walbrünn. La comparaison involontaire qu'il faisait entre Jane et l'ancienne actrice n'était pas, il faut bien l'avouer, à l'avantage de cette dernière.

Au bout de quelques minutes, pourtant, touché de la position douloureuse de la pauvre femme, il ne songea plus qu'à trouver les moyens de délivrer Héloïse de ses embarras. Les médecins avaient ordonné à Mlle Damirol de passer l'automme et l'hiver en Italie, ou tout au moins dans le midi de la France. C'était le dernier espoir de la pauvre fille, qui se sentait mourir et qui se croyait certaine de retrouver sa santé et sa beauté sous un ciel plus clément.

Malheureusement il lui fallait non-seulement l'argent nécessaire au voyage, mais aussi de quoi désintéresser ses créanciers avant de partir.

Vivement ému des instances et des larmes de son ancienne amie, Julien céda, comme d'habitude, à l'entraînement de son cœur, et promit de pourvoir à tout. La pauvre femme, à qui cette promesse ouvrait le ciel, se jeta au cou de Julien et le remercia avec effusion.

Par un mouvement instinctif, qui prouvait combien la pensée de Jane était toujours présente à son esprit ou plutôt à son cœur, Julien se dégagea doucement des bras de Mlle Damirol. Il lui renouvela sa promesse de lui envoyer les neuf mille francs qui lui étaient indispensables pour exécuter son voyage en Italie. Avec cette exigence maladive particulière aux personnes qui souffrent de la poitrine, Héloïse aurait voulu partir dès le lendemain. Elle ne fut satisfaite que lorsque Julien lui eut donné sa parole d'honneur qu'elle recevrait dans deux ou trois jours ce qu'il lui avait promis.

L'expression d'espoir, de reconnaissance et de joie qui anima tout à coup la pauvre figure pâle et amaigrie de la jeune femme récompensa Julien d'une générosité qui était malheureusement plus en rapport avec la bonté de son cœur qu'avec les ressources de son coffre-fort.

— Où diable vais-je trouver cet argent? murmurait-il en se dirigeant vers l'endroit où travaillaient les sabotiers. Il me faut déjà sept mille francs pour ce maudit Smith, le marchand de chevaux.... En vérité, je suis fou. Je ne pouvais cependant pas laisser mourir cette pauvre fille, alors qu'il restait encore une chance de la sauver... Bah! à la première occasion, je vendrai deux de mes chevaux; oui, mais en attendant, il me faut trouver ces neuf mille francs d'une part et sept mille de l'autre... Dix-sept mille francs! Enfin nous verrons cela demain. J'étais trop heureux aujourd'hui pour qu'il ne m'arrivât pas quelque ennui... Heureusement encore, qu'Héloïse n'est arrivée qu'après le départ de Mlle de Walbrünn.

Une fois que ce nom lui eut remis sous les yeux les traits charmants de celle qu'il aimait, Julien ne songea plus qu'à Jane. Il rejoignit les sabotiers et se hâta de prévenir Toiraud que Suzette serait la marraine du nouveau-né. On devine la surprise de la petite fille, qui se mit à danser de joie. Mal lui en prit, car sa pantomime excita la jalousie de Pierrot.

— Moi aussi, je veux être marraine! s'écria-t-il.

— Non, répondit Suzette, ce sera moi.

— Et moi aussi.

— Non, moi toute seule. Le monsieur l'a dit.

Pierrot, vexé, tomba sur sa sœur à bras raccourci.

Julien les sépara en riant. Puis, il remonta à cheval et revint à Samoncourt tout pensif.

Dans l'espoir de se procurer le lendemain l'argent dont il avait besoin, Julien revint le soir même à Paris.

Tandis qu'il se promenait sur le boulevard en réfléchissant au moyen de sortir d'embarras, il rencontra quelques amis qui l'emmenèrent au cercle. Les parties de jeu ne tardèrent pas à commencer.

M. de Maupierre se mit à jouer avec le vague espoir de gagner une vingtaine de mille francs et de parer ainsi aux difficultés qui le tourmentaient.

Après avoir perdu tout ce qu'il avait dans son porte-monnaie, c'est-à-dire deux ou trois billets de mille francs, il continua à jouer sur parole, espérant, selon le beau raisonnement qu'on fait toujours en pareille circonstance, que la chance cesserait enfin de lui être défavorable.

Il arriva ainsi à perdre quarante-trois mille francs.

Il rentra chez lui à sept heures du matin, harassé et furieux contre lui-même.

Malgré sa fatigue, il avait l'esprit trop préoccupé pour dormir. Il se laissa tomber dans son fauteuil,

et se mit à chercher un moyen de réaliser immédiatement les quarante-trois mille francs qui lui étaient indispensables pour payer dans les vingt-quatre heures sa dette de jeu, en même temps que les dix-sept mille francs dont il avait besoin par ailleurs.

Après avoir passé en revue tous les gens auxquels il pouvait s'adresser avec quelque chance de succès, Julien ne vit que M. Bonin qui fût à même de lui procurer une si forte somme dans le délai voulu. La question était de savoir si l'homme d'affaires y consentirait.

Le souvenir de ce que Laramée lui avait dit relativement aux menées des Bonin et à leur mauvaise foi revint bien à l'esprit de M. de Maupierre; mais, comme cette idée était de nature à le faire renoncer au seul espoir de salut qui lui restât, Julien se garda bien de s'y arrêter.

Dès qu'il eut fini de déjeuner, il prit une voiture et se fit conduire à la gare du chemin de fer du Nord pour se rendre à Creil, et de là chez M. Bonin, qui demeurait à quelques portées de fusil du bourg de X... Il ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de soulagement en apprenant que le train était parti. C'était un retard d'une heure, mais c'était aussi un délai forcé à la pénible démarche que projetait notre héros. Avec la lâcheté commune à

bien des gens en pareille circonstance, Julien aurait volontiers remis sa visite à un autre jour, sans le point d'honneur, qui l'obligeait à payer sa dette dans les vingt-quatre heures et ne lui permettait pas d'hésiter. Il prit le train suivant et partit pour Creil en se creusant la cervelle pour trouver la meilleure manière d'exposer sa requête à M. Bonin.

XVI

M. Etienne Bonin habitait, avec sa femme et ses deux enfants, une maison assez vaste, vieille d'apparence, mais solide et bien distribuée à l'intérieur. On appellait cette habitation le *Prétaillis*.

Au rez-de-chaussée se trouvaient un petit salon dont les meubles, recouverts en velours d'Utrecht jaune, provenaient évidemment de quelque vieux château; une salle à manger, le cabinet de M. Bonin et la cuisine. Sur la cheminée du salon, une pendule à colonnes et deux pots de porcelaine enjolivés de bergers contenaient une douzaine de fleurs artificielles. Le tout était enveloppé de gaze, ainsi que la pendule.

Sauf un excellent fauteuil destiné au maître de la maison, il n'y avait dans le cabinet de M. Bonin que des chaises de paille. Quand il arrivait des clients de distinction, on envoyait bien vite chercher des fauteuils au salon, à moins qu'on ne fit passer le visiteur lui-même dans cette dernière pièce.

Une porte de communication séparait le bureau

de la cuisine, qu'égayaient une triple rangée de casseroles en cuivre rouge.

Plusieurs chaises en bois, adossées contre le mur du côté du bureau, montraient que la cuisine servait d'antichambre aux paysans qui venaient payer leurs fermages.

Mme Bonin leur y tenait souvent compagnie, autant pour les surveiller que pour apprendre les commérages du pays.

La première idée que Mme Bonin éveillait en vous était celle d'un épervier. Ses petits yeux perçants furetaient sans cesse en tous sens, tandis que son nez crochu semblait prêt à vous mordre. Elle était plutôt petite que grande, et toute ronde, ce qui ne l'empêchait pas d'être bien portante et fort active.

Très-dure avec les pauvres et les ouvriers, elle devenait d'une politesse mielleuse envers les riches clients de son mari. Elle aurait, au besoin, ciré leurs bottes et porté leur bagage.

Le favori de la maison était Isidore, qui frisait alors la trentaine et qui travaillait chez un agent de change. Quant à sa sœur Valentine, grosse joufflue à la figure insignifiante, c'était à la fois le premier commis et la première servante de son père. Elle faisait toutes les copies de l'homme d'affaires, tenait les livres et travaillait du matin au

soir sans obtenir jamais un remercîment ni même un mot gracieux. C'était elle aussi qui remplaçait M. Bonin durant les fréquentes absences qu'il était obligé de faire, et la besogne n'en souffrait pas plus que les recouvrements.

Nous avons dit plus haut comment M. Bonin avait gagné les cinq ou six cent mille francs qu'il possédait et comment il les faisait valoir la plupart du temps sous le couvert d'hommes de paille, soit en les prêtant à ses clients et à leurs fermiers, soit en spéculant sur les grains, les bois et les propriétés.

Ce fut Mme Bonin qui vint ouvrir à Julien de Maupierre. En reconnaissant le baron, la bonne femme se confondit en salutations. Elle le fit entrer dans le salon et s'empressa d'appeler son mari, qui fumait sa pipe dans le jardin.

En dépit des instances de Mme Bonin, qui voulait absolument le retenir au salon et lui faire allumer du feu, malgré la chaleur, Julien alla rejoindre l'homme d'affaires.

Pendant la route, Julien, complétement mis à sec par le baccarat, avait réfléchi que, puisqu'il lui fallait de toute nécessité obtenir de M. Bonin quarante-trois mille francs d'une part et dix-sept mille francs de l'autre, soit un total de soixante mille francs, il ferait aussi bien de demander à l'homme

d'affaires une somme ronde de soixante-dix mille francs, ce qui lui permettrait de donner quelques à-compte à deux ou trois fournisseurs trop pressants et ne pas rester lui-même complétement sans le sou.

— Qu'est-ce qui procure à ma pauvre demeure l'honneur de votre visite, monsieur le baron ? demanda Bonin après avoir salué M. de Maupierre, dont il avait, du premier coup d'œil, remarqué l'agitation.

— Une mauvaise affaire, mon cher Bonin, répondit Julien d'un air contrit... Il me faut soixante-dix mille francs !

— Sac-à-papier ! comme vous y allez, monsieur le baron ! soixante-dix mille francs !

— Et pour demain.

— Monsieur le baron a donc été bien malheureux au jeu ces jours-ci ? demanda l'homme d'affaires.

— Oui, répondit Maupierre en souriant ; mais cette fois-ci, les cartes ne sont pas seules coupables. Voici ce qui m'est arrivé.

Et il raconta franchement son aventure.

M. Bonin prit un air consterné et resta quelque temps silencieux. Il cherchait le moyen de faire tourner cet incident au profit des plans qu'il avait ourdis avec la comtesse de Walbrünn.

— Eh bien? demanda M. de Maupierre.

— Eh bien, monsieur le baron, je cherche comment vous tirer d'affaire, mais cela me paraît difficile.

— J'en conviens, mais vous conviendrez aussi qu'un Maupierre-Aigurande ne peut manquer à sa parole, dût-il lui en coûter toute sa fortune.

L'homme d'affaires s'inclina et feignit de chercher les moyens de trouver les soixante-dix mille francs si ardemment désirés.

— Voyons, voyons, murmurait Bonin en ramenant son hôte vers la maison, si j'en parlais à M. Giraut?... Non, il ne voudrait pas... Puis, d'ici à demain!... Si encore vous pouviez donner des hypothèques.... Mais votre fortune personnelle en a déjà tout ce qu'elle en peut porter. Madame votre grand'mère consentirait peut-être à garantir... ?

— Pauvre grand'mère! interrompit Julien, dont la figure s'assombrit, qu'elle ne sache rien de tout ceci. Elle en aurait trop de chagrin. Voyons, monsieur Bonin, cherchez encore; je donnerai dix pour cent, s'il le faut.

— Vous comprenez, monsieur le baron, que je ne puis me prêter à une transaction de ce genre, répondit Bonin d'un air offensé.

— Mais s'il n'y a pas moyen autrement, cepen-

dant... Songez donc qu'il s'agit ici d'une dette d'honneur.

Tout en parlant, M. Bonin avait emmené Julien dans son cabinet. A peine y étaient-ils entrés, que le baron vit arriver Mme Bonin apportant un fauteuil du salon. Le pauvre Julien aurait mieux aimé une bonne parole au sujet des soixante-dix mille francs que tous les fauteuils du monde. Il contint pourtant son impatience et remercia la vieille femme. Elle sortit enfin et le laissa seul avec Bonin. Celui-ci, qui jouait avec M. de Maupierre comme un chat avec une souris, présenta successivement au baron une dizaine de moyens que lui-même démolissait un instant après, et dont l'énumération excitait encore l'ardeur de Julien en renouvelant continuellement ses espérances.

— Ecoutez, dit-il enfin à M. de Maupierre, je connais un de mes clients qui veut retirer des fonds qu'il a en ce moment à la Bourse, pour les placer sur hypothèque ou autrement. Je crois qu'il s'en rapportera parfaitement à moi pour cela. Eh bien, afin de vous obliger, mon cher monsieur Julien, je ferai pour vous ce que je n'aurais certes pas fait pour mon propre fils. Je me charge de décider mon client à vous prêter les soixante-dix mille francs dont vous avez besoin.

— Oh ! vous me sauvez la vie ! s'écria Julien avec une effusion reconnaissante.

— J'ai peut-être tort de seconder ainsi vos folies, reprit Bonin, mais je connais votre mauvaise tête... ; pardonnez-moi, monsieur le baron... ; et j'aime mieux m'exposer à de justes reproches que vous laisser dans l'embarras.

— Et quand aurai-je ces fonds ? demanda Julien qui était sur des charbons ardents.

— Dame, il faudra auparavant qu'on vende les actions. Et puis... Ah diable ! voici une difficulté à laquelle je n'avais pas songé.

— Laquelle ?

— Mon client a cet argent en actions du Nord, qu'il avait achetées à 1,246. Or, en ce moment, elles doivent être un peu plus bas. Peut-être ne voudra-t-il pas vendre.

Ce *peut-être* fut un coup de massue pour le pauvre Julien.

— En prenant la perte à mon compte, dit-il enfin.

— Ce serait un sacrifice trop considérable..., je n'y consentirai jamais ! s'écria Bonin.

Il finit pourtant par se laisser attendrir, mais après une héroïque résistance.

— Tenez, dit-il, je ne puis entrer dans tout cela, moi ; c'est mon fils qui a les titres de ce monsieur

et sa procuration pour vendre ou acheter, entendez-vous avec Isidore à cet égard. Vous savez s'il est porté pour vos intérêts. Rapportez-lui notre conversation.

— Si vous lui écriviez ? dit M. de Maupierre.

— Soit, répondit Bonin, qui comptait bien le faire de toute façon. Quant aux intérêts, ce sera cinq pour cent, plus une commission d'un pour cent, car, ainsi que je vous l'ai toujours dit, je ne servirai jamais d'intermédiaire pour un prêt au-dessus du taux légal.

— Mais votre client consentira-t-il... ?

— Avec ma garantie, je l'espère. Vous pensez bien, monsieur le baron, qu'un jeune homme, quel qu'il soit, n'inspire jamais assez de confiance pour qu'on lui prête de si fortes sommes sans hypothèque.

— Monsieur Bonin, vous êtes le meilleur des hommes ! s'écria Julien en serrant avec émotion la main de l'homme d'affaires. Je n'oublierai jamais ce que vous faites aujourd'hui pour moi. J'espère qu'un jour viendra où je pourrai vous en témoigner toute ma reconnaissance.

— Ne parlons pas de cela, repartit Bonin, qui, malgré son égoïsme féroce, ne put s'empêcher de sentir une petite pointe de remords en recevant ces remercîments partis du cœur. Je suis trop

heureux d'avoir pu vous témoigner mon respectueux attachement à votre famille. Revenons à nos moutons. Je vais vous remettre la lettre pour Isidore. Il est une heure environ. En partant par le premier train, vous arriverez à temps pour le trouver à la Bourse, et vous pourrez peut-être terminer tout de suite votre affaire. Vous permettez, monsieur le baron? ajouta-t-il en se mettant à écrire.

Il paraît qu'il avait beaucoup de choses à dire à son fils, car la lettre contenait quatre grandes pages d'une écriture fine et serrée, aussi nette que l'imprimé.

Dès que M. Bonin eut terminé son épître, il la cacheta soigneusement et la remit à M. de Maûpierre.

— Partez bien vite, monsieur le baron, dit Bonin.

Julien le remercia encore avec une sincère effusion et sauta dans la voiture de louage qui l'avait amené au Prétaillis.

Aussitôt que le bruit des roues eut cessé de se faire entendre, M. Bonin descendit au jardin et se mit à se promener de long en large, les mains derrière le dos et les yeux fixés à terre, toujours dans la même allée et d'un pas de plus en plus accéléré.

Il n'interrompit sa promenade que pour envoyer

crûment à tous les diables sa femme, qui venait lui parler d'un détail de cuisine.

Habituée à ces rebuffades, mais non à cette indifférence pour le dîner, Mme Bonin répéta sa question avec une variante :

— Je crois que c'est une vieille perdrix, reprit-elle, et peut-être que rôtie...

— Mets-la aux choux et fiche-moi la paix ! répondit M. Bonin en retournant avec fureur sur sa tête son bonnet grec de velours.

Il avait l'air tellement impatienté, que Mme Bonin battit immédiatement en retraite, au lieu de passer comme d'habitude cinq minutes à se justifier, en répétant :

— Si je ne t'avais pas demandé ton goût, Etienne, tu aurais grondé ce soir ; etc., etc.

Après avoir arpenté le jardin pendant une bonne heure, M. Bonin monta dans sa chambre et fit sa toilette des dimanches, tout en consultant divers papiers.

Habillé de noir des pieds à la tête, il ordonna d'atteler son cabriolet et partit pour Villarnaut.

V

Isidore Bonin avait été le condisciple de MM. de Maupierre, de Valenty et de Vertuzon, qui étaient pourtant plus jeunes que lui de neuf à dix ans. Son père ne lui avait fait commencer ses études que fort tard, mais il avait eu la prévoyance de l'envoyer dans une institution principalement composée d'enfants riches et de bonne famille.

— Ces relations-là lui serviront plus tard, dit un jour le père Bonin à l'un de ses amis, qui s'étonnait que l'homme d'affaires consentît à payer un prix si élevé pour la pension de son fils.

— Il aura peut-être bien à souffrir au milieu de ses petits camarades, presque tous plus riches que lui, reprit son interlocuteur.

— Tant mieux, répliqua le bonhomme, ça lui apprendra à connaître le monde et lui donnera envie d'arriver.

Grâce au caractère d'Isidore Bonin, le calcul se trouva juste. Tout jeune, ce dernier comprit les inconvénients qu'il y aurait pour son père et pour lui-même à ce qu'il essayât de rivaliser avec la

plupart de ses condisciples. Doué d'une prudence au-dessus de son âge, il se relégua volontairement au second rang, en ayant soin de se mettre à la remorque des plus influents de ses camarades.

Cette méthode lui réussit, du moins sous certains rapports. Dès le collége, c'était un de ces individus sans consistance, qu'on charge des commissions, et aux dépens desquels on fait de l'esprit sans danger, parce qu'ils se gardent bien de se fâcher, mais dont les services se payent toujours d'une façon ou d'une autre.

Une fois sorti du lycée, il conserva le même caractère obséquieux, servile, et rempli en apparence d'une rondeur et d'une abnégation sous lesquelles il cachait l'envie et l'ambition poussées à leurs dernières limites.

Toujours souriant, toujours gai, louant et approuvant tout, offrant ses services à chacun, et d'une humilité vraiment touchante, Isidore était pourtant, il faut bien l'avouer, un objet d'antipathie pour beaucoup de gens.

On lui reprochait de n'être bienveillant qu'en apparence, de ne rendre service qu'avec une arrière-pensée d'intérêt, de dire volontiers du mal des absents, et d'être aussi dur, aussi brutal avec ceux qui avaient besoin de lui, qu'il était doucereux et rampant avec les gens dont il espérait pouvoir

tirer quelque chose. On prétendait enfin qu'il était égoïste et faux, qu'il aurait trahi son meilleur ami pour le moindre avantage personnel. S'il n'avait été retenu par sa poltronnerie, ajoutait-on, son humeur envieuse et méchante l'aurait rendu redoutable à tout le monde. Quant à sa gaieté, disaient les mêmes mauvaises langues, elle lui servait à masquer sous un air de bonhomie les trahisons et les petites vilenies qu'il se permettait trop souvent.

En dépit de ces défauts, ou peut-être même grâce à ces défauts, il continua à se faufiler parmi les gens haut placés. Plastron de leurs plaisanteries, commissionnaire de leurs caprices ou flatteur de leur vanité, comme au collége, il arrivait à se rendre nécessaire et attendait patiemment le moment de faire payer ses services, son silence ou ses flatteries.

Au physique, il n'était ni bien ni mal, ni blond ni brun, ni gras ni maigre, ni grand ni petit. Ses yeux brun-clair, presque sans cils, vous regardaient rarement en face, à moins que ce ne fût pour prendre un air de béate admiration. Solide estomac, appétit robuste, santé de fer, ambition sordide, mais énergique, épine dorsale flexible, conscience élastique, haine contre toutes les supériorités, et, par-dessus tout, égoïsme féroce doublé

d'une hypocrisie profonde, M. Isidore Bonin réunissait toutes les qualités nécessaires pour faire son chemin dans la vie.

Aussi marchait-il assez rapidement sur la route de la fortune.

Son père l'avait placé chez un agent de change dans la charge duquel l'homme d'affaires était intéressé pour 200,000 francs.

Bonin avait eu deux raisons pour cela.

D'abord, un jour venant, les opérations de son fils à la Bourse pourraient servir de prétexte pour justifier la fortune qu'Etienne amassait chaque jour, et dont le chiffre, proportionnellement énorme, eût peut-être sans cela provoqué bien des surprises et des conjectures.

Ensuite, l'homme d'affaires s'était promptement rendu compte de l'influence croissante que la Bourse tendait à exercer sur la fortune de la majorité des gros propriétaires qui composaient sa clientèle. Intermédiaire officieux ou officiel de la plupart de ses clients pour leurs transactions de tout genre, il était bien aise d'avoir un autre lui-même qui se chargeât de leurs opérations à la Bourse. En réunissant les renseignements confiés à chacun d'eux, le père et le fils restaient toujours au courant des fluctuations des fortunes de leurs clients. Cela permettait à l'un de *tripoter* sur les

ventes et les emprunts ; à l'autre, de vendre et d'acheter à la Bourse en toute sécurité.

Grâce à cette entente du père et du fils, les Bonin étaient désormais un vrai pouvoir dans un certain monde. Aussi commençait-on à les choyer comme on choie toujours, quelle que soit leur position, les gens qui peuvent vous être utiles.

Lorsque M. de Maupierre arriva à la Bourse, il trouva Isidore Bonin dans le feu du travail, et, malgré son désir d'être agréable à Julien, fort peu disposé d'abord à lire immédiatement la lettre de son père.

Il paraît cependant que cette lettre contenait des choses fort importantes, car dès les premiers mots, Isidore s'en occupa exclusivement. Il fit porter à l'agent de change chez lequel il travaillait divers ordres qu'il venait de recevoir et se retira un peu à l'écart avec M. de Maupierre.

Tout en écoutant Julien et en lui parlant, le *remisier* relisait la lettre de son père comme pour en graver les termes dans sa mémoire.

— Mon cher baron, dit-il enfin à son ancien condisciple, vous ne doutez pas, je l'espère, du bonheur que j'aurais à vous être utile, mais la chose est plus difficile encore que ne le croyait mon père. M..., appelons-le M. X..., puisque je n'ai pas encore l'autorisation de le nommer, a bien cin-

quante-cinq actions du Nord, achetées à 1246. Malheureusement, ces actions ne sont plus aujourd'hui qu'à 1100. Elles remonteront certainement; tout le monde s'y attend, car on sait que leurbaisse est produite par des spéculateurs qui se proposent de les racheter dès qu'elles seront assez bas. Aussi M. X... m'a-t-il donné ordre de ne vendre que lorsqu'elles remonteront au taux auquel il les a achetées.

— Il est convenu avec M. Bonin que je comblerai la différence, dit Julien.

Après avoir fait, comme son père, quelques objections pour la forme, Isidore calcula la différence à la charge de M. de Maupierre. Sans compter les frais de courtage et de transfert, cela se montait à plus de 8000 francs. Julien touchait environ 60,000 francs, et devait en rembourser 68,500 au client de M. Bonin. Joignez à cela les intérêts d'un an et le un pour cent de commission, et vous aurez un total de plus de 12,000 francs à prélever la première année sur les 60,000 francs qu'allait recevoir M. de Maupierre.

Bonin le père avait prévenu Julien qu'il espérait lui obtenir cet argent pour quatre ou cinq ans, mais qu'il ne pourrait le lui garantir cependant que pour une année, parce qu'il savait que M. X... avait des projets d'acquisition.

Cette alternative était d'une grande importance pour Julien, car les intérêts, qui devenaient de plus de vingt pour cent s'il ne gardait l'argent que pendant un an, se bornaient à huit pour cent si la différence de 8000 francs et la commission de un pour cent se trouvaient réparties sur quatre années.

— Du reste, ajouta Isidore, qui vit Julien un peu effrayé de cet énorme intérêt, du moment que mon père donne sa garantie à M. X..., je suis certain que ce dernier se gardera bien de changer un placement à la fois sûr et avantageux.

Ces paroles mirent un peu de baume dans le cœur du pauvre Julien.

Isidore le quitta un instant sous prétexte d'aller porter à son patron l'ordre de vente des actions du chemin de fer du Nord.

En attendant son retour, le baron se mit à examiner le spectacle que présente, et surtout que présentait à l'époque de notre récit, l'intérieur de la Bourse, de deux à trois heures.

Il aurait fallu avoir une plus forte tête que celle de Julien pour ne pas être grisé par l'animation prodigieuse, les cris forcenés et le tapage infernal de cette foule dont les vagues hurlantes déferlaient autour de la corbeille où se tiennent les agents de change.

Il n'est pas de spectacle au monde qui révèle d'une manière plus frappante et plus hideuse le pouvoir de l'argent et les infamies qu'il fait commettre, que la vue de cette cohue d'énergumènes semblables à une meute se précipitant à la curée.

Je dois avouer que Julien ne considérait nullement au point de vue philosophique ce spectacle, qui vous impressionne si vivement la première fois qu'on y assiste. Il se disait seulement que des millions se gagnaient et se perdaient au moyen de quelques chiffres tracés sur ces petits carrés de papier qu'il voyait circuler, et qu'en ce moment surtout il aimerait assez à se trouver au nombre des gagnants.

Au moment où Julien subissait cette influence enivrante qui fait tant de victimes dans tous les établissements de jeu, Isidore vint le rejoindre.

Comme le lecteur l'a sans doute deviné depuis le commencement, Bonin n'avait eu aucune vente à faire. L'histoire des actions du Nord n'avait été inventée que pour justifier l'intérêt exorbitant que M. Bonin prenait au jeune homme pour les fonds qu'il comptait lui faire prêter par un homme de paille. Quant au reste de la lettre, elle contenait des instructions qu'Isidore se mit en devoir d'exécuter.

— L'affaire est terminée, dit le jeune remisier.

Nous avons vendu comme je vous le disais. Quoique cela ne marche pas aussi vite d'habitude, je ferai en sorte que vous ayez votre argent pour ce soir.

Julien le remercia chaleureusement.

— Mais j'y songe, reprit Isidore, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous fallait 70,000 francs? Or, la vente ne produira guère que 60,000 francs environ.

— Que voulez-vous? répondit Julien, il ne m'en fallait absolument que 60,000. Avec ceci, me voici du moins débarrassé de ce que je regarde comme des dettes d'honneur. Quant aux autres 10,000 francs, ma foi, je tâcherai de me les procurer plus tard.

— Ecoutez, reprit Isidore en l'amenant à l'écart, voulez-vous que je vous donne un bon conseil? mais pour vous seul, car une indiscrétion me ferait un tort immense...

— Vous pouvez compter sur un silence absolu.

Bonin entra alors dans une foule de considérations financières qu'il serait trop long de reproduire ici, et qui n'avaient d'autre but que de lancer Julien dans les jeux de Bourse. Prétendant, à tort ou à raison, qu'il avait été secrètement informé du dividende élevé qu'une grande compagnie allait donner à ses actionnaires, et de la hausse qui devait en résulter, il engagea Julien à jouer sur cette valeur.

Le tentateur prêchait une victime que son caractère confiant et aventureux et surtout ses besoins d'argent ne disposaient que trop à l'écouter.

— Mon Dieu, dit Julien, je vois parfaitement que la spéculation est bonne. Malheureusement, pour l'entreprendre il faudrait de l'argent, et c'est justement ce qui me manque.

— Allons donc! s'écria Isidore. On ne demande pas de *couverture* à un homme dans votre position. D'ailleurs, j'ai trois cent mille francs chez mon patron..., et je puis...

— Vous?

— Mon Dieu, oui. Mais n'en parlez à personne. Ah dame! on va vite à la Bourse quand on veille au grain. Je disais donc que j'ai trois cent mille francs chez Bauvier, et que, présentés par moi, qui en deviendrai naturellement responsable, vos ordres seront exécutés sans hésitation.

— Mais, si je perds?

— Eh bien! il sera toujours temps de prendre les mesures auxquelles vous seriez obligé recourir. Il ne vous sera guère plus difficile de de trouver vingt mille francs que dix mille, du moment où vous aurez du temps devant vous. Mais j'espère que nous n'en arriverons pas là.

— Vous me conseillez donc de faire cette opération? demanda Julien, grisé par ce langage et par

ce parfum de millions qui semblait monter de tous côtés autour de lui.

— Certainement, mon cher baron ; je réponds de tout.

— Alors, faites pour le mieux, je vous donne pleins pouvoirs.

Ils convinrent du nombre d'actions à acheter, et Bonin envoya un mot à son patron pour faire exécuter l'ordre immédiatement.

— Demain nous régulariserons tout cela, dit-il à Julien. Vous me donnerez vos pouvoirs et vous verrez que chaque liquidation vous apportera un joli petit supplément de revenu.

— Eh bien! dit Julien, venez dîner avec moi aujourd'hui, et nous causerons de tout cela. A quelle heure puis-je vous prendre?

— Votre heure sera la mienne.

— A sept heures, chez Bignon; cela vous convient-il.

— Parfaitement.

La cloche sonna pour la clôture des opérations.

— Voici la Bourse terminée, dit Isidore. Il faut maintenant que j'aille chez mon patron pour régulariser mon carnet. Puisque vous avez besoin de votre argent tout de suite, je passerai chez mon banquier et j'arrangerai cela. Trouvez-vous à

quatre heures et demi chez Tortoni, et je vous apporterai les fonds.

Julien serra de nouveau la main d'Isidore avec une chaleureuse expansion, et les deux amis se séparèrent.

A quatre heures, Julien avait entre les mains une liasse de billets de banque.

Il courut immédiatement porter au caissier du cercle le montant de sa dette de jeu.

Il alla ensuite chez Mlle Damirol, à laquelle il remit les 9000 francs promis. La joie et la reconnaissance de la pauvre fille émurent vivement M. de Maupierre, et lui firent un moment oublier tous les ennuis qu'il venait d'éprouver.

En quittant Héloïse, qui devait partir le surlendemain, Julien se rendit chez Bignon, où il retrouva Isidore Bonin, avec lequel il dîna, et qui acheva de lui monter l'imagination relativement à la Bourse.

Le lendemain, M. de Maupierre donna au jeune remisier les pouvoirs les plus étendus pour spéculer en son nom.

Une fois pris dans les engrenages de la Bourse, M. de Maupierre s'y engagea chaque jour plus avant. Comment sa nature étourdie, prodigue et confiante, aurait-elle pu lutter contre les habiles et patientes machinations de ses ennemis?

M. Bonin avait recommandé à son digne fils de faire en sorte que Julien commençât par gagner, afin qu'il prît goût à ces opérations de Bourse, et qu'il augmentât encore ses habitudes de dépense, ce qui l'obligerait tôt ou tard à spéculer sur une plus grande échelle. Isidore agissait en conséquence.

Quant à Julien, il adoptait aveuglément tous les conseils d'Isidore, ne vérifiait jamais un bordereau et signait tout de confiance. Chaque jour creusait le gouffre dans lequel devaient s'engloutir sa fortune et peut-être son honneur.

XVIII

L'amour, qui ne compte guère que comme un épisode de la vie pour la majorité des hommes, est la vie tout entière pour la plupart des femmes. Tandis qu'entraîné par les tentations de tout genre auxquelles l'exposaient sa fortune, sa jolie figure et son caractère ardent et facile, Julien ne pensait à Mlle de Walbrünn que dans ses rares moments de calme et de réflexion, Jane pensait continuellement au jeune baron. Presque toujours seule ou en tête-à-tête avec sa mère, qui était devenue plus sombre et plus silencieuse que jamais, Mlle de Walbrünn s'enivrait d'autant plus des parfums de son amour.

Heureuse de tout ce qui pouvait rappeler à son souvenir celui qu'elle aimait si chastement dans le secret de son âme, la jeune fille allait souvent chez les Toiraud (les sabotiers).

Ils ne demeuraient plus maintenant qu'à un quart de lieue de Villarnaut. Sous prétexte de récompenser ces braves gens du service qu'ils avaient rendu à la comtesse en relevant sa voiture, le jour de la

grande chasse, Jane avait obtenu de sa mère qu'on leur laissât habiter une petite maison située à l'encoignure du parc, et nommée l'Etang-Bleu, à cause d'un vaste étang qui n'en était éloigné que de quelques pas.

Chaque jour, elle trouvait un nouveau prétexte d'augmenter leur petit mobilier. Grâce aux cadeaux de la jeune fille, ainsi qu'à ceux de Julien, Mathurin avait doublé le nombre de ses ouvriers. Il possédait une petite charrette et un cheval, qui lui servaient à transporter les pièces de bois, ainsi qu'à envoyer sa marchandise à la ville. Ses enfants étaient simplement mais proprement vêtus, et ne manquaient de rien désormais. Une bonne nourriture les avait fortifiés et leur avait donné les couleurs de la santé.

Il n'est pas besoin d'ajouter que le filleul de Julien était le favori de Mlle de Walbrünn.

Dieu sait toutes les pensées insaisissables qui, comme des flocons de fumée sur l'azur du ciel, se succédaient dans l'imagination de Jane, lorsqu'elle tenait dans ses bras cet enfant, qui réunissait leurs deux noms et sur la tête duquel il lui semblait que leurs deux cœurs devaient aussi se réunir.

Avec ces résolutions absolues qui sont le propre des jeunes filles, Jane se disait que, si elle n'épousait pas Julien, elle ne se marierait jamais, et qu'un

jour elle adopterait le petit Toiraud. Quelquefois, elle se surprenait en train de former une foule de projets et de chercher une carrière pour cet enfant qui n'avait pas encore un an. Le plus souvent, ces idées lui laissaient une teinte de tristesse. Ne la forçaient-elles pas, en effet, à songer à toutes les difficultés, à toutes les impossibilités, pour mieux dire, qui s'opposaient à son mariage avec M. de Maupierre ?

Malgré la réserve et l'indifférence qu'elle montrait dans ses entrevues avec Julien, elle n'en était plus à se cacher ses sentiments pour lui.

Seulement elle s'était juré de ne pas les trahir, et, sous ce rapport, elle faisait vaillamment son possible pour se tenir parole.

Julien, qui la voyait toujours si calme et si froide durant leurs courtes entrevues à l'Etang-Bleu, était loin de se douter de ce que ces rendez-vous tacites coûtaient à Mlle de Walbrünn de diplomatie, d'inquiétudes, de luttes contre elle-même et de remords.

Chaque mercredi, en se couchant, elle se promettait de ne pas retourner le lendemain à l'Etang-Bleu. Souvent, elle profitait d'un moment de courage pour se créer des obstacles qui missent le lendemain une barrière infranchissable au penchant qui l'entraînait vers la hutte des sabotiers. Puis, le

lendemain, elle déployait tous les ressorts de son imagination pour briser ou tourner l'obstacle qu'elle avait elle-même élevé.

Si elle avait eu une autre mère que la sienne, si le regard glacial et sévère de Mme de Walbrünn n'avait pas arrêté dès les premiers mots tout épanchement de la jeune fille, Jane eût bien des fois déjà cherché un refuge dans le sein maternel.

Par une sorte de pressentiment ou par suite de cette facilité à s'inquiéter, commune à la plupart des cœurs aimants, Jane songeait fréquemment à la jeune femme qu'elle avait un jour rencontrée dans le bois : elle avait lancé deux ou trois timides allusions à cette rencontre ; mais Julien n'avait pas eu l'air de comprendre et s'était contenté de répondre d'un air insouciant que cette dame avait fait arrêter sa voiture pour demander son chemin. Cette version étant, du reste, la plus probable de toutes, Jane avait dû l'adopter. Comme nous l'avons dit, ce n'était d'ailleurs que par une sorte de pressentiment qu'elle pensait encore à l'inconnue.

L'inimitié qui existait entre les deux familles et l'insulte faite à sa mère au château de Samoncourt étaient autant de motifs pour que Mlle de Walbrünn, si fière d'habitude, se reprochât ses rencontres avec Julien.

La pauvre Jane n'avait que trop de preuves, en

effet, de la haine profonde que Mme de Walbrünn portait aux Maupierre-Aigurande. La comtesse la manifestait à tout propos, et ses hôtes n'avaient pas tardé à remarquer qu'ils ne pouvaient mieux plaire à Mme de Walbrünn qu'en disant du mal des habitants de Samoncourt.

La comtesse faisait, en outre, tout ce qu'elle pouvait pour saper la considération dont jouissait cette famille. L'immense fortune et la haute position de son mari, qui était administrateur de plusieurs grandes compagnies, donnaient à Mme de Walbrünn beaucoup d'influence. D'un autre côté, en revanche, et quoiqu'elle fût de famille noble, bien des gens se rappelaient l'avoir connue alors qu'elle occupait, chez le père du marquis actuel de Farnolles, l'humble position d'institutrice. Elle avait eu, du reste, l'esprit de ne pas cacher ce passé, mais au fond du cœur elle en souffrait cruellement. Que de fois, au moment où elle venait de faire admirer son parc, de montrer quelques meubles précieux ou de parler d'une nouvelle acquisition, ne lui était-il pas arrivé de voir deux ou trois personnes échanger quelques mots à demi-voix avec un sourire moqueur! En pareille circonstance, elle se figurait toujours qu'on parlait d'elle, et cela la mettait au supplice.

Malgré tout, elle se faisait peu à peu sa place

dans le monde qu'elle désirait voir. Les sociétés de bienfaisance étaient ses champs de bataille de prédilection. Grâce à ses générosités intéressées envers les pauvres, ainsi qu'à ses prévenances adroites pour les plus influentes des dames patronnesses, elle se liait successivement avec la plupart d'entre elles.

La plus ardente et surtout la plus démonstrative et la plus remuante des nouvelles amies de la comtesse était Mme Perpétue Laminé de Vertuzon, la mère de Romuald.

Ce vieux Machiavel en jupon, doublé d'un Tartuffe, couchait à la fois en joue pour son fils la succession du marquis de Farnolles et la main de Mlle de Walbrünn. La fortune du marquis devait servir de marchepied à Romuald pour arriver à ce mariage. Mme de Vertuzon avait, on le voit, double intérêt à nuire à Julien. Aussi s'en acquittait-elle consciencieusement, tout en conservant des relations fort amicales avec Mme de Maupierre, qu'elle plaignait du ton le plus affectueux.

— Pauvre chère baronne, répétait souvent à Villarnaut la mère de Romuald, elle est bien à plaindre d'avoir pour fils un aussi mauvais sujet que ce débauché de Julien !

Et chacun de surenchérir, excepté M. de Walbrünn et Marcel Cavan.

Ce dernier s'était enfin installé à Villarnaut, où il avait commencé des travaux importants.

Quant au banquier, il ne passait jamais bien longtemps à la campagne. Lorsqu'il y restait le soir, il se promenait solitairement, ou bien il emmenait Marcel, la seule personne avec qui il causât un peu intimement.

Le jeune artiste ne faisait aucuns frais. Non-seulement il ne cherchait à deviner ni à flatter les goûts du riche banquier, mais souvent même il le heurtait hardiment et obstinément. Cette conduite, inspirée à Marcel par un sentiment exagéré d'indépendance et de fierté, le servait à son insu mieux que la plus habile diplomatie.

Habitué, comme la plupart des hommes qui sont dans les affaires, à se défier de tout le monde, M. de Walbrünn n'avait généralement besoin que d'un coup d'œil pour deviner la pensée d'intérêt personnel qui couvait au fond des prévenances dont il était l'objet.

Dire qu'il eût confiance en Marcel serait trop. Seulement, n'ayant pas encore de motif pour soupçonner le jeune artiste de vues intéressées, il se trouvait à l'aise avec lui. Il se livrait alors d'autant plus facilement, qu'il ne craignait pas de voir poindre une demande ou une manœuvre diplomatique à la fin de l'entretien.

Puis, Marcel l'amusait par sa verve brusque et railleuse, par ses élans de gaieté ou de colère, d'enthousiasme et de découragement.

— Est-il heureux de pouvoir sentir aussi vivement et de prendre autant d'intérêt à ce qui compose la vie! semblaient souvent dire les yeux du banquier en suivant d'un regard distrait et rêveur les mouvements de l'énergique physionomie de Marcel Cavan.

Un autre motif contribuait encore à rendre la société du jeune sculpteur agréable à M. de Walbrünn. Dans sa jeunesse, M. de Walbrünn avait eu tous les goûts, toutes les aspirations de l'artiste et du soldat, ces deux nobles natures amoureuses de gloire et d'imprévu. Diverses raisons qu'on connaîtra plus tard l'emportèrent sur toute autre considération et le jetèrent au milieu des affaires. Il concentra tous les ressorts de sa puissante volonté sur un seul but : la fortune. Comme tout homme qui se consacre corps et âme à son œuvre, il ne souffrit pas qu'une parcelle de son être, qu'une pensée de son esprit se détachassent de l'ensemble.

Maintenant qu'il ne lui restait plus grand'chose à désirer du côté de l'ambition, il se reportait volontiers aux premières aspirations de sa jeunesse. Ainsi que le voyageur arrivé au sommet d'une montagne, il contemplait avec un mélange de plai-

sir et de regret la riante vallée que son destin ne lui avait pas permis de suivre.

Il avait découvert un secret que Marcel croyait pourtant bien enseveli au fond de son cœur. Le jeune sculpteur éprouvait pour la marquise de Bargelot un amour sans espoir, mais aussi passionné que profond. M. de Walbrünn avait deviné cet amour aux élans sublimes d'ambition que trahissait quelquefois la parole imagée de Cavan.

Un jour que Marcel, sans parler pourtant de son amour, se laissait entraîner à révéler une partie, non de ses espérances — il n'en avait pas — mais de ses rêves, M. de Walbrünn lui posa la main sur l'épaule et lui dit d'un ton presque affectueux :

— Pauvre garçon, je sais qui vous aimez. Prenez garde ! Pour un homme de cœur et de talent comme vous, un tel amour sera une torture de chaque jour. Lorsqu'on a concentré toutes les aspirations, toutes les forces de son âme sur une étoile, et lorsqu'elle disparaît à vos yeux, il se fait dans le cœur une nuit si profonde et si glacée que mieux vaudrait la nuit du tombeau où, du moins, on ne souffre plus.

— Vous avez donc aimé ainsi vous-même ? s'écria Marcel.

M. de Walbrünn le regarda sans répondre et détourna la tête avec un soupir ; mais dans ce re-

gard, dans ce soupir, Marcel avait eu le temps de lire tout un drame de passion et de souffrance.

— Eh bien, soit! murmura le jeune sculpteur; j'accepte votre augure, mais je ne reculerai pas.

M. de Walbrünn ne répondit rien, et tous deux rentrèrent sans avoir échangé une seule parole de plus.

Dans l'origine, Marcel ne mangeait ni ne logeait au château. C'était lui qui l'avait voulu ainsi.

Il avait compris que cette position à table serait celle d'un précepteur ou d'une gouvernante. Sa fierté s'était refusée à accepter ce que le désir d'être libre lui faisait aussi regarder comme une sujétion.

Depuis ce temps, ses rapports avec M. de Walbrünn s'étaient complétement modifiés. Puis le banquier avait confié à Marcel des travaux importants, non-seulement au point de vue de la rémunération, mais aussi au point de vue de l'avenir du jeune artiste. Marcel s'y était mis avec l'ardeur, avec la concentration qu'il apportait à toute chose. Il regrettait chaque moment que la fatigue ou les besoins matériels de la vie le forçaient d'enlever au travail.

Son séjour à Samoncourt avait eu, sous tous les rapports, la plus heureuse influence pour le jeune artiste. Il avait perdu bien des préjugés et compris

qu'on rencontrait la bienveillance et l'urbanité dans tous les rangs. Au fond du cœur, il était bien aise d'étudier les usages d'un monde dont il s'était tant moqué, et dont Mme de Maupierre et son fils étaient parvenus, à force d'amitié, à lui faire comprendre les bons côtés.

Dès le premier jour où Marcel s'assit à la table de M. de Walbrünn, ce dernier devina la crainte qui faisait hésiter l'artiste. Le financier agit aussitôt de façon à rassurer complétement Marcel à cet égard et à trancher nettement sa position. Maints visiteurs, fiers de leurs écus et de leurs noms, durent faire la grimace en voyant M. de Walbrünn leur témoigner moins d'attention qu'au jeune sculpteur. Cela indignait quelquefois la comtesse; mais tout impérieuse, tout obstinée qu'elle fût, elle-même pliait devant une volonté dont elle connaissait l'inflexible pouvoir.

Un jour que M. de Walbrünn faisait lui-même rétablir l'ordre des places du dîner, interverti par un valet trop zélé, ou peut-être par l'ordre secret de la maîtresse de la maison, Marcel le pria de laisser les choses dans le même état.

— Non, monsieur Cavan, lui dit le financier de sa voix la plus gracieuse et la plus ferme; nous devons vous traiter comme un homme de talent et d'avenir, destiné à honorer la glorieuse carrière

qu'il a choisie. Plus tard, je l'espère, vous resterez ici en ami, et alors seulement nous pourrons agir avec vous sans façon. J'espère que ce sera bientôt, ajouta-t-il gracieusement en tendant la main au jeune sculpteur, qui la serra avec émotion.

Ces petits incidents exaspéraient Mme de Walbrünn, qui était essentiellement *aristocrate* et vaniteuse.

La mère de Romuald, Mme de Vertuzon, était devenue le séide, le trompette de Mme de Walbrünn, qu'elle encensait du matin au soir. Aussi l'intimité de ces deux dames, avait-elle marché si vite, que Mme de Vertuzon et son fils venaient de temps en temps passer cinq ou six jours à Villarnaut.

M. de Walbrünn n'aimait guère cette famille, dont il avait pénétré du premier coup d'œil l'hypocrisie et la cupidité; mais il laissait à sa femme une complète indépendance. Il l'avait seulement prévenue une fois pour toutes que si, par les petites manœuvres diplomatiques dans lesquelles excellent les femmes, elle trouvait moyen de congédir poliment les hôtes qu'il aimait; lui, de son côté, irait droit au but et renverrait plus ou moins brusquement les favoris de la comtesse.

Cette déclaration, dont Hélène connaissait toute

la portée, avait épargné à Marcel bien des coups d'épingle.

Un soir, pourtant, que les Vertuzon s'en étaient donné à cœur joie aux dépens de Julien, l'honnête Marcel ne put y résister plus longtemps.

—Monsieur de Vertuzon, dit-il, vous oubliez que Julien de Maupierre est mon meilleur ami.

— Nous ne sommes pas obligés, mon fils et moi, de connaître *tous* vos amis, mon cher monsieur, répliqua aussitôt Mme de Vertuzon en se pinçant les lèvres.

— Sans doute, reprit Marcel ; mais, comme j'ai eu l'honneur de rencontrer *fort souvent* M. votre fils et vous à Samoncourt, je croyais...

— C'est précisément à cause de mon amitié pour Mme de Maupierre, interrompit la mère de Romuald, que je gémis sur son déplorable aveuglement envers M. Julien, ce prodigue qui jette l'argent par les fenêtres.

— Par les fenêtres de ses amis surtout, riposta Marcel, qui n'ignorait pas, malgré la discrétion de Julien, que Romuald avait eu recours plus d'une fois à la bourse de son ami. Nous en savons tous quelque chose, n'est-ce pas, monsieur de Vertuzon ?

— Il est très-obligeant, en effet, murmura Romuald en rougissant.

Mme de Vertuzon se hâta de prendre la parole. Sous prétexte de définir ce qu'elle entendait par prodigue, elle trouva moyen d'énumérer une foule de griefs à la charge de M. de Maupierre, et même certaines relations intimes du jeune baron, dont elle ne parla qu'à mots couverts, à cause de la présence de Jane, mais dont Mlle de Walbrünn ne comprenait que trop la nature.

Comme tous ces détails avaient été fournis évidemment à Mme de Vertuzon par son fils, Marcel, révolté de cette trahison, riposta par des allusions, non moins transparentes, à la conduite privée de M. de Vertuzon.

Voyant l'embarras de Romuald et le supplice de sa mère, la comtesse voulut interrompre la verve railleuse de Cavan, mais un regard impérieux de M. de Walbrünn imposa silence à sa femme.

— Décidément, monsieur Cavan, s'écria Mme de Vertuzon, que l'attitude de M. de Walbrünn empêchait d'éclater, vous êtes le don Quichotte de l'amitié.

— Mais, plus heureux que don Quichotte, monsieur est sans doute payé de son dévouement chevaleresque, murmura d'un ton railleur M. de Vertuzon, qui étouffait de colère.

— En effet, riposta Marcel; si Julien de Maupierre a pour moi quelque amitié, si M. de Wal-

brünn m'honore de quelque estime, c'est qu'ils savent par expérience que, lorsque j'attaque de front les sots et les méchants, je défends aussi hardiment les absents, lors même que je n'ai pas encore l'honneur d'être leur ami, ajouta-t-il en regardant tour à tour M. de Vertuzon et le banquier.

Cette rude allusion à la scène du wagon, où Marcel avait défendu M. de Walbrünn contre Romuald et ses compagnons, mit le comble à la confusion du rival de Julien. Sa mère comprit qu'il y avait quelque anguille sous roche, et se leva.

– Donnez-moi votre bras, Romuald, dit-elle comme si elle voulait empêcher son héritier de châtier le jeune sculpteur.

Romuald ne se fit pas trop prier, et descendit au jardin avec sa mère, que rejoignit aussitôt Mme de Walbrünn.

— Diable! murmura le banquier à Marcel, qui, craignant d'avoir été trop loin, le regardait d'un air embarrassé, vous cassez un peu les vitres, savez-vous?

— Dame, quand elles donnent un faux jour, répondit Marcel. Je vous demande pardon d'avoir été un peu vif, monsieur, mais c'est plus fort que moi. Ce grand dadais est toujours fourré chez Julien, qui le comble de prévenances et de cadeaux...

et il l'attaque à tout propos... Sans la présence de Mme la comtesse et de mademoiselle...

— Vous en avez bien assez dit..., interrompit M. de Walbrünn en souriant.

— Oh ! je sais bien qu'ils ne me pardonneront jamais.

— Bah ! nous verrons bien...

— Vous croyez qu'ils oublieront...?

— Non, mais ils dissimuleront. Je me charge d'arranger cela.

M. de Walbrünn descendit au jardin. Marcel le suivit, un peu soucieux et se reprochant sa violence. Il fut tout étonné lorsque Mlle de Walbrünn lui dit de sa voix la plus douce :

— Ce que vous avez fait là est très-bien, monsieur Marcel; j'aime les gens qui défendent ainsi leurs amis.

— J'ai trop cassé les vitres, murmura Marcel d'un ton de regret.

— Puisqu'elles donnaient un faux jour ! répondit-elle gaiement en répétant la phrase de Marcel...; car M. de Maupierre n'a pas tous les torts que lui reprochait M. de Vertuzon, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en se penchant vers un rosier pour dissimuler sa rougeur.

— Non certainement, répondit Marcel, sans se

douter du sentiment de jalousie qui avait dicté ces paroles à Mlle de Walbrünn.

Sa réponse ne satisfaisait pas tout à fait la curiosité de Jane, mais elle n'osa renouveler sa question. Elle se contenta de faire causer sur le compte de Julien Marcel, qui ne demandait pas mieux. M. de Maupierre était, du reste, fort souvent le sujet des conversations de la jeune fille et du sculpteur. Il était même étonnant que Marcel ne l'eût pas encore remarqué; mais, dans son fanatisme pour Julien, il trouvait tout naturel que chacun se préoccupât de son ami.

A la grande joie de Mlle de Walbrünn, les Vertuzon partirent le surlendemain.

Un mois plus tard environ, M. Etienne Bonin arriva au château de Villarnaut.

Il avait eu déjà plusieurs entrevues avec la comtesse, et Jane s'était aperçue, sans y attacher d'abord grande importance, qu'on entourait ces entretiens d'un certain mystère. Deux ou trois fois cependant, en passant près d'eux pendant qu'ils se promenaient côte à côte dans le parc ou dans le jardin, elle les avait entendus prononcer le nom de Maupierre.

A partir de ce jour, une sorte de pressentiment lui dit que les visites de Bonin avaient un rapport quelconque avec la famille de Maupierre.

Le jour dont nous parlons, Jane remarqua le regard que Bonin échangea, en entrant, avec Mme de Walbrünn.

— Eh bien? demanda celle-ci.

— Eh bien, madame la comtesse, répondit l'homme d'affaires, la poire est bientôt mûre et n'aura besoin que d'une petite secousse pour tomber.

— Enfin! s'écria Mme de Walbrünn.

— Seulement, ajouta Etienne, il se présente une difficulté.

— Laquelle? demanda la comtesse, dont les sourcils se froncèrent.

Bonin lui montra du regard Jane, qui brodait à la fenêtre tout près d'eux.

— Venez faire un tour au jardin, dit Mme de Walbrünn.

Tandis que tous deux descendaient le perron, Jane entendit M. Bonin prononcer le nom de Julien de Maupierre. Tout en continuant son travail, elle se pencha sur la balustrade et vit sa mère qui se promenait avec M. Bonin devant la fenêtre, sous laquelle ils passaient de temps en temps.

Ils causaient avec beaucoup d'animation, et leurs voix n'avaient pas tardé à monter à un diapason assez élevé.

La fenêtre étant au rez-de-chaussée et à un mètre

à peine au-dessus du sol, Jane, vivement impressionnée par les premiers mots de la conversation, put en saisir l'ensemble, grâce au ton de plus en plus vif des deux interlocuteurs, qui passaient à chaque instant tout près d'elle, tout absorbés par l'animation de leur intéressant entretien.

XIX

— Mon fils a maintenant M. de Maupierre dans la main, disait M. Bonin à la comtesse; nous pourrons, à la première crise, le pousser à quelque grosse opération et le mettre sous le coup d'une *exécution*. Mais voici la difficulté... Il est évident, pour vous comme pour moi, que Mme de Maupierre sacrifiera sa fortune pour sauver l'honneur de son petit-fils. Or, les Maupierre ont bien encore plus de 900,000 francs de propriétés. Là-dessus, il y a 120,000 francs d'hypothèques, restant de 360,000 francs, qui avaient été contractées par M. Armand, le grand-père de M. Julien, et que la baronne s'efforçait de rembourser chaque année. En outre, M. Julien a 160,000 francs de dettes d'une part, et 70,000 de l'autre : total 230,000 francs. De plus, d'après ce que m'a dit mon fils, qui, suivant votre désir, voit souvent M. Julien, le baron doit avoir pour une trentaine de mille francs d'autres dettes d'argent prêté, et pour 60,000 francs au moins de mémoires de fournisseurs : en tout environ 320,000 francs. — 320,000 et les 120,000

d'hypothèques font 440,000 francs. En retranchant ces 440,000 francs des 900,000 francs environ que représentent les propriétés, il reste encore aux Maupierre de 460,000 à 500,000 franes. Or, il s'agit non-seulement d'absorber ces 460,000 francs, mais de constituer un déficit assez considérable pour que M. de Maupierre ne puisse le combler.

— Certainement, interrompit la comtesse, il ne faut pas que les Maupierre puissent jamais s'en relever!

— Très-bien. Il est donc nécessaire que nous fassions perdre 7 ou 800,000 francs à M. Julien.

— Précisément.

— M. de Maupierre a si peu de tête, et se rend si peu compte de l'état de ses affaires, que nous l'amènerons aisément où nous voudrons. Le malheur est que nous ne trouverons jamais un agent de change qui consente à faire, sans couverture, les opérations considérables nécessaires pour qu'il en résulte une telle différence.

Mme de Walbrünn proposa plusieurs moyens, mais Bonin n'eut pas de peine à lui démontrer qu'ils ne pouvaient réussir.

— Que faire? dit-elle enfin. Il faut à tout prix que nous y arrivions... Oui, dût-il m'en coûter dix ans de ma vie!

— Je ne vois qu'un moyen, reprit l'homme d'af-

faires, qui avait laissé à dessein Mme de Walbrünn se désoler de l'impossibilité qui arrêtait ses projets de vengeance. Mon fils Isidore possède environ 400,000 francs qu'il a gagnés à la Bourse. En me saignant à blanc, je puis lui en donner encore 100,000. francs. Un de mes clients, qui connaît sa loyauté, lui en confiera bien le double. Cela ferait donc 700,000 francs. Je sais qu'en ce moment on aurait pour 1,200,000 francs la charge de M. Bauvier, le patron d'Isidore, et ce serait une bonne affaire. Décidez M. votre mari à confier à mon fils une somme de 500,000 francs, soit comme prêt, soit comme association. Une fois titulaire, Isidore sera libre de ses mouvements et fera tout ce que vous voudrez. Cette combinaison offrira en outre l'avantage de vous donner, à vous personnellement, tout le temps qu'il vous faudra pour rembourser le déficit, dont on pourra d'ailleurs mettre une bonne partie au compte des profits et pertes de la charge.

Les Bonin avaient trop bien étendu leurs filets autour de la comtesse pour qu'elle pût leur échapper. Aveuglée d'ailleurs par une haine qui, chez elle, touchait à la folie, elle eût tout sacrifié pour atteindre sa vengeance, devenue le seul rêve de sa vie.

Quoiqu'elle comprît fort bien que tous les avan-



tages de leur traité seraient pour Isidore Bonin, elle accepta les conditions de l'homme d'affaires, et promit d'user de toute son influence auprès de M. de Walbrünn pour qu'il prît une part dans la charge d'Isidore.

Comme le banquier employait assez fréquemment le jeune boursier, à qui il reconnaissait une certaine aptitude, la comtesse espérait arriver à ses fins.

Bonin ne voulant pas que son fils débutât officiellement par une exécution comme celle qu'on préparait à M. de Maupierre, il fut convenu que la charge, quoique achetée par Isidore, resterait quelque temps encore sous le nom de M. Bauvier, le titulaire actuel.

Une fois d'accord, les deux complices se séparèrent et M. Bonin partit aussitôt pour Paris.

Le soir même, Mme de Walbrünn eut une longue conversation avec son mari.

S'il était d'une excessive froideur envers sa femme et sa fille, M. de Walbrünn se montrait en revanche très-large pour toutes les questions d'argent qui les concernaient.

En ce moment surtout, où, par suite de la fièvre des spéculations et de la hausse de tous les fonds, gagnait des sommes énormes, il trouvait juste de laisser quelque liberté à la femme qui avait par-

tagé jadis sa mauvaise fortune et l'avait vaillamment secondé dans ses travaux. Peut-être trouvait-il d'ailleurs quelques avantages à avoir à sa dévotion deux hommes aussi intelligents et aussi rusés que les Bonin, et surtout que le père, dont l'influence était d'autant plus grande dans un certain monde, qu'il la cachait soigneusement.

A quelque considération qu'obéît M. de Walbrünn, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il donna son consentement à l'arrangement comploté entre sa femme et les Bonin. Ces deux derniers allèrent le trouver dans son cabinet, et l'affaire fut conclue en quelques jours.

Comme nous l'avons dit plus haut, Jane n'avait pu saisir que des fragments de la conversation de sa mère avec Étienne Bonin, mais ils avaient suffi pour lui faire comprendre qu'il s'agissait d'une association formée entre Mme de Walbrünn et M. Bonin pour la ruine de la famille de Maupierre.

La pauvre enfant se trouvait dans une cruelle situation. Son amour naturel de la justice et son aversion profonde pour toute duplicité se joignaient à l'affection que lui inspirait Julien pour la pousser à prévenir M. de Maupierre du piége qu'on lui tendait. D'un autre côté pourtant, il lui était excessivement pénible de prendre parti contre sa propre mère.

Comment avertir Julien, d'ailleurs, sans qu'il apprît que Mme de Walbrünn faisait partie du complot formé contre lui? Puis, avec sa mauvaise tête, il était capable de chercher querelle à Bonin, et peut-être même de s'en prendre à M. de Walbrünn d'un procédé dont il ne pouvait demander raison à une femme. Cette dernière crainte était sans doute peu fondée, mais en pareille circonstance, l'imagination d'une jeune fille prévoit jusqu'aux dangers les plus impossibles.

Pour comble de malheur, Marcel était alors à Paris, où il s'occupait de diverses emplettes relatives aux travaux qu'il exécutait à Villarnaut. Puis, comme toutes les contrariétés arrivent en même temps, Mme de Walbrünn choisit précisément, pour emmener Jane faire une visite aux environs, l'après-midi du jeudi, qui était le jour tacitement convenu entre la jeune fille et Julien pour se rencontrer à l'Etang-Bleu.

Huit jours se passèrent ainsi, huit jours durant lesquels la pauvre Jane vécut dans des transes continuelles. Chaque fois qu'elle voyait arriver M. Bonin ou son fils, qui firent plusieurs visites à Villarnaut durant cette semaine, elle se figurait qu'ils venaient annoncer la ruine des Maupierre. Elle se reprochait alors amèrement de ne pas avoir pré-

venu ce jeune homme, si bon, si confiant et si généreux.

Le jeudi suivant arriva enfin, sans que Mlle de Walbrünn eût entendu parler d'aucune catastrophe.

A peine le déjeuner terminé, elle se sauva dans le parc. Vers deux heures de l'après-midi, elle se dirigea vers la maison des sabotiers. Comme elle en approchait, elle aperçut Julien, qui avait laissé son cheval au village, et qui arrivait à pied.

— Venez-vous embrasser notre cher petit filleul, mademoiselle? demanda Julien en remettant gaiement à la jeune fille divers jouets qu'il apportait aux enfants.

— *Votre* filleul!... repartit Mlle de Walbrünn.

— Que vous a donc fait ce pauvre enfant, que vous vouliez m'empêcher de l'aimer? reprit Julien d'un ton de reproche.

— On aime toujours son filleul.

— Sans doute; mais j'ai un autre filleul que celui-ci, et je vous avoue que je m'en occupe bien moins que du nôtre.

— Parce que le petit Toiraud est plus gentil, répondit Jane, qui n'osait pas appeler l'enfant Julien quand M. de Maupierre était là, et qui admirait le petit garçon comme toute femme finit toujours par admirer l'enfant dont elle s'occupe. Est-ce que

l'autre s'appelle aussi Julien? demanda-t-elle, déjà contrariée de cette pensée.

— Non, mademoiselle; il s'appelle Maxime, comme son père, le marquis de Chantalle.

Elle fut sur le point de répondre : *Tant mieux!* mais elle se retint à propos.

— C'est, reprit-elle, que si vous donniez votre nom à tous les filleuls que vous avez ou que vous aurez...

— Je n'en aurai plus d'autre, interrompit Julien.

— Pourquoi donc?

— D'abord parce que je commence à envisager plus sérieusement les devoirs d'un parrain envers son filleul. Secondement, parce que j'ai pour ce pauvre petit être une affection que je ne veux pas diviser. Troisièmement, enfin...

Il s'arrêta brusquement.

Jane devina probablement, à son regard doux et tendre, ce qu'il allait dire, car elle rougit et baissa les yeux.

— Troisièmement, enfin, reprit-il en modifiant l'expression trop vive de sa pensée, parce que je ne veux plus avoir d'autre..., d'autre..., comment faut-il dire? d'autre *commère* que vous, enfin, puisque c'est le mot consacré.

— Bah! fit Jane en souriant, je ne suis qu'à

moitié votre commère, et, d'ailleurs, il n'est pas défendu d'en avoir plusieurs.

— C'est vrai ; mais, depuis quelque temps, je trouve qu'on a tort d'éparpiller ses affections.

Cette fois Jane rougit tout à fait, car le regard que Julien avait fixé sur elle presque involontairement exprimait trop de tendresse pour qu'elle pût s'y méprendre.

— Vous aimez mieux éparpiller votre argent, n'est-ce pas? dit-elle en riant pour cacher son émotion.

— Eh bien! reprit-il sur le même ton, je vous assure que, sous ce rapport aussi, je voudrais bien me réformer.

— Alors, reprit Jane, qui ne savait comment prémunir Julien contre les manœuvres de Bonin sans lui donner quelques motifs à l'appui, il faudrait commencer par ne plus...

— Eh bien ? fit Julien.

— Par ne plus jouer à la Bourse, dit-elle en devenant rouge comme une cerise.

— Comment! vous savez?... murmura Julien un peu confus.

— Voyons, monsieur de Maupierre, est-il vrai que vous jouez à la Bourse..., et gros jeu encore?

— Je l'avoue, mademoiselle, depuis quelques jours surtout.

— Vous voyez bien...

— Oh ! si j'osais vous dire le motif qui m'y pousse maintenant.

— Eh bien ?

— Figurez-vous, mademoiselle, qu'un de mes amis aime de toutes les forces de son âme une jeune fille, belle, bonne, aimable, ravissante enfin, mais malheureusement bien plus riche que lui. Il a mis son bonheur et sa vie tout entière dans cet amour.

» Etourdi et prodigue, il avait fait maintes folies avant de connaître celle qui est devenue son bon ange. Les parents de cette jeune fille, déjà fort mal disposés pour lui par des motifs qu'il ignore, ne manqueront pas, il le sait, de lui reprocher son peu de fortune et ses folies. Ils l'accuseront peut-être d'obéir à des vues intéressées en sollicitant la main de leur enfant. Trop fier pour s'exposer à un pareil reproche, il s'est juré de risquer, s'il le faut, tout ce qu'il possède pour essayer de réaliser une fortune qui lui permette d'avouer hautement son amour. Quant aux autres obstacles, il se sent dans le cœur assez d'amour et de courage pour être certain de les surmonter, quels qu'ils soient. Si cet homme-là est un fou, mademoiselle, ne croyez-vous pas que sa folie a bien quelque excuse, et que la femme qu'il aime peut la lui pardonner ?

En parlant ainsi, il avait saisi la main de Mlle de Walbrüun. Vivement émue par ces paroles, dont l'allusion était si facile à saisir, la jeune fille n'osait répondre de peur de trahir le secret de son propre cœur.

Au moment où, surmontant son agitation, elle allait engager M. de Maupierre de se méfier des Bonin, une voiture traversa la route et s'arrêta non loin des deux amoureux.

— C'est la voiture de ma mère ! s'écria Jane, qui s'était penchée pour regarder à travers le feuillage, et qui se leva brusquement.

Si, comme cela ne paraissait que trop probable, Mme de Walbrünn s'arrêtait à cet endroit parce qu'elle avait quelque soupçon, il était important pour Jane de rejoindre son petit groom avant que la comtesse eût eu le temps de le questionner. Aussi la jeune fille se sauva-t-elle, tout inquiète et au plus vite, malgré les instances de Julien, qui voulait la retenir.

— Méfiez-vous des Bonin et ne jouez plus à la Bourse ! lui dit-elle en s'enfuyant. Je vous expliquerai pourquoi à notre première rencontre.

Laissant Julien fort surpris de cette recommandation, elle se coula à travers les arbres et arriva auprès de son poney-chaise en même temps que le

valet de pied envoyé par Mme de Walbrünn. Elle se hâta de s'approcher de la calèche.

L'épagneul favori de Jane avait été la cause innocente de cette alerte. Il s'était sauvé de Villarnaut pour suivre sa maîtresse ; puis, au moment où la voiture de Mme de Walbrünn passait à côté de l'Etang-Bleu, il était venu aboyer joyeusement autour des chevaux.

Comme Jane passait la moitié de son temps à distribuer des vêtements et des provisions aux pauvres du voisinage, la présence de la jeune fille n'inspira aucun soupçon à sa mère.

Celle-ci paraissait d'ailleurs excessivement préoccupée. Elle tenait à la main divers papiers couverts de chiffres et les examinait avec tant d'attention que, pendant le trajet de l'Etang-Bleu à Villarnaut, elle ne dit pas un mot à sa fille, qu'elle avait fait monter dans la calèche.

Le lendemain du jour où l'entrevue de Jane et de M. de Maupierre avait été si brusquement interrompue, Isidore Bonin arriva au château. Il avait l'air affairé d'un homme qui apporte une importante nouvelle.

Mme de Walbrünn l'emmena aussitôt dans un salon écarté, où ils causèrent tous les deux pendant assez longtemps.

Quand la comtesse revint auprès de sa fille après

avoir congédié l'agent de change, il y avait sur sa figure une telle expression de triomphe et de haine satisfaite, que Jane devina la perte de Julien. Son cœur se serra douloureusement ; elle n'eut plus qu'une seule pensée : avoir des nouvelles de celui qu'elle aimait et savoir s'il était encore possible de le sauver.

Tandis qu'elle se creusait inutilement la tête pour trouver un moyen de s'informer de M. de Maupierre, Marcel Cavan entra dans le salon.

Il arrivait si à propos, que Mlle de Walbrünn faillit se lever pour courir à lui.

Restait encore à trouver une raison plausible pour envoyer Marcel chez Julien. Mais, en pareille circonstance, une jeune fille trouve toujours des inspirations dans son cœur.

Elle pria Marcel de lui donner le dessin d'un vieux dressoir en chêne sculpté dont il lui avait souvent parlé, et qui était dans l'appartement de Julien, à Paris.

— J'irai demain l'achever, mademoiselle, dit Marcel ; je l'ai laissé chez M. de Maupierre.

Jane le savait fort bien.

— C'est que le tapissier vient ce soir, reprit-elle en rougissant..., et comme nous partons demain, à neuf heures du matin...

— Alors vous l'aurez ce soir, dit Marcel, trop

heureux de saisir une occasion de faire plaisir à la charmante jeune fille, pour laquelle il éprouvait une grande sympathie. Il ne me restait plus que quelques coups de crayon à donner, et je le finirai plus tard au besoin.

— Je suis vraiment désolée..., murmura la pauvre Jane, qui s'applaudissait de cet empressement, sur lequel elle avait bien compté.

Marcel partit aussitôt.

Dès ce moment, chaque minute s'écoula pour Jane avec une lenteur désespérante.

Elle espérait, en effet, que Marcel rencontrerait Julien chez lui et rapporterait quelques nouvelles à son retour. Une vague inquiétude la dévorait.

Les heures s'écoulaient, Marcel ne revenait pas.

Plus la soirée s'avançait, plus l'anxiété de Jane redoublait. Pour que Marcel lui manquât de parole, il fallait qu'il fût retenu par quelque chose de bien grave.

Le lendemain matin, au moment de monter en voiture pour aller au chemin de fer, elle demanda à son père, qui se disposait à sortir dans un autre brougham, si M. Cavan allait revenir à Villarnaut.

— Non, repondit M. de Walbrünn. J'ai reçu ce matin un mot de lui m'annonçant qu'il était obligé

de s'absenter durant quelques jours... Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce qu'il devait m'apporter un dessin de meuble, répliqua la jeune fille, dont la réponse de son père ne fit que redoubler les appréhensions.

Ses craintes n'étaient que trop fondées.

XX

En arrivant à l'appartement que Julien occupait à Paris, Marcel apprit que son ami venait de rentrer et s'était enfermé dans sa chambre.

— Je ne sais si M. le baron est malade, ou s'il a quelque contrariété, dit tout bas le concierge, qui connaissait Marcel pour un ami intime de Julien, mais il a l'air tout... bouleversé..., au point que ça m'inquiétait, ajouta le brave homme, et je serais monté, si j'avais osé, pour voir comment il se trouvait.

Marcel grimpa l'escalier quatre à quatre. Il sonna. Personne ne répondit. Poussé par un de ces pressentiments qui ne se raisonnent pas, Marcel descendit dans la cour, prit un escalier de service, fit sauter avec son couteau le loquet de la porte de la cuisine et ouvrit la porte qui donnait du salon sur la chambre de Julien.

Au bruit des pas du sculpteur, M. de Maupierre avait bondi vers cette porte pour la fermer, mais il arriva trop tard.

D'un coup d'œil, Marcel se rendit compte de la situation.

Deux lettres cachetées de noir étaient placées en évidence sur la cheminée. Julien en écrivait une troisième. Près de lui, on voyait deux pistolets armés et munis de leurs capsules. A côté d'eux se trouvaient la baguette et le maillet qui avaient servi à les charger.

Julien était pâle; une sueur froide ruisselait sur son front; ses yeux fixes avaient une effrayante expression.

Il marchait comme un homme ivre et parlait avec peine. Il voulut protester cependant contre l'entrée de Marcel; mais ce dernier, le cœur brisé, le saisit dans ses bras et le serra sur son cœur avec effusion.

— Julien, mon pauvre Julien, que t'est-il donc arrivé? murmura le jeune sculpteur en regardant son ami avec des yeux remplis de larmes.

Julien essaya de répondre, mais aucune parole ne put sortir de ses lèvres contractées. Les veines de son front se gonflaient comme si elles allaient éclater. A la fin, les larmes se firent jour et soulagèrent son cœur du poids qui l'étouffait depuis longtemps.

— Je suis ruiné, déshonoré ! murmura-t-il enfin d'une voix tremblante, en se laissant tomber dans

un fauteuil à côté de son ami, qui lui tenait toujours les deux mains.

— Raconte-moi tout, mon cher et bon Julien, dit Marcel, après avoir essayé de calmer M. de Maupierre, qui sanglotait comme un enfant en répétant :

— Ma grand'mère ! ma pauvre grand'mère ! que va-t-elle devenir ?

Julien lui apprit alors que, à la suite d'une baisse considérable qui avait eu lieu à la Bourse, il avait perdu 800,000 francs.

Quoiqu'il s'attendît à quelque chose de ce genre, Marcel resta atterré en apprenant l'importance de la somme.

— A combien monte ta fortune ? demanda-t-il enfin.

— La fortune de ma grand'mère et la mienne réunies, défalcation faite des hypothèques et des dettes, feraient tout au plus 600,000 francs. Resterait encore 200,000 francs qu'il me serait impossible de payer. Je ne puis d'ailleurs consentir à ce que ma grand'mère se dépouille pour moi.

— Mon cher ami, reprit Marcel en secouant la tête, je crois assez connaître le caractère de Mme de Maupierre pour être certain de ce qu'elle fera.

—Hélas ! et moi aussi, dit Julien, et c'est ce qui me

désespère... Pauvre vieille femme !... à son âge... le chagrin... la misère... le déshonneur de son nom... ; et tout cela par ma faute, par ma folie, par mon orgueil !... Oh ! je suis un misérable, indigne de vivre... ; et, si tu m'aimes, tu seras le premier à m'encourager dans mon dessein de me tuer.

— Non ! s'écria Marcel en éloignant le pistolet vers lequel Julien avait étendu la main. Ecoute-moi, Julien. Je t'aime assez pour préférer ton honneur à ta vie. Si, en te faisant sauter la cervelle, comme tu en avais l'intention, tu pouvais payer tous tes créanciers, et surtout consoler ta grand'-mère... eh bien !... eh bien ! ajouta-t-il avec effort, je détournerais la tête en priant Dieu pour toi, et je te laisserais faire. Mais, loin de réparer tes torts, un suicide ne ferait en ce moment que les aggraver. Tu as des parents à l'héritage desquels tu peux prétendre...

— Maintenant moins que jamais.

— Eh ! mon ami, qui peut répondre des choses d'ici-bas ? N'aurais-tu qu'une chance sur cent d'avoir un jour de quoi désintéresser tes créanciers, n'est-ce pas un devoir pour toi de la leur conserver ?

— Mais le monde, Marcel, le monde impitoyable ?...

— Et ta grand'mère, reprit Cavan, oublies-tu

que tu es tout pour elle désormais? Crois-tu qu'elle puisse survivre à la perte de son dernier enfant? Est-ce pour la dédommager de l'avoir ruinée que tu veux lui enlever sa dernière consolation, son dernier espoir ici-bas ?

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura le pauvre Julien, qui se cachait la figure entre ses deux mains.

— Oui, reprit Marcel en saisissant une des mains de Julien, qu'il serra avec toute l'énergie de sa profonde amitié; oui, appelle Dieu à ton secours et ne l'offense plus désormais par une pensée de suicide...

— Que veux-tu que je devienne maintenant? murmura Julien, vaincu par la parole si vraie et si amicale de Marcel.

— Tu travailleras.

— Hélas! suis-je bon à quelque chose désormais? dit M. de Maupierre avec le découragement d'un homme encore inaccoutumé au malheur.

— Avec de la jeunesse et de la bonne volonté, on est bon à tout.

— Je n'oserai jamais paraître devant les gens que je saurais au fait de ma ruine et de mes folies.

— Tu auras beaucoup à souffrir, je le sais; mais, avant de songer à toi, maintenant, tu dois songer à ta grand'mère.

— Pauvre grand'mère ! comment lui annoncer cette terrible nouvelle ?

— Il faut prendre garde qu'elle ne l'apprenne par des étrangers, dit Marcel avec vivacité. Juge de son inquiétude ! Partons au plus vite pour Samoncourt.

Julien se leva.

— Je n'aurai jamais le courage de lui avouer ma honte, dit-il en appuyant la tête sur l'épaule de son ami.

— Je me charge de tout, dit Marcel; mais partons.

Deux heures après, ils arrivaient ensemble à la porte de Samoncourt. Marcel renvoya la voiture qui les avait amenés du chemin de fer, et entra seul dans la maison. Julien fit le tour par le jardin et se glissa dans le grand salon, qu'on n'éclairait jamais que lorsqu'il y avait une nombreuse réunion.

En voyant entrer M. Cavan, Mme de Maupierre remarqua tout de suite la figure bouleversée du jeune sculpteur.

— Il est arrivé quelque chose à Julien ? s'écria-t-elle.

Marcel baissa la tête sans répondre.

— Il est malade, reprit la pauvre vieille femme, qui tremblait comme une feuille... ; blessé... ; mort peut-être ?

— Non, non, rassurez-vous, il n'est pas mort, répondit enfin Marcel.

— Mais alors il est blessé? Voyons, parlez... je suis forte, je suis calme; au nom du ciel! mon ami, parlez vite : vous me faites mourir.

— Eh bien! madame, Julien, notre pauvre Julien a perdu une somme énorme à la Bourse.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle. Combien?

— Près de huit cent mille francs!

— Huit cent mille francs! répéta la baronne consternée... Mais où est-il? s'écria-t-elle tout à coup, frappée d'une crainte terrible. Pourvu qu'on ne l'ait pas laissé seul après une pareille catastrophe!

— Je suis arrivé à temps, Dieu merci! dit Marcel.

— Il voulait se tuer? murmura la vieille femme avec angoisse.

— C'était à cause de vous surtout qu'il se désespérait. Je lui ai dit que vous lui pardonneriez; je l'ai supplié de vivre pour vous, et il me l'a juré. Cette fois encore, c'est l'affection qu'il vous porte qui l'a sauvé.

— Mon pauvre petit Julien!... Mais où est-il?

— Il est ici, madame, répondit Marcel; mais il n'a pas eu le courage de venir vous avouer...

— Julien? Julien? cria la baronne.

Il sortit du salon et se jeta dans les bras de sa grand'mère.

— Mon Julien ! mon pauvre Julien ! murmura-t-elle en embrassant son petit-fils, qui sanglotait la tête appuyée sur l'épaule de la vieille femme.

Pour ne pas troubler leurs épanchements par la présence d'un tiers, Marcel passa dans l'autre salon. Il appuya son front brûlant sur les vitres et essuya ses yeux, que remplissaient de grosses larmes.

— Pauvre grand'mère, murmura Julien au milieu des sanglots qu'il essayait vainement de comprimer, ce n'est pas pour moi que je pleure, croyez-le bien, mais je songe à la douleur que je vous cause.

— Ne parle pas de moi, mon pauvre enfant. Est-ce qu'à mon âge, on compte avec la douleur? Depuis longtemps ma vie est finie; moi, je ne vis plus qu'en toi, mon ami. Que m'importerait la ruine, si elle ne t'empêchait pas d'être heureux?

— Oh ! votre bonté me fend le cœur et redouble mes remords.

— Voyons, enfant, ne te désole pas ainsi, reprit-elle en essuyant les yeux de Julien comme s'il était encore le petit garçon qu'elle berçait jadis sur ses genoux. Peut-être trouverons-nous quelque moyen de sortir d'embarras... Je verrai..., je chercherai. Embrasse-moi encore, mon pauvre enfant, et raconte-moi comment ce malheur t'est arrivé.

Au bout de quelques minutes, Julien appela Marcel.

— La confession est terminée, dit-il avec un sourire si douloureux qu'il navra le cœur de sa grand'mère et de son ami.

Mme de Maupierre tendit au jeune sculpteur sa main blanche et amaigrie, qu'il porta respectueusement à ses lèvres. Elle l'attira vers elle et l'embrassa maternellement sur le front par un mouvement plein de dignité affectueuse et de reconnaissance.

— Merci d'avoir sauvé mon Julien, lui dit-elle tout bas. Que Dieu vous récompense, Marcel ! Je le prierai chaque jour pour vous.

Cavan voulut répondre, mais il était trop ému ; il détourna la tête pour cacher son émotion.

— Asseyez-vous là, de l'autre côté de Julien, lui dit Mme de Maupierre.

Julien se trouva, de cette façon, entre sa grand'-mère et son ami, chacun d'eux tenant une de ses mains.

Ainsi soutenu et consolé, il fit l'aveu sincère et complet de sa situation. De son côté, la baronne n'hésita nullement à mettre Marcel au courant de leur état de fortune.

Comme l'avait fort bien calculé M. Bonin, il s'en fallait de deux cent mille francs environ que les

fortunes réunies de Mme de Maupierre et de son petit-fils pussent suffire pour combler la perte que Julien venait de subir à la Bourse.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Marcel en s'adressant à la baronne, puisque le sacrifice de votre fortune tout entière ne suffirait pas à liquider la position de Julien, je crois que vous ne devez pas la jeter dans le gouffre qu'elle ne peut combler.

— Ne revenons pas sur ce chapitre, dit vivement Mme de Maupierre, en arrêtant Julien, qui allait parler. Il y a des points sur lesquels tous les conseils du monde ne sauraient me faire changer d'avis. L'honneur de Julien est le mien et celui de sa famille. Tout ce que j'ai appartient donc à ses créanciers. La seule question à discuter entre nous est de savoir comment se procurer les deux cent mille francs qui manquent encore.

Cette question était malheureusement du nombre de celles que l'amour maternel et l'amitié ne suffisaient pas pour résoudre. Au bout de deux heures d'entretien, on en était toujours au même point. Seulement, chacun était tellement découragé par l'évidence d'une impossibilité matérielle, qu'on ne trouvait même plus rien à proposer.

Depuis quelques minutes, Mme de Maupierre gardait le silence et paraissait plongée dans une profonde et pénible préoccupation.

— Eh bien ! dit-elle enfin, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, je ferai une tentative auprès de mon cousin Henri de Farnolles.

Julien regarda sa grand'mère avec un mélange de surprise et d'inquiétude.

— Je croyais vous avoir entendu dire un jour, fit-il observer, que vous ne sauriez vous décider à mettre les pieds chez M. de Farnolles, lors même qu'il s'agirait de votre vie ?

— Oui, mon enfant, répondit la vieille femme avec un profond soupir ; mais aujourd'hui il s'agit de plus encore que de ma vie, il s'agit de notre honneur. J'irai. Fasse Dieu que je réussisse !... Et pourtant je n'ose l'espérer. En attendant, je vais écrire à M. Bonin le père. C'est un homme capable et je le crois attaché à notre famille. Il nous donnera quelques conseils pour terminer le plus vite et le plus avantageusement possible la vente de nos biens.

— Gardez au moins Samoncourt, grand'mère ! dit Julien d'un ton suppliant.

La pauvre femme voulut répondre, mais les larmes lui coupèrent la parole. Son cœur s'était brisé à la pensée de voir passer en des mains étrangères le château qui lui rappelait tant de chers et cruels souvenirs.

Comprenant que sa douleur ne faisait que re-

doubler le désespoir de son petit-fils elle fit un effort surhumain pour raffermir sa voix ; mais, au premier mot qu'elle prononça, son émotion l'interrompit encore.

— Pardonne-moi, mon pauvre enfant ! murmura-t-elle en serrant Julien contre son cœur, pour lui cacher les larmes qui ruisselaient sur sa figure.

L'admirable mansuétude de cette héroïque martyre, demandant pardon à l'enfant qui lui avait causé tant de douleurs, fut un coup de poignard pour Julien. Il se jeta aux pieds de sa grand'mère, et, cachant son front sur les genoux de la pauvre vieille femme, il pleura longtemps en silence, tandis que la baronne, les deux mains posées sur les cheveux de son petit-fils, semblait le bénir et prier Dieu pour lui.

Le soir, lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre, elle ouvrit, au moyen d'une petite clef d'or qu'elle portait toujours attachée à la chaine de sa montre, une cassette en ébène renfermée au fond de son secrétaire. Dans ce tiroir, elle prit une lettre dont l'enveloppe était déjà jaunie par le temps, quoique le cachet en fût encore intact.

L'adresse, écrite d'une main de femme, portait simplement :

M. Emmanuel Trevern.

— *Il* est riche et puissant maintenant, murmura la baronne en contemplant cette lettre. Peut-être s'intéresserait-il à mon pauvre enfant. Que dois-je faire, mon Dieu? Dois-je attendre le moment que Louise a fixé, et qui n'arrivera peut-être jamais? Dois-je, pour sauver le fils, manquer au serment que j'ai fait au lit de mort de la mère!

— Louise, ma fille bien-aimée, toi qui, de là-haut, vois mes angoisses, inspire-moi! Et vous, Dieu tout-puissant dont la main m'a si cruellement frappée, réservez pour moi tous vos coups, et, dans votre miséricorde, donnez-moi quelque moyen de sauver mon enfant!

Elle alla s'agenouiller à son prie-Dieu, et y resta longtemps prosternée.

Au bout d'une heure elle se leva :

— Un serment est sacré, dit-elle en replaçant la lettre dans le tiroir, et ma douleur même ne me donne point le droit de manquer au mien.

« J'irai demain chez M. de Farnolles... Ma démarche sera inutile, je le crains, mais n'importe; pour sauver Julien je dois boire le calice jusqu'à la lie... Puisse cette nouvelle souffrance que j'inflige à mon orgueil désarmer la colère de Dieu, et sauver mon pauvre Julien !

XXI

Le château de Farnolles était situé à une vingtaine de kilomètres de Samoncourt. On le citait comme un des plus beaux du pays.

Les terres qui attenaient à Farnolles n'étaient peut-être pas d'une importance en rapport avec la beauté du château ; mais, à douze kilomètres environ du parc, se trouvaient d'autres propriétés bien plus considérables, qu'un cousin éloigné de Henri de Farnolles lui avait léguées une vingtaine d'années auparavant, au détriment des Maupierre, ses plus proches parents.

Grâce au testament de ce cousin, Henri de Farnolles possédait maintenant environ cent soixante mille francs de rente. En revanche, il avait cinquante-sept ans, quoiqu'il n'en avouât que cinquante et affectât encore toutes les prétentions d'un jeune homme.

C'était un grand vieillard qui avait dû être fort beau dans sa jeunesse, mais d'une beauté toute matérielle.

Maitre à vingt et un ans de la fortune de sa mère,

morte trois ans auparavant, M. de Farnolles avait amplement joui de la vie. C'était, du reste, une de ces natures auxquelles tout semble réussir, bien qu'elles n'aient rien pour justifier le succès.

Le vin, le jeu, la chasse et les plaisirs de toute sorte, il avait usé et abusé de tout pendant longtemps sans que sa robuste constitution parût d'abord en souffrir. Un jour, pourtant, il avait expié ce passé.

Le vin, qu'on lui défendait maintenant, lui avait laissé la goutte ; la chasse, des rhumatismes ; les émotions fiévreuses du jeu l'avaient rendu insensible à tout plaisir d'un ordre plus élevé.

A cinquante ans, il ne lui restait déjà plus que des regrets impuissants de tout ce qu'il avait perdu, le dégoût du présent et la frayeur de l'avenir.

Trop égoïste et trop volage pour se marier dans sa jeunesse, trop méfiant et trop exigeant pour prendre une femme dans son âge mur, le marquis était resté célibataire. Il traînait d'ailleurs un de ces boulets comme en traînent secrètement ou publiquement la majeure partie des vieux garçons.

Ce boulet, qui avait fini par s'installer complétement au château de Farnolles depuis quelques années, s'appelait Antonia Ravaudor.

Antonia était la femme d'un ancien piqueur devenu cafetier à Creil. Il se nommait Marillet, mais

on ne le connaissait autrement que sous le surnom de Ravaudor, que lui avaient donné jadis les autres piqueurs.

Fille d'un commis à cheval des contributions indirectes, qui l'avait laissée sans un sou de fortune, Antonia s'était résignée à épouser ce Ravaudor pour ne pas coiffer sainte Catherine et mourir de faim. Jolie et coquette, courtisée par tous les chasseurs, battue par son mari, qui s'enivrait fréquemment, elle résista cependant assez longtemps aux dangers qui l'environnaient.

Bientôt, la misère vint se mettre de la partie. Pour sauver son mari d'une faillite, Antonia s'était à moitié donnée, à moitié vendue au marquis de Farnolles. Quoiqu'il eût déjà un certain âge, elle aurait pu l'aimer s'il lui avait témoigné quelques égards et quelque affection; mais cela n'était pas dans les habitudes du marquis. Il traita Antonia absolument comme il traitait les lorettes et les servantes de cabaret qu'il lui donnait pour rivales. Vingt fois, ils se séparèrent après des scènes d'une violence extrême. Vingt fois, ils se raccommodèrent en dépit des injures, des menaces, et même des coups de cravache reçus par Antonia. L'intérêt ramenait celle-ci chez M. de Farnolles. Quant au marquis, il se laissait entraîner par l'occasion et par la vanité de l'emporter sur les galants qui

remplissaient toujours le cabaret. Peu à peu, l'habitude vint joindre à tous ces motifs les liens qui deviennent si puissants à certaines époques de la vie.

Puis, Antonia y mit plus d'adresse et marcha désormais avec autant de prudence que de lenteur vers un but dont rien ne put la détourner.

Quant au mari, on lui ferma la bouche avec de l'argent. Malheureusement, Ravaudor était insatiable. A lui seul, il aurait trouvé moyen de dépenser la fortune du marquis. Rien ne l'arrêtait quand il s'agissait de se procurer de l'argent.

Un jour, ayant besoin d'un nom honorable pour donner quelque valeur à un mauvais billet de sa façon, il s'avisa d'imiter la signature du marquis. La chose parut suspecte à un notaire entre les mains de qui tomba le susdit billet. Il le montra à M. de Farnolles. Ce dernier remboursa le billet, qu'il garda. Avec ce petit bout de papier, qui pouvait envoyer maître Ravaudor aux galères, le marquis le força de passer à l'étranger.

Au bout de deux ans, Ravaudor reparut dans le pays. Il eut l'effronterie de se présenter chez le marquis. Ce dernier lui fit remettre mille francs, mais il écrivit devant lui à la gendarmerie. Le cabaretier se sauva à Jersey. Il y vivait au milieu de malfaiteurs de tout genre, expatriés à la suite de

quelque mauvais coup. De temps en temps, il écrivait à sa femme, qui lui faisait passer de petites sommes, sur le chiffre minime desquelles il se récriait toujours avec une effronterie sans pareille.

Antonia avait commencé par passer quelques jours à Farnolles, et avec toutes les précautions possibles pour cacher sa présence. Peu à peu, elle s'y était installée à demeure.

La conduite scandaleuse du marquis et la triste compagnie qu'il amenait au château empêchaient depuis longtemps ses parents de lui faire de fréquentes visites. L'installation d'Antonia leur ferma complétement la porte.

La seule parente qui resta fidèle à M. de Farnolles et qui profita même de l'absence des autres pour venir plus souvent, ce fut, le croirait-on, la sévère et prude Mme de Vertuzon.

Mais elle avait eu l'adresse de sauver les apparences, la bonne âme! Il fallait l'entendre expliquer à ses amies, d'un air tout confit, comme quoi elle ne venait à Farnolles que dans l'espoir d'arracher son parent à une voie de perdition, de le ramener à des sentiments plus chrétiens, etc., etc.

Peu de personnes étaient dupes de cet hypocrite arrangement, mais on l'admettait par amitié, par politesse et surtout par indifférence.

Il était impossible de se montrer plus charmante

envers quelqu'un que Mme de Vertuzon ne l'était avec Antonia. Depuis le marquis jusqu'au chat de la servante, elle flattait toute la maison. Aussi avait-elle réussi à mettre presque tout le monde dans ses intérêts, hormis pourtant deux personnes : le piqueur Laramée et Catherine Nivette, la vieille nourrice du marquis.

Cette bonne femme, qui avait alors quatre-vingt-deux ans et qui était presque en enfance, ne pouvait supporter les Vertuzon. Elle ne se gênait guère pour le leur faire voir. Le marquis écoutait en riant les boutades de la vieille paysanne, pour laquelle il éprouvait autant d'affection que le permettaient l'égoïsme et l'insensibilité de son cœur.

Ainsi que beaucoup de gens à héritage, M. de Farnolles aimait à être choyé, flatté, dorlotté, mais il était enchanté en même temps qu'on se moquât de la bassesse des soins intéressés dont il était l'objet.

Rivés tous deux au même boulet, Antonia et le marquis éprouvaient l'un pour l'autre un sentiment qui ressemblait plus à la haine qu'à l'affection. Chez le marquis c'était crainte et défiance ; chez Antonia, il y avait du mépris et du ressentiment. Devinant ses vues intéressées et la croyant capable de tout, il en avait une véritable frayeur. Elle, de son côté, n'ignorait pas qu'elle ne pouvait

en rien compter sur lui, et qu'il était homme à mourir sans laisser un sou à la femme qui lui avait sacrifié toute sa jeuuesse.

Aussi faisait-elle bonne garde auprès de lui. Profitant de cette crainte de tout ennui, de tout tracas, et par conséquent de toute figure nouvelle, commune à la plupart des gens âgés, elle trouvait toujours un prétexte pour renvoyer les visiteurs.

En moins de quatre ans de patience et de ruse, Antonia avait réduit M. de Farnolles à n'avoir d'autre compagnie habituelle qu'elle-même et le secrétaire du marquis. Celui-ci était un tout jeune homme nommé Ernest Bodiol. N'ayant pour tout mérite qu'une belle écriture, il était complétement à la dévotion d'Antonia, à qui il devait sa position. Il n'agissait en tout que d'après ses ordres.

Le quatrième personnage qui composait la société habituelle du marquis, c'était le piqueur Laramée. Mon Dieu, oui! son secrétaire, sa maîtresse et son vieux piqueur, voilà à quelle société en était insensiblement arrivé le marquis de Farnolles, jadis si fier et si dédaigneux.

Nous devons ajouter que, par amour-propre autant que par politique, Mme Ravaudor n'avait accepté qu'à contre-cœur la présence de Laramée; mais ses représentations mêmes et le peu d'em-

pressement de ce dernier n'avaient fait que fortifier la position du piqueur.

La brusque franchise et l'honnêteté bien connue de Laramée inspiraient à son maître une certaine confiance.

Puis, Laramée racontait chaque soir à M. de Farnolles les hauts faits des chiens du marquis et les nouvelles de chasse du pays. Ces nouvelles donnaient lieu entre le maître et le serviteur à de longues dissertations qui rendaient la journée un peu moins longue pour M. de Farnolles.

Une circonstance suffira pour peindre le caractère égoïste de ce vieillard. Pendant quelques jours, Antonia avait eu de violents maux de gorge. Comme la fumée lui faisait naturellement beaucoup de mal, elle avait essayé d'obtenir que le marquis se privât de fumer pendant la partie de boston qu'il l'obligeait à faire chaque soir.

M. de Farnolles avait répondu, sur le ton de la plaisanterie, que les cartes sans la pipe étaient pour lui une tasse de café sans cognac ; et il avait continué à fumer comme d'habitude.

M. et Mme de Vertuzon étaient, avec les deux Bonin, les seuls visiteurs qu'Antonia laissât pénétrer à Farnolles ; aussi Laramée était-il persuadé qu'il y avait quelque traité secret entre les deux femmes.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles avaient continuellement de mystérieux entretiens dans tous les coins du château.

Pendant ce temps, Romuald causait avec le marquis. Détestant les jeunes gens depuis que lui-même était vieux, M. de Farnolles se moquait de maître Romuald, et s'amusait beaucoup des mauvais tours que Laramée jouait souvent au maladroit chasseur.

Il eût été difficile à Romuald de ne pas s'en apercevoir; mais, déjà cupide et rusé comme sa mère, il fermait les yeux et riait de ses mésaventures, tout en se jurant de se venger un jour aux dépens de Laramée, dont il connaissait l'attachement pour Julien.

Quant à M. Etienne Bonin, qui était toujours accablé de besogne, il ne venait guère au château que pour affaires. Il s'enfermait avec le marquis, et tous deux avaient de longs entretiens.

A force d'adresse et de patience, Bonin était parvenu à engager M. de Farnolles dans quelques spéculations de Bourse, spéculations peu importantes d'abord et toutes au comptant. Il en avait profité pour envoyer Isidore à Farnolles, sous prétexte de recevoir les instructions du marquis.

Ce dernier, qui s'ennuyait horriblement, avait pris goût à ce jeu, d'un genre nouveau pour lui.

Chaque mois, il augmentait ses opérations. Chaque mois aussi, les visites d'Isidore devenaient plus fréquentes, plus longues et plus intimes.

Son père et lui choyaient beaucoup Antonia. De temps en temps, celle-ci avait avec le père Bonin de longues conférences dont elle se gardait bien de parler aux Vertuzon, de même qu'elle ne disait rien aux Bonin de ses petites conventions avec Romuald et sa mère.

Comme nous l'avons dit plus haut, Mme de Vertuzon n'avait que des liens de parenté fort éloignée avec M. de Farnolles, tandis que la baronne de Maupierre était la cousine germaine de M. Lucien de Farnolles, le père du marquis actuel, et par conséquent la plus proche parente de ce dernier.

XXII

Il pouvait être deux heures de l'après-midi lorsque la voiture de la baronne de Maupierre s'arrêta devant le château de Farnolles.

La grille de la vaste cour qui précédait le château était fermée. Mme de Maupierre n'eut pas la patience d'attendre qu'un domestique vînt ouvrir. Malgré la pluie qui tombait à torrents, elle descendit de voiture, passa par une petite porte et traversa la cour.

Cette démarche devait bien coûter à la vieille baronne, car sa figure offrait la même expression que celle d'un condamné qu'on mène au supplice. Sa main tremblait en soulevant le marteau de la porte d'entrée.

Une domestique, qui avait reconnu de loin Mme de Maupierre, courut prévenir Antonia, qui causait dans le salon avec M. de Farnolles et les Vertuzon.

— Qu'est-ce donc, Fanchette? demanda le marquis.

— *C'est* rien, monsieur, répondit niaisement la domestique en faisant signe à Mme Marillet.

Marillet était, on s'en souvient, le véritable nom d'Antonia, et personne au château ne se serait permis de l'appeler Mme Ravaudor, quoique, dans tout le pays, elle ne fût connue que sous ce sobriquet.

Antonia se leva aussitôt.

— Où allez-vous?... Que demande Fanchette?... fit M. de Farnolles, curieux comme tout homme désœuvré.

Antonia prétexta un détail de ménage et sortit du salon en emmenant la domestique.

— Mme la baronne de Maupierre qui arrive! s'écria celle-ci d'un air effaré.

— Dites que M. le marquis est sorti, répondit précipitamment Antonia, fort surprise de cette visite.

Au même instant, on entendit la voix de la baronne, qui disait à un autre domestique :

— Je sais que M. le marquis est chez lui. Allez le prévenir que je désire lui parler pour une affaire très-pressante.

Tout en parlant, elle avait avancé de quelques pas dans le corridor, de sorte qu'elle se trouva en face de Mme Marillet, qui courut donner ordre de ne pas la laisser entrer. A la vue d'Antonia,

Mme de Maupierre fronça involontairement les sourcils; mais elle se contint aussitôt.

— M. le marquis est parti ce matin pour Paris, madame, dit Antonia, payant d'audace.

— Je croyais que M. de Farnolles ne sortait presque plus, répondit la baronne en regardant autour d'elle d'un air agité.

— Il est sorti aujourd'hui, madame. Est-ce quelque chose que je puisse lui répéter? ajouta-t-elle d'un air dégagé.

— Je ne le pense pas, repartit la baronne avec hauteur.

Il y eut un instant de silence.

Les domestiques s'étaient retirés. Les deux femmes restaient seules en face l'une de l'autre: la baronne rougissant d'engager une discussion avec Antonia, et voulant cependant à tout prix voir M. de Farnolles; Antonia, intimidée malgré elle, et pourtant décidée à ne pas laisser l'ennemi pénétrer dans la place.

Heureusement pour la baronne, Laramée, qui se trouvait à la cuisine au moment de l'entrée de Mme de Maupierre, trancha la difficulté. Il entra dans le salon par le couloir de service.

— C'est Mme la baronne de Maupierre qui veut voir monsieur le marquis, dit-il à son maître; il faut la faire entrer, n'est-ce pas?

Sans attendre la réponse, il ouvrit la porte du salon et dit à Mme de Maupierre :

— M. le marquis est au salon, madame la baronne.

— Merci, mon ami, murmura Mme de Maupierre, qui passa dans le salon.

— C'est la baronne de Maupierre-Aigurande, la cousine de M. le marquis, dit Laramée d'un air innocent à Mme Marillet, qui le foudroyait du regard.

— Eh ! je le sais bien, imbécile ! s'écria-t-elle. C'est pour cela que...

Elle allait dire : « C'est pour cela qu'il ne fallait pas la laisser entrer ! » mais elle s'arrêta.

— De quoi vous mêlez-vous ? reprit-elle brusquement.

— Dame, moi j'ai cru bien faire, répondit-il avec calme. A propos, ajouta-t-il, y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de ce pauvre Ravaudor ?

Toute allusion à son mari avait le privilége de faire bondir Antonia. Le rusé piqueur le savait bien.

— Non, répondit-elle sèchement en s'éloignant avec impatience.

— Ça t'apprendra à appeler *imbéciles* des gens qui valent mieux que toi ! murmura Laramée en la sui-

vant d'un œil moqueur... C'est drôle tout de même que Mme la baronne vienne ici. Puis, elle a l'air toute bouleversée. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé quelque chose à M. Julien !...

Et il regagna la cuisine en bourrant sa pipe d'un air songeur.

— Je parie que la Ravaudor est allée écouter, se dit-il au bout d'un instant.

Malgré ses gros souliers, il gagna sans bruit un petit salon attenant à celui où se trouvaient le marquis et Mme de Maupierre.

Ainsi qu'il s'en était douté, Antonia, la tête appuyée contre un petit trou pratiqué dans un panneau, écoutait de toutes ses oreilles.

— Que voulez-vous encore? dit-elle avec humeur en apercevant Laramée.

— Je venais chercher le collier de Black, répondit le piqueur en montrant le susdit collier, qu'il avait tout bonnement tiré de sa poche.

Antonia haussa les épaules et s'éloigna ; mais, dès que le vieux piqueur fut retourné à la cuisine, elle vint reprendre son poste.

Pendant ce temps, Mme de Maupierre était entrée dans le salon, où son cousin se trouvait en ce moment avec Mme de Vertuzon et Romuald. L'arrivée inattendue de la baronne avait été un coup de théâtre pour M. de Farnolles et pour les Vertuzon.

Le marquis semblait tout stupéfait de voir paraître ainsi à l'improviste une cousine pour laquelle il ne pouvait se défendre d'éprouver une sorte de respect, en dépit du motif mystérieux de leur mésintelligence. Il fit quelques pas au-devant d'elle, tenant à la main le bonnet grec que la présence des Vertuzon ne l'avait point empêché de conserver jusque-là sur sa tête. Romuald et sa mère, retirés un peu à l'écart, examinaient Mme de Maupierre d'un air surpris et intrigué. Contrariés d'être rencontrés à Farnolles par la baronne, ils étaient bien aises, d'un autre côté, de se trouver ainsi avertis du danger dont les menaçait probablement cette visite.

Une expression de malaise et de confusion passa sur la noble et belle figure de la baronne lorsqu'elle aperçut les Vertuzon. Elle attendit d'abord quelques moments, dans l'espoir qu'ils se retireraient. Voyant qu'ils restaient, elle prit son parti et dit au marquis qu'elle désirait lui parler en particulier.

— Nous allons passer dans un autre appartement, si vous le voulez bien, répondit le marquis, sans se donner la peine de faire aucune excuse aux Vertuzon.

— Pas du tout ! s'écria Mme de Vertuzon en se levant. Romuald a quelques recherches à faire dans

la bibliothèque pour le renseignement que vous lui avez demandé, et je vais lui tenir compagnie.

Après quelques mots d'excuse et de politesse échangés entre les deux femmes, les Vertuzon sortirent.

— Ma visite doit vous surprendre, Henri? dit Mme de Maupierre, oubliant dans son émotion que, depuis bien des années, un *monsieur* cérémonieux avait remplacé entre elle et son cousin la douce familiarité du nom de baptême.

— En effet, répondit-il avec une railleuse amertume. Au reste, comme vous m'avez jadis défendu de me présenter à votre château, il fallait bien que ce fût vous...

— Oh! ne rappelons pas ces tristes scènes, interrompit Mme de Maupierre en passant la main sur son front, à moins que le souvenir du mal dont vous avez été cause ne vous engage à détourner le nouveau malheur qui menace notre famille.

— De quoi s'agit-il? demanda le marquis d'un ton froid.

Mme de Maupierre lui raconta la position de Julien.

— Eh bien! que puis-je faire à cela? dit M. de Farnolles en fixant sur la baronne un regard sous la glace duquel elle sentit une expression de méchanceté satisfaite.

— J'espérais que votre cœur vous l'aurait déjà dit, répondit-elle avec tristesse. Quand l'honneur d'une famille est en jeu, il est du devoir de chacun de ses membres...

— De se dépouiller de ses biens pour payer les dettes d'un étourdi prodigue et vaniteux, n'est-ce pas? interrompit le marquis en haussant les épaules... Allons donc!

— Votre fortune monte à plus de trois millions, et vous n'avez pas d'enfants. Qu'est-ce que deux cent mille francs pour le marquis de Farnolles, lorsqu'il s'agit d'épargner un déshonneur à sa famille?

— Comme vous y allez! Comment! parce qu'un petit fat comme M. Julien veut se donner le genre d'atteler à quatre chevaux, d'entretenir des dames et de jouer le whist à deux louis la fiche, il faut que ce soit moi qui pâtisse de ses désordres? Mais moi, madame, moi qui ai cent soixante mille livres de rente, je n'attelle qu'à deux chevaux, je joue le boston à dix sous la fiche, et je regarde à m'acheter une redingote!

— Vous avez passé l'âge où l'on tient à toutes ces choses-là, mon cousin, tandis que mon pauvre Julien...

— Je ne suis pas encore un Mathusalem, je suppose...

— Non certainement... Mon Dieu! je ne puis nier les torts de Julien. Il est bien coupable, je le sais, mais il est si malheureux!

— C'est sa faute et non la mienne.

— Tenez, Henri, laissez-moi vous rappeler un souvenir de votre jeunesse. Un jour, — vous aviez alors vingt-quatre ans, — vous êtes arrivé chez moi aussi agité que je le suis en ce moment. Vous aviez perdu la nuit précédente dix-neuf mille francs sur parole, et vous n'en aviez que cinq mille. Votre père ne voulait plus rien vous donner. Mon mari n'avait pas cette somme à la maison, car nous étions fort gênés à cette époque. Il vint me demander ce qu'il devait faire. Moi, qui jusqu'alors, et même pour les nécessités de la maison, n'avais jamais voulu autoriser à emprunter sur ma dot, j'y consentis sans hésiter. Il s'agissait de sauver un parent, un ami, et de garder pur de toute tache le nom de la famille... Vous rappelez-vous cela, Henri?

— C'est vrai, répondit le marquis un peu ému; mais de quatorze mille à deux cent mille...

— Quatorze mille francs alors étaient plus pour nous que deux cent mille pour vous aujourd'hui, repartit la baronne. Nous les prenions sur notre capital, et, comme nous avions des enfants, il nous fallait les regagner à force d'économie!

— Ne vous les ai-je pas rendus?

— Julien aussi, je l'espère, sera quelque jour en état de vous rembourser.

— Et comment?

— S'il fait un bon mariage...

— Croyez-vous qu'on trouve beaucoup de parents disposés à confier la dot de leur fille à un gaillard qui perd des millions à la Bourse?... D'autant mieux qu'il n'aura plus le sou.

Mme de Maupierre mourait d'envie de lui dire qu'après tout, Julien était son plus proche parent et son héritier de droit; mais la pauvre femme craignit de l'indisposer encore contre son petit-fils. Elle se contenta de justifier timidement Julien, et de citer plusieurs jeunes gens qui, n'ayant plus que des dettes, étaient parvenus à faire un bon mariage.

—Vous-même, Henri, dit-elle, poussée à bout par la sévérité impitoyable du marquis envers Julien, vous vous êtes trouvé durant quelques années dans une situation....

— Dont je suis sorti sans aller réclamer le secours de personne!

— Parce que notre cousin Vautral vous a laissé toute sa fortune en nous déshéritant à votre profit, nous qui étions ses plus proches parents. Je ne dis pas cela pour vous le reprocher, mais cependant,

si nous eussions eu notre part légitime de cette succession, Julien ne serait pas maintenant...

— Julien l'aurait déjà mangée, interrompit Farnolles avec humeur. D'ailleurs, Vautral était maître de ses biens, je suppose, comme moi des miens... Si son testament est nul à vos yeux, attaquez-le en justice.

— J'ai eu tort d'aborder ce sujet, puisque vous interprétez si mal mes paroles, reprit tristement la pauvre baronne; mais je souffre tellement en ce moment qu'il ne faut pas m'en vouloir de ce que je dis. Je vous en conjure, Henri, ayez pitié de mon pauvre Julien! Si vous ne lui tendez pas la main, il est perdu.

— Comme on fait son lit on se couche, répondit le marquis, dont les paroles se ressentaient du genre de société qu'il voyait habituellement.

— Mais l'honneur de notre famille?

— Votre nom n'est pas le mien.

— C'est une branche du même tronc. Que ne dirait-on pas, si l'on apprenait que le marquis de Farnolles a laissé exécuter à la Bourse son parent le plus proche?

— Eh! que m'importent les propos du monde? s'écria M. de Farnolles, qui n'avait pu pardonner à la société l'exclusion qu'avait motivée jadis sa conduite scandaleuse. Dieu merci, je n'ai besoin

de personne, moi, et je me moque du qu'en dira-t-on ! Si j'ai voulu qu'Antonia vînt demeurer ici, c'est précisément pour prouver au monde combien peu je me soucie de son jugement.

Peu habituée à solliciter, obligée d'ailleurs de lutter contre sa fierté naturelle qui se révoltait à chaque parole acrimonieuse du marquis, la pauvre baronne eut besoin de tout son courage pour persévérer malgré tout dans sa pénible démarche.

A la fin, blessée de la dureté brutale du marquis et surtout de son acharnement contre Julien, elle se leva silencieusement et fit quelques pas pour sortir. Arrivée à la porte, elle songea à son petit-fils, dont M. de Farnolles était le dernier espoir. Elle revint précipitamment, et, mettant de côté toute fierté et tout ressentiment, elle supplia en pleurant son cousin de se laisser fléchir.

— Au nom de votre mère, Henri! disait la baronne, qui avait pris la main du marquis et la mouillait de larmes brûlantes, au nom de votre bonne et sainte mère, qui nous a tant de fois tenus ensemble dans ses bras; au nom de votre père, qui fut mon meilleur, mon plus cher ami; au nom de tous nos souvenirs d'enfance, au nom de nos ancêtres, au nom de tous ceux dont je vois ici les portraits, sauvez mon pauvre Julien !

En dépit de son égoïsme, de sa rancune et de

son abaissement physique et moral, le marquis était ému. Il allait peut-être céder à l'attendrissement que lui causaient les grosses larmes qu'il voyait ruisseler sur la figure décomposée par la douleur de la vieille baronne, lorsque arriva Mme de Vertuzon, envoyée par Antonia, qui avait senti la nécessité de rompre à tout prix cet entretien.

— Ah! pardon, je vous dérange, s'écria hypocritement Mme de Vertuzon en faisant un pas en arrière, je vais vous laisser... Oh! mon Dieu! chère baronne, dans quel état vous êtes! ah! mon Dieu! mon Dieu!

Et la bonne âme, feignant la plus vive inquiétude, vint prendre la main de Mme de Maupierre, à qui elle adressa mille témoignages d'intérêt.

Tandis que la pauvre baronne se débattait contre ces questions et ces démonstrations intempestives, le marquis reprenait peu à peu son sang-froid. Lorsque Mme de Maupierre fut enfin débarrassée de Mme de Vertuzon et voulut recommencer ses instances auprès du marquis, elle comprit si bien que le moment favorable avait fui pour jamais, qu'elle n'eut plus le courage de persister.

Elle leva au ciel ses yeux remplis de larmes et dit à son cousin, d'une voix brisée :

— Que Dieu vous pardonne, Henri! Puisse-t-il être moins impitoyable pour vous que vous ne l'a-

vez été pour Julien et pour moi, vous qui pourtant aviez tant à expier envers nous !

Elle abaissa son voile et sortit avec la dignité qui donnait quelque chose de si imposant à tous ses mouvements.

En traversant la cour, elle rencontra Laramée, qui guettait son passage.

— Pardon, excuse, madame la baronne, demanda-t-il en dissimulant sa pipe entre ses doigts, M. Julien n'est pas malade, n'est-ce pas?

— Non, mon ami, répondit la vieille femme, touchée de l'intérêt qu'un étranger témoignait à son petit-fils, que son plus proche parent venait d'abandonner.

— Oh ! tant mieux ! fit Laramée.

— Vous l'aimez, n'est-ce pas, vous? demanda-t-elle, poussée par le besoin d'entendre dire du bien de celui qu'on venait d'outrager si cruellement.

— Oh ! pour cela, oui, madame la baronne, moi et tout le monde ! s'écria chaleureusement le piqueur.

Mme de Maupierre hocha tristement la tête et remonta dans sa voiture, qui partit aussitôt.

— Il y a quelque chose de nouveau à Samoncourt, se dit Laramée en revenant sur ses pas. Faudra que je le sache. Ils sont tous contre M. Julien, ici ; mais, par saint Hubert! tant que le vieux

Laramée vivra, il les empêchera de sonner l'hallali !

Tandis qu'il grommelait ainsi en tirant de rapides bouffées de sa pipe, ce qui était chez lui un grand symptôme d'agitation, les Vertuzon et Mme Antonia s'empressaient autour de M. de Farnolles.

— Je parie, dit Mme de Vertuzon, que ce mauvais sujet de Julien a fait encore quelque folie?

— Et une folie qui peut compter! répondit le marquis.

— Il aura envoyé sa grand'mère vous demander de payer ses dettes, n'est-ce pas?

Il fit signe que oui.

— C'est incroyable, reprit Perpétue, feignant la stupéfaction et levant les yeux au ciel. Je ne veux rien dire contre Mme de Maupierre, que j'estime fort; mais, en vérité, elle vous prend pour l'intendant des menus plaisirs de son petit-fils !

— Je ne me laisse pas mener comme cela, répondit le marquis, chez qui l'amour-propre, réveillé par les adroites insinuations de Perpétue, venait d'étouffer les derniers remords qu'avait éveillés l'adieu de sa cousine.

— Et vous avez bien raison, monsieur le marquis, riposta Antonia. Comment! ces gens-là restent vingt ans sans vous faire de visite, et la pre-

mière fois qu'ils daignent venir ici, c'est pour vous demander quinze ou vingt mille francs !

— Ah bah ! bien plus, répondit le marquis; deux cent mille francs !

— En vérité? s'écria d'un air stupéfait Mme Marillet, qui savait fort bien le chiffre, puisqu'elle avait entendu toute la conversation.

Et les deux femmes de tomber à bras raccourci sur Julien, secondées par le digne Romuald, qui s'empressa de raconter divers traits de prodigalité de son ami.

Il était difficile qu'un esprit aussi faible et aussi vaniteux que celui du marquis résistât à tous ces perfides bavardages. Il en arriva bientôt à s'enorgueillir de son refus comme d'un trait d'esprit et de fermeté. Adroitement poussé par ses trois flatteurs, il eût même la lâcheté de raconter tout son entretien avec la baronne de Maupierre.

Comme il parlait, sans y faire attention, de la brouille qui les divisait depuis une vingtaine d'années, Mme de Vertuzon essaya d'obtenir quelques renseignements à cet égard ; mais le marquis fit une réponse évasive et changea aussitôt de conversation.

XXIII

A moins de catastrophe comme celle qui venait de frapper les Maupierre, la ruine d'une grande famille traîne d'habitude fort longtemps.

La rentrée de quelques créances, la vente successive des bijoux et autres objets précieux arrachés au premier naufrage, tout cela forme une réserve, à laquelle souvent encore viennent s'ajouter les dangereuses ressources du crédit.

Mme de Maupierre, elle, poussant la loyauté jusqu'à l'exagération, avait exigé qu'on vendît non-seulement ses biens, mais jusqu'à ses meubles, jusqu'à ses bijoux.

En agissant ainsi malgré les conseils de quelques vieux amis, et sous l'impulsion perfide des Bonin, elle avait nui à son petit-fils, dans l'intérêt de qui pourtant elle faisait ces sacrifices. Du moment que Julien abandonnait tout ce qu'il possédait personnellement, et que sa grand'mère y joignait encore ses propres biens, l'agent de change, créancier nominal de Julien, devait se trouver fort heureux du sacrifice complétement volontaire de la baronne.

Quant au public, que Julien dût encore cent cinquante mille ou trois cent mille francs, l'impression produite était absolument la même et le chiffre n'y changeait rien.

En revanche, le dénûment absolu auquel la baronne se réduisait pour Julien était un reproche vivant, un grief de chaque jour qui rappelait à chacun une faute que, sans cela, le monde de Paris eût bientôt oubliée.

Plus Mme de Maupierre se faisait martyre, plus Julien devenait bourreau. On ne tenait point compte au pauvre garçon de ses propres sacrifices. « N'était-ce pas, en effet, son devoir de les faire ? » disait-on. En revanche, lorsqu'on parlait de la vente des bijoux de famille de la baronne et de sa position misérable, c'était un concert de reproches contre celui qui était la cause de cette ruine.

Chaque fois qu'on voyait chez quelqu'un des meubles ou des bijoux provenant de la vente des Maupierre, c'était comme une étincelle qui ranimait le *tolle* général contre Julien.

Ce dernier avait fait inutilement son possible pour que sa grand'mère se réservât au moins de quoi vivre. Il n'avait pu vaincre le généreux entêtement de Mme de Maupierre.

Le mot d'*exécution*, avec lequel on était moins familiarisé alors que maintenant, surtout dans un

certain monde, et que les Bonin faisaient retentir sans cesse aux oreilles de la baronne, la rendait sourde à tous les raisonnements.

Elle était, d'ailleurs, comme tous les personnes qui n'ont encore senti que la gêne et ne peuvent se figurer ce que c'est la misère. Du vivant de son mari, elle s'était trouvée plus d'une fois avec une caisse à peu près vide, en face de créanciers ou de billets dont le baron n'avait pas osé lui parler à l'avance. La pauvre femme en avait tant souffert, qu'elle ne se figurait pas que la misère à laquelle elle s'exposait si courageusement renfermât des supplices plus cruels. Elle ne savait pas encore ce que c'est que de se débattre dans la fange des souffrances matérielles qui se renouvellent à chaque instant du jour et qui dégradent la misère.

Malheureusement pour les Maupierre, le marquis et la marquise de Bargelot étaient depuis deux mois à l'île Bourbon, dans la famille du marquis. Leur séjour devait se prolonger quelques mois encore.

Leurs conseils et l'appui de leur amitié auraient été pourtant d'un grand secours à la baronne et à son fils...

Julien s'était chargé de vendre lui-même ses équipages et ses armes. Cela lui coûtait énormément, mais il s'était figuré que ses amis saisiraient cette

occasion de lui témoigner leur sympathie en achetant ces objets à leur valeur réelle.

Le pauvre garçon avait mal calculé. Il faisait un triste vendeur, et ne savait ni vanter sa marchandise ni soutenir ses prix. Ses amis, au contraire, lui prouvaient si bien que l'article mis en vente n'avait pas telle ou telle valeur, qu'il finissait par être de leur avis et leur abandonnait les objets à meilleur marché que ne les eussent payés des revendeurs. Une fois de sang-froid, il comprenait qu'on avait abusé de sa crainte naïve de tromper un ami. Quand trois ou quatre de ses anciens camarades se liguaient pour obtenir au plus bas prix possible une voiture ou un cheval, il baissait la tête en rougissant pour eux et acceptait leurs conditions avec un sourire dont ils ne comprenaient pas l'amertume. Puis, regardant s'éloigner ces gens qui s'applaudissaient déjà de la bonne affaire qu'ils venaient de conclure à ses dépens, il murmurait tout bas avec le découragement écrasant de toute loyale nature meurtrie par les lâchetés de la vie :

— Voilà donc ce que sont les hommes et ceux que je croyais mes amis !

Il avait prêté de l'argent à bien des camarades : quelques-uns le lui rendirent, mais personne ne lui en offrit. Bien peu vinrent le voir. Les uns s'éloignaient de Julien pour ne pas être vus avec un in-

dividu *mal posé*; les autres, de peur qu'il ne leur demandât un service embarrassant ou ne leur empruntât vingt-cinq louis. Quant au petit nombre de ceux qui vinrent amicalement serrer la main à M. de Maupierre durant les premiers jours, l'oubli et l'influence de l'exemple ne tardèrent pas à les éloigner.

Plus d'une fois aussi, il lui arriva de se détourner pour éviter des gens qui venaient peut-être à lui avec de bonnes intentions.

Par bonheur pour Julien, durant les premiers jours qui suivirent sa catastrophe, ses pensées furent presque toujours concentrées sur sa grand'-mère. Puis, il trouva auprès de lui un ami fidèle et sûr, qu'il ne put même pas soupçonner un seul instant d'indifférence.

A partir du moment où il connut le malheur de la famille qui l'avait jadis si amicalement accueilli, Marcel Cavan ne quitta plus M. et Mme de Maupierre.

Soit qu'il parlât sérieusement, soit peut-être qu'il voulût seulement éprouver Marcel, M. de Walbrünn le menaça, un jour, de lui retirer toutes les commandes de Villarnaut s'il ne se remettait pas immédiatement à l'ouvrage.

Marcel prit la balle au bond, comme on dit, et voulut faire aussitôt ses préparatifs de départ. Le

banquier le retint, et, revenant sur ce qu'il avait dit, lui parla si amicalement, que Marcel ne put rester fâché. Cavan promit de revenir à Villarnaut dès que les Maupierre pourraient se passer de son aide.

— Convenez, lui dit M. de Walbrünn en serrant la main de Marcel, quand ce dernier partit pour Samoncourt, convenez qu'il est contrariant pour moi, qui vous porte un sincère intérêt, de vous voir sacrifier le profit et la gloire que vous attendiez de vos travaux pour une famille que vous savez m'être hostile?

— Je sais avant tout que Julien est malheureux et qu'il a été un frère pour moi! répondit Marcel.

— Ah! ne le plaignez pas tant! s'écria le banquier. Il a un ami et une mère qui l'aiment, lui!

— Pour être aimé, il faut aimer, répondit Marcel.

— Il arrive un jour où le cœur est tellement desséché, que l'on n'a plus ni le courage ni la force d'essayer, repartit le banquier. Voyez ce vieux cep rabougri, ajouta-t-il en montrant un pied de vigne qui grimpait autour de la croisée : qui peut s'y intéresser désormais?

— Ceux qui connaissent le raisin qu'il produit, répondit Marcel, tournant la chose en plaisanterie

— Oui, on l'aime pour ce qu'il rapporte, reprit M. de Walbrünn avec amertume.

Quelques jours après eut lieu la vente de Samoncourt. Le château fut adjugé à un notaire de Paris. Quand il fallut donner le nom de l'acquéreur pour le compte duquel il avait parlé, le notaire nomma M. de Walbrünn.

Si quelque chose pouvait rendre plus pénible encore à Mme de Maupierre la vente de ce château rempli de tant de souvenirs, c'était la pensée de le savoir entre les mains des Walbrünn. Ce fut pour elle comme une profanation.

Le lendemain de la vente, elle prétexta une démarche à faire auprès d'une ancienne amie, et partit pour Samoncourt à l'insu de son petit-fils.

Durant une partie de l'après-midi, elle se promena seule et recueillie au milieu de ces appartements, jadis remplis de meubles dont chacun lui rappelait un souvenir, et maintenant nus et désolés. Ce château, c'était sa vie tout entière. Il avait vu sa jeunesse, son amour pour le baron son mari, la naissance de ses enfants, leur mariage et les premiers pas de Julien, le plus adoré de tous. Hélas! il ne verrait plus le mariage de ce petit-fils bien-aimé!

Dans le jardin, elle retrouvait les arbres plantés par des mains chéries, quelques-uns à certaines

dates qui lui rappelaient divers incidents de famille. Plus loin étaient les parterres d'enfants formés jadis par Robert et par Louise, et plus tard par Julien. Tout cela avait été pieusement conservé.

Hélas ! qu'allaient devenir tous ces souvenirs entre les mains des nouveaux propriétaires?

En sortant du jardin, elle entra, pour la vingtième fois peut-être, dans le petit boudoir où se trouvaient jadis les portraits de ses deux enfants.

Elle y rencontra Julien, agenouillé dans un coin et tellement absorbé dans sa douleur silencieuse, qu'il n'avait pas entendu le pas de sa grand'mère. dont il ignorait la présence à Samoncourt.

Amené par la même pensée que Mme de Maupierre, lui aussi, il était venu faire ses adieux au château où s'étaient écoulés les beaux jours de son enfance.

Plus désolée encore de la douleur de son petit-fils que de la sienne propre, Mme de Maupierre jeta ses deux bras autour du cou de Julien et attira sur sa poitrine la tête de son petit-fils bien-aimé.

— Console-toi, mon pauvre enfant, lui dit-elle, tu es jeune et Dieu est bon !

Le pauvre garçon ne put répondre. Cachant en-

tre les bras de sa grand'mère sa figure baignée de larmes, il répétait d'une voix entrecoupée :

— Oh ! ma grand'mère, ma pauvre et bonne grand'mère, c'est moi qui suis cause de tout !

Mme de Maupierre fut elle-même quelque temps sans pouvoir parler, car ses sanglots éclataient dès qu'elle essayait d'ouvrir la bouche. Enfin, elle prit le dessus et fit son possible pour consoler Julien. Ce dernier comprit à son tour qu'en se laissant aller ainsi à son désespoir, il ne ferait qu'augmenter encore celui de sa grand'mère. Honteux de sa faiblesse, il essuya ses yeux. Mme de Maupierre lui prit le bras. Ainsi appuyés l'un sur l'autre, ils parcoururent encore une fois tous les appartements du château.

Au moment où ils sortaient, le concierge et le jardinier vinrent les saluer. Les pauvres gens ne savaient comment aborder leurs anciens maîtres. De grosses larmes roulaient dans leurs yeux, tandis qu'ils regardaient furtivement les visages si cruellement éprouvés de Julien et de sa grand'-mère.

Ces deux hommes étaient au service du château depuis leur enfance, et ne voyaient pas sans inquiétude ce changement de possesseur.

La femme du concierge, qui était la filleule de Mme de Maupierre, bien qu'elle n'eût que trois

ans de moins, sanglotait de tout son cœur. Son mari se tenait à quatre pour n'en pas faire autant.

Mme de Maupierre leur tendit la main, puis, ne pouvant résister à son émotion, elle embrassa la femme du concierge et le concierge lui-même, qui avait été garde-chasse chez le père de la baronne.

Les deux vieillards embrassèrent aussi Julien, qu'ils aimaient comme on aime les enfants qu'on a vus naître et se développer à côté de soi pendant vingt ans.

Le jardinier avait coupé les plus belles fleurs du jardin pour en faire un bouquet à Mme de Maupierre. Le pauvre diable ne savait comment lui offrir ce témoignage de respectueuse sympathie, dont les brillantes couleurs et le parfum contrastaient si singulièrement avec la situation des pauvres dépossédés.

Mme de Maupierre devina sa pensée, et lui prit le bouquet des mains en le remerciant avec une douceur qui fit venir les larmes aux yeux de cet homme.

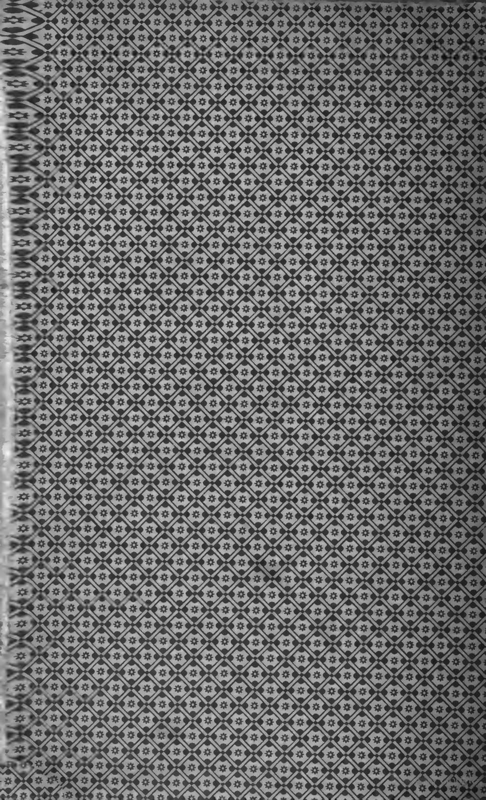
Il voulait, ainsi que le concierge, reconduire ses anciens maîtres jusqu'à leur voiture; mais, sur un signe de Mme de Maupierre, ils comprirent qu'elle éprouvait le désir de rester seule avec son petit-fils.

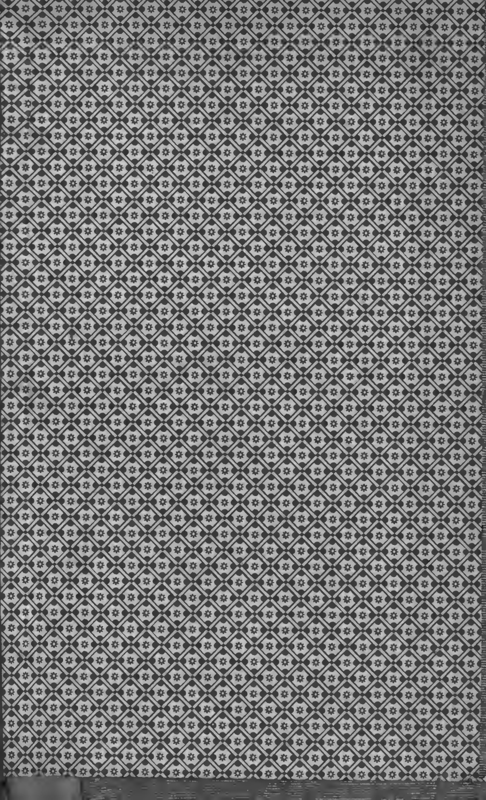
Jùlien et Mme de Maupierre regagnèrent lentement la voiture qui avait amené la baronne. Ils jetèrent un dernier regard d'adieu sur les tourelles de Samoncourt; puis, par un mouvement spontané, tous deux se tendirent la main.

FIN*

* L'épisode qui termine *les Chemins de la vie* a pour titre : *Deux Amis.*

LAON. — Imprimerie et Stéréotypie de H. DE COQUET & G. STENGER.






BIB